

- VI - Apocalypse.

Apocalypse vient du grec αποκάλυψις *apokalupsis*, qui veut dire : *révélation* ; il ne s'agit donc pas de la fin « du » monde bien qu'il s'agisse de la fin « d'un » monde. À ce titre le déluge biblique est bien une apocalypse mais si l'on en croit Fulcanelli, il doit être suivi d'un déluge de feu ; sans doute pour paraphraser le verset de Luc : « *Moi, je vous baptise d'eau ; mais il vient, celui qui est plus puissant que moi. Lui, il vous baptisera du Saint Esprit et de feu* » (Luc III-16). « *On trouvera la confirmation de la théorie de Fulcanelli, à l'endroit des deux catastrophes suscitées pour punir et purifier la Terre, mais non pas pour la détruire et exterminer ses habitants. Par les notes du Maître nous restant, nous savons que l'hémisphère boréal subira l'embrasement, tandis que l'autre sera soumis à l'inondation. Conséquemment, pourrions-nous ne pas comprendre que Jean Lallemant nous montrât le pôle austral du Monde exposé au brasier universel, si nous ignorions qu'il voulût traduire en image la portée cabalistique du vocable topique en ce lieu. Celui-ci ne s'applique point au double cataclysme lui-même, comme on pourrait le croire, mais à la cause qui le provoque et que constitue la terrible convulsion géologique. En effet, le bouleversement c'est le versement de la boule, exactement le retournement des deux extrémités de l'axe ou la culbute des pôles, dont l'un prend brusquement la place de l'autre* » (Fdp). « *Des cieux existèrent autrefois par la parole de Dieu, de même qu'une terre tirée de l'eau et formée au moyen de l'eau, et que par ces choses le monde d'alors périt, submergé par l'eau, tandis que, par la même parole, les cieux et la terre d'à présent sont gardés et réservés pour le feu, pour le jour du jugement et de la ruine des hommes impies. Le jour du Seigneur viendra comme un voleur ; en ce jour, les cieux passeront avec fracas, les éléments embrasés se dissoudront, et la terre avec les œuvres qu'elle renferme sera consumée* » (2 Pi. III-5, 13).

Un prophète moderne, qui avait prévu les attentats du 11 septembre, a vu pendant une expérience de mort imminente le même genre de catastrophe future : « *Un déplacement de l'axe terrestre entraînera des changements climatiques spectaculaires et pourra s'accompagner de séismes gigantesques, d'éruptions volcaniques et d'énormes raz de marée* » (ND 25). Si on ajoute Edgar Cayce, le Cosmopolite et le Maître Philippe de Lyon (NC, PEC I-2), ça fait tout de même six sources différentes dont certaines relativement crédibles qui prédisent soit la calcination de la Terre, soit le basculement des pôles.

Jésus a lui aussi subi pour sa part le baptême de l'eau et le baptême du feu : « *Je suis venu jeter un feu sur la Terre, et qu'ai-je à désirer, s'il est déjà allumé ? Il est un baptême dont je dois être baptisé, et combien il me tarde qu'il soit accompli !* » (Luc XII-49, 50). Par *baptême de feu* il veut probablement dire *crucifixion* : « *Il y avait deux baptêmes en Notre-Seigneur : le baptême d'eau et celui de la croix* » (EpD). Cette calcination est la conclusion effective de l'Œuvre au noir : « *Quelques auteurs ont décrit ces opérations sous le titre de "calcinations", parce que la matière, longtemps soumise à l'action de la flamme, lui cède ses parties impures et adustibles. Sachez aussi que notre "rocher", — voilé sous la figure du dragon, — laisse d'abord couler une onde obscure, puante et vénéneuse, dont la fumée, épaisse et volatile, est extrêmement toxique. Cette eau, qui a pour symbole le "corbeau", ne peut être lavée et blanchie que par le moyen du feu. Et c'est là ce que les philosophes nous donnent à entendre lorsque, dans leur style énigmatique, ils recommandent à l'artiste de lui "couper la tête"* » (Fdp). On retrouve là les symboles de la fin de deux des Œuvres : la décapitation de Jean-Baptiste et la crucifixion ; le corps de Jésus sur la croix est appelé *dragon* ou *serpent* car il symbolise Lucifer déchu. De son côté, percé par la lance de Longin, coule le sang du dragon qui laissera le corps sans eau donc *calciné* ; à noter que la couleur noire est aussi symbolisée par le porteur de la croix, Simon de Cyrène, dont Basilide prétend même que c'est lui qui a été crucifié à la place de Jésus. Quant à la tête coupée, hormis celle de son illustre cousin, on peut faire le rapprochement avec le nom même de l'emplacement du supplice, Golgotha, *le lieu du crâne* (Mt. XXVII-33) : « *Le plus beau jour de ma vie — ma nouvelle naissance en quelque sorte — fut le jour où je découvris que je n'avais pas de tête. Ceci n'est pas un jeu de mots, une boutade pour susciter l'intérêt coûte que coûte. Je l'entends tout à fait sérieusement : "je n'ai pas de tête". Il m'est impossible de trouver quoi que ce soit ici, sur mes épaules, pour lui interdire l'accès en moi, je ne trouve absolument rien sur son chemin. Tout ce que je vois me décapite* » (DH I, DHV 07/97). L'histoire de la mort de Jean-Baptiste possède par ailleurs quelques symboles fondamentaux en commun avec celle de Jésus : Le corps du Christ est percé par la lance et un liquide est transvasé du corps de Jésus jusque dans la coupe ; de même, le corps de Jean-Baptiste est découpé par l'épée et sa tête est transférée dans le plat sacré : « *Il envoya décapiter Jean dans la prison. Sa tête fut apportée sur un plat* » (Mt. XIV-10, 11). « *Vous ne pouvez entrer dans le château ni approcher le Graal de plus près si vous n'apportez pas l'épée avec laquelle saint Jean a été décapité* » (Pe). Certains alchimistes comme Nicolas Flamel ont directement représenté la scène du calvaire avec un serpent crucifié (NFJ 14), on trouve aussi cette représentation chez les Ophites et le même symbolisme chez Ephrem le Syrien : « *Le nom des Ophites vient du mot serpent, qui se traduit en grec par ὄφις, ophis. Ils prétendaient que le serpent n'était autre que le Christ* » (SAH XVII). « *C'est le Christ que je vois dans la verge de Moïse, qui, jetée à terre, devient serpent, et figure la mort de la Terre, causée par le serpent. Mais le serpent, saisi par la*

queue, redevient verge (Ex. IV-3), pour nous apprendre qu'à la fin, après avoir achevé son œuvre, le Christ reprend sa première forme en ressuscitant, quand, la mort étant détruite par la réparation de la vie, il ne reste plus rien du serpent. C'est encore à cela que se rapporte le serpent suspendu au bois, pour signifier que le Christ n'a pas subi une mort apparente, mais qu'il a suspendu au bois de sa passion la véritable mort » (SAF XII-28, XIV-7).



Nicolas Flamel



Ophisme

Ceci pour dire que le *baptême-déluge* d'eau est le cataclysme qui a permis le passage de l'homme de l'ancien monde dans celui du chercheur de vérité, et il lui faut maintenant subir le *baptême-déluge* de feu pour quitter cet état et entrer dans le monde suivant. Et si ce fut physiquement violent pour Jésus, ça ne l'est pas obligatoirement pour tout le monde ; certaines fois le passage peut même passer inaperçu : « *Dans certains cas par exemple, le pouvoir peut au début ne pas avoir été ressenti intérieurement ; on n'en prend conscience que plus tard. Ou encore, on s'en rend compte peu à peu, graduellement ; c'est aussi une possibilité. Là aussi, le résultat de cette initiation pourrait n'être ressenti ni tout de suite ni au terme d'une longue vie. En revanche, vous pouvez trouver quelqu'un qui a été immédiatement transformé par l'initiation ; dans ce cas, son action a instantanément porté ses fruits. S'il en est ainsi, il ne se pose évidemment aucun problème. Cependant, même si l'effet de l'initiation n'est pas perceptible pendant très longtemps, le pouvoir n'en continue pas moins son œuvre de l'intérieur* » (EMâ II). Conformément au principe fondamental de l'alchimie : « *Ce qui est en haut comme ce qui est en bas* » (TE_m), cette loi du microcosme doit s'appliquer au macrocosme et de même que l'humanité a connu un déluge d'eau dans l'antiquité, de même elle devra subir un déluge de feu pour entrer dans le futur âge d'or. Ce déluge de feu étant destiné à calciner le dragon, Lucifer déchu, la violence déployée sera à la mesure de sa résistance ; s'il

accepte de se soumettre sans combattre alors les dégâts physiques seront minimes voire insignifiants.

Ceci étant dit, les légendes racontant le déluge d'eau sont suffisamment nombreuses pour qu'on leur prête foi ; et même s'il est probable que la Terre n'ait pas été entièrement submergée, il a dû y avoir au moins une contrée qui l'a été. Il semble plausible que les différents mythes dont le sumérien et l'hébraïque relatent le même évènement, ces deux derniers offrant la particularité d'être très proches l'un de l'autre jusqu'au détail du corbeau et de la colombe, quand bien même ils sont inversés chronologiquement : « *Lorsque le septième jour arriva, je fis sortir une colombe que je libérai ; la colombe s'éloigna puis revint ; comme aucun endroit ne lui était apparu, elle était revenue. Je fis sortir une hirondelle que je libérai ; l'hirondelle s'éloigna puis revint ; comme aucun endroit ne lui était apparu, elle était revenue. Je fis sortir un corbeau que je libérai ; le corbeau s'éloigna ; voyant que les eaux s'étaient écoulées il mange, volète, croasse et ne revient pas* » (Gi). À noter que cette colombe est liée à celle qui descendit du ciel sur Jésus le jour de son Baptême dans le Jourdain qui, comme on l'a vu, représente le déluge d'eau, tandis que le corbeau est celui dont la tête doit être tranchée pour achever la calcination : « *Quand dans ta maison les noirs corbeaux auront enfanté les blanches colombes, alors tu seras nommé le sage* » (ECD). L'Atra-Hasis, une des versions sumériennes du déluge, contient cependant une autre curiosité : Il raconte l'histoire d'un peuple de dieux dont certains, les *Igigi*, travaillaient la terre au service des autres, les *Annunaki*, qui vivaient quelque part dans les cieux. Les *Igigi* se révoltèrent à cause de la pénibilité du travail et c'est pourquoi l'homme fut créé, vraisemblablement par une sorte de manipulation génétique entre un hominidé et leur propre code génétique, afin de travailler à leur place. Malheureusement un dirigeant *Annunaki* décida d'exterminer les humains par un déluge en raison de leur insubordination ou de leur vacarme. Un autre, voulant sauver l'espèce, aida l'un des humains, *Atra-Hasis*, à construire un vaisseau pour échapper à la catastrophe. Beaucoup de gens pensent que cette histoire pourrait être le reflet d'une visite de la Terre par des extraterrestres, ce qui n'est pas impossible du tout. Ce serait la raison pour laquelle l'humanité aurait fait un bond évolutif incroyable grâce à l'acquisition de la parole. Cela étant, même si ça peut expliquer l'émergence de l'intelligence humaine, ça ne répond pas à la question de son commencement car il faudrait à la place connaître l'origine de l'intelligence de ces êtres soi-disant supérieurs. C'est le paradoxe de l'œuf et de la poule : Pour qu'une poule naisse il faut un œuf mais pour que l'œuf existe il faut une poule qui l'ait pondu, lequel est apparu en premier ? C'est un problème analogue à celui de l'origine du langage dont Lacan dit qu'il est impossible d'y répondre : « *Pensez à l'origine du langage. Nous nous imaginons qu'il y a un moment où on a dû commencer sur cette Terre à parler. Nous admettons donc qu'il y a eu une émergence. Mais à partir du moment où cette émergence est*

*saisie dans sa structure propre, il nous est absolument impossible de spéculer sur ce qui la précédait autrement que par des symboles ayant toujours pu s'appliquer. Ce qui apparaît de nouveau semble toujours ainsi s'étendre dans la perpétuité, indéfiniment, en deçà de soi-même. Cela s'applique à tout ce que vous voulez, y compris l'origine du monde » (L 17/11/54). Le problème est réglé si l'on considère que le Verbe existe dès le commencement ; les kabbalistes vont jusqu'à affirmer que : « *Le "commencement" de la création est lui-même une parole : la Parole est, en effet, appelée aussi "commencement"* » (AW 3). Il est donc probable que le langage soit contenu potentiellement dans les particules élémentaires présentes au début de la création et que la suite ne soit que le développement de son émergence : « *Au commencement était le Verbe* » (Jn. I-1), le moyen utilisé ensuite par le langage pour s'incarner dans tel ou tel monde étant finalement sans grande importance.*

Il existe dans la mythologie grecque une autre histoire qui peut être mise en correspondance avec le déluge ; il s'agit du mythe de la naissance de Diane et d'Apollon ainsi que l'émersion de l'île de Délos, à l'image de l'arche sur le mont Ararat (Ge. VIII-4) : « *C'est une mer agitée et houleuse que présente en petit l'ébullition constante et régulière du compost hermétique. Les bulles crèvent à la surface et se succèdent sans cesse ; de lourdes vapeurs chargent l'atmosphère du vase ; les nuées troubles, opaques, livides, obscurcissent les parois, se condensent en gouttelettes ruisselant sur la masse effervescente. Tout contribue à donner le spectacle d'une tempête en réduction. Soulevée de tous côtés, ballottée par les vents, l'arche flotte néanmoins sous la pluie diluvienne. Astérie s'apprête à former Délos, terre hospitalière et salvatrice des enfants de Latone. Le dauphin nage à la surface des flots impétueux, et cette agitation dure jusqu'à ce que le rémora, hôte invisible des eaux profondes, arrête enfin, comme une ancre puissante, le navire allant à la dérive. Le calme renaît alors, l'air se purifie, l'eau s'efface, les vapeurs se résorbent. Une pellicule couvre toute la superficie, très mince pellicule, en ménisque, que les sages ont nommée l'Ile philosophique, manifestation première de l'épaississement et de la coagulation. C'est l'île fameuse de Délos. Cette île flottante, que Poséïdon, d'un coup de son trident, fit sortir du fond de la mer, est aussi l'arche salvatrice de Noé portée sur les eaux du déluge. Cette pellicule s'épaississant, s'affermissant chaque jour, marque la fin du déluge, le stade d'atterrissage de l'arche, la naissance de Diane et d'Apollon, le triomphe de la terre sur l'eau, du sec sur l'humide, et l'époque du nouveau Phénix » (Fdp). Dans l'Évangile cela pourrait correspondre à la tempête que Jésus calme, ce qui lui permet ensuite de marcher sur les eaux, son propre corps représentant ici l'arche ou l'île de Délos. À noter que Diane naît la première pour aider sa mère à mettre au monde Apollon dont l'accouchement est difficile ; de même le chercheur de vérité est issu de l'homme ordinaire pour aider à la naissance difficile de l'Éveillé.*

L'arrivée dans le nouveau monde s'accompagne toujours d'un signe divin, comme l'étoile annonciatrice de l'enfant Jésus : « *J'ai placé mon arc dans la nue, et il servira de signe d'alliance entre moi et la Terre* » (Ge. IX-13). « *Rien, mieux que l'arc-en-ciel, ne pouvait exprimer l'harmonieuse union du ciel et de la terre, laquelle est tant indispensable à l'alchimique agriculture* » (ECT). L'arc-en-ciel est ici bien choisi pour deux raisons essentielles ; la première se trouve dans la succession de ses couleurs et, lorsqu'il est considéré sous cet aspect, les alchimistes l'appellent aussi *queue de paon*. La seconde concerne le phénomène physique proprement dit qui consiste à n'être qu'une apparition : « *Remarquez bien que ce qui depuis l'origine caractérise l'arc-en-ciel et le météore, et tout le monde le sait puisque c'est précisément pour cela qu'on le nomme météore c'est que précisément il n'y a rien de caché derrière. Il est tout entier dans cette apparence. Ce qui néanmoins le fait subsister pour nous, au point que nous ne cessons de nous poser des questions sur lui, tient uniquement au "c'est cela" de l'origine, à savoir à la nomination comme telle de l'arc-en-ciel. Il n'y a rien d'autre que ce nom* » (L 04/07/56).

Il n'y a ainsi pas plus de différence entre un chercheur de vérité et un Éveillé qu'entre un fruit vert et un fruit mûr : « *Le premier agent magnétique servant à préparer le dissolvant est appelé Lion vert, non pas tant parce qu'il possède une coloration verte, que parce qu'il n'a point acquis les caractères minéraux qui distinguent chimiquement l'état adulte de l'état naissant. C'est un fruit vert et acerbe, comparé au fruit rouge et mûr. C'est l'imperfection actuelle d'où sortira la plus grande perfection future* » (FMc). Au lieu de lion vert on peut aussi l'appeler *dragon vert* ou *loup vert* ; Fulcanelli utilise ce dernier vocable tout en révélant la couleur associée à l'homme ordinaire de l'étape précédente : « *Le loup gris se teint en loup vert quand sa rencontre avec l'âne rend sa lumière manifeste en première lueur du matin, et c'est alors notre feu secret, l'Apollon naissant, le père de la lumière* » (Fdp). On peut ainsi considérer que Jésus est le loup gris avant d'entrer dans Jérusalem et qu'il se transforme en loup vert en même temps qu'il chevauche l'âne pour s'y rendre. C'est donc le loup vert qui va subir les tribulations qui vont le conduire à la crucifixion. Par un modeste jeu de mot cabalistique le *loup vert* devient *l'ouvert* puis le *livre ouvert*, par opposition au livre fermé : « *Le livre fermé symbolise le sujet grossier, et le livre ouvert figure la même matière passive, après qu'elle a subi la pénétration de l'esprit* » (ECE). Le livre fermé est donc le loup gris, l'homme ordinaire. Il y a aussi une

association entre l'arc-en-ciel et le livre ouvert dans l'Apocalypse de Jean : « *Je vis un autre ange puissant, qui descendait du ciel, enveloppé d'une nuée ; au-dessus de sa tête était l'arc-en-ciel, et son visage était comme le Soleil, et ses pieds comme des colonnes de feu. Il tenait dans sa main un petit livre ouvert. Il posa son pied droit sur la mer, et son pied gauche sur la terre ; et il cria d'une voix forte, comme rugit un lion. Quand il cria, les sept tonnerres firent entendre leurs voix. Et quand les sept tonnerres eurent fait entendre leurs voix, j'allais écrire ; et j'entendis du ciel une voix qui disait : Scelle ce qu'ont dit les sept tonnerres, et ne l'écris pas. Et la voix, que j'avais entendue du ciel, me parla de nouveau, et dit : Va, prends le petit livre ouvert dans la main de l'ange qui se tient debout sur la mer et sur la terre. Et j'allai vers l'ange, en lui disant de me donner le petit livre. Et il me dit : Prends-le, et avale-le ; il sera amer à tes entrailles, mais dans ta bouche il sera doux comme du miel. Je pris le petit livre de la main de l'ange, et je l'avalai ; il fut dans ma bouche doux comme du miel, mais quand je l'eus avalé, mes entrailles furent remplies d'amertume* » (Ap. X-1, 10). Il est donc question de *manger* ce livre, et comme dit Lacan : « *Quand nous lisons dans "l'Apocalypse" cette image puissante, "manger le livre", qu'est-ce que ça veut dire ? — sinon que le livre prend lui-même la valeur d'une incorporation, et l'incorporation du signifiant lui-même, le support de la création proprement apocalyptique. Le signifiant en cette occasion devient Dieu, l'objet de l'incorporation elle-même* » (L 22/06/60). *Manger le livre ouvert* est par ailleurs la même chose que *boire le sang du lion vert* ou *manger sa chair*, c'est-à-dire participer à la communion de la Cène : « *Il prit du pain ; et, après avoir rendu grâces, il le rompit, et le leur donna, en disant : Ceci est mon corps, qui est donné pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. Il prit de même la coupe, après le souper, et la leur donna, en disant : Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang, qui est répandu pour vous* » (Luc XXII-19, 20). On peut aussi mettre en correspondance l'amertume du livre avec le vin mêlé de fiel de la crucifixion. Si on réunit ces différentes sources, on en conclut effectivement que ce qui sépare le lion vert de son état futur, le lion rouge, est simplement un fait de langage. On peut aussi comparer ce processus à une psychanalyse réussie ; le patient suit une telle analyse pour mettre fin à des symptômes qui lui empoisonnent l'existence et qui sont la façon qu'ont choisi certains *non-dits* de son psychisme pour s'exprimer au grand jour.

Si on considère maintenant la terminologie *dragon vert*, *dragon rouge*, on est face à un autre symbole du serpent, celui qui est cloué sur la croix des Ophites. C'est le même qui est vaincu par le chevalier qui lui perce le cœur : « *Je lui plonge dedans avec tant de force ma lance que je pénètre jusqu'aux entrailles, le lui déchire le cœur* » (Cy). C'est aussi Longin qui plonge sa fameuse lance dans le côté de Jésus pour en faire jaillir le précieux liquide. Il est encore question du dragon dans l'Apocalypse de Jean : « *Il y eut guerre dans le ciel. Michel et ses anges combattirent contre le dragon. Et le dragon et ses anges combattirent,*

mais ils ne furent pas les plus forts, et leur place ne fut plus trouvée dans le ciel. Et il fut précipité, le grand dragon, le serpent ancien, appelé le diable et Satan, celui qui séduit toute la Terre, il fut précipité sur la Terre, et ses anges furent précipités avec lui » (Ap. XII-1, 9). Cette description de la chute de Lucifer sur Terre, chute de l'homme dans le langage, était la conclusion de l'Œuvre précédent ; on a donc ensuite affaire au même symbole avec l'apparition des deux bêtes : « *Je vis monter de la mer une bête qui avait dix cornes et sept têtes. Le dragon lui donna sa puissance, son trône et une grande autorité. Puis je vis monter de la terre une autre bête, qui avait deux cornes semblables à celle de l'agneau, et qui parlait comme le dragon. Elle exerçait toute l'autorité de la première bête en sa présence et elle faisait que la Terre et ses habitants adoraient la première bête. Il lui fut donné d'animer l'image de la bête, afin que l'image de la bête parlât. Et elle fit que tous reçussent une marque sur la main droite ou sur le front et que personne ne pût acheter ni vendre sans avoir la marque, le nom de la bête, ou le nombre de son nom. Que celui qui a de l'intelligence calcule le nombre de la bête, car c'est un nombre d'homme, et son nombre est 666* » (Ap. XIII-1, 18). Il y a eu beaucoup de spéculations sur le nombre 666 bien qu'il semble y avoir une solution assez simple : Avant d'arriver au passage concernant les deux bêtes, l'ange a ouvert le septième sceau (Ap VIII-1), ensuite sept anges ont sonné de la trompette (Ap. XI-15), et à ce moment là le dragon Satan a été précipité sur Terre ; ce n'est qu'après ça qu'il est question des deux bêtes et du nombre 666. Ensuite sept anges versent sur la Terre sept coupes contenant chacune un fléau (Ap. XVI-17). Si on considère que les sceaux, trompettes et coupes ne se terminent qu'avec la fin du livre, on en est à ce moment là au point où le septième sceau, la septième trompette et la septième coupe sont encore en cours de réalisation. Autrement dit ne sont accomplis que 6 sceaux, 6 trompettes et 6 coupes ; ça fait bien 666 ; on peut penser pour illustrer ce propos à un compteur kilométrique marquant 999 km et dont les trois chiffres sont incrémentés simultanément pendant le dernier kilomètre. Ce serait donc un inachèvement, à l'image du monde qui n'était pas totalement terminé avant la fin du sixième jour. En fin de compte, à ce moment de l'Apocalypse Dieu ne pourrait pas encore jouir du repos car il serait encore incarné dans l'homme de la chute. On peut alors penser à la crucifixion de Jésus le sixième jour de la semaine à la sixième heure quand s'installent les ténèbres : « *C'était le vendredi, le jour de la préparation de la Pâque, environ à la sixième heure et le sabbat allait commencer. Pilate dit aux Juifs : Voici votre roi. Depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième, il y eut des ténèbres sur toute la Terre* » (Luc XXIII-54, w, Jn. XIX-31, Mt. XVII-45). Le troisième six peut par exemple être obtenu en considérant qu'on en est toujours au sixième jour symbolique de la création, parce Dieu ne s'est pas encore reposé : « *Jésus leur dit : Mon Père travaille jusqu'à maintenant ; c'est pourquoi, moi aussi, je travaille* » (Jn. V-17).

Quant aux deux bêtes, on peut les identifier grâce à l'Ancien Testament où la bête de la mer est *Léviathan* et la bête de la terre *Béhémoth* : « *Elohim dit : "Que les marais d'eaux foisonnent d'êtres vivants". Elohim créa donc les grands monstres marins, Léviathan et sa partenaire qui sont destinés au jour de la consolation* » (TO Ge. I-20). « *Mais regarde donc Béhémoth, ma créature, tout comme toi ! C'est lui la première des œuvres de Dieu* » (Job XL-15). Ces deux géants représentent la double identification au corps et au mental : « *Tu en es venu à croire que Toi, tu es ton intellect et ton corps, et, en conséquence, tu M'as oublié "Moi" ton "Moi" intime et divin ; Je ne Suis pas ton corps, ni son intellect ; Toi et Moi sommes UN. Mais toi, tu ne pourras te rendre compte de cette grande vérité que lorsque tu te délivreras de la conscience, de ce corps et de cet intellect que tu crois être et dont tu as été esclave si longtemps* » (VI II-6). Et comme il est écrit dans l'Apocalypse de Jean, l'une des deux identifications est venue se poser sur l'autre comme les pelures d'un oignon : « *Le moi, c'est un objet fait comme un oignon, on pourrait le peler, et on trouverait les identifications successives qui l'ont constitué* » (L 05/05/54). « *L'intelligence prends l'âme pour enveloppe ; l'âme, qui est divine elle-même, s'enveloppe d'esprit, et l'esprit se répand dans l'animal* » (P X). En outre *Béhémoth* signifie aussi *bœuf* en hébreu, il y a donc un lien entre les deux monstres et les deux animaux de la crèche ; l'âne est alors évidemment associé à *Léviathan* : « *Dans la secte mystérieuse des Gnostiques-Ophites qui adoraient le serpent, ce reptile fut souvent représenté par eux avec une tête d'âne* » (BC 28-IV).

On peut même aller plus loin : « *L'appareil langagier est là quelque part sur le cerveau comme une araignée. C'est lui qui a la prise* » (LPo) ; c'est comme une possession. Certains auteurs comme Miguel Ruiz ou Castaneda n'ont pas hésité à franchir un pas en prétendant qu'un être vivant parasite produisait volontairement cette possession afin de se nourrir de ses effets : « *Venu des profondeurs du cosmos, un prédateur est là, qui toute notre vie nous maintient sous son emprise. Les êtres humains sont prisonniers et ce prédateur est notre seigneur et maître. Il a su nous rendre faibles et dociles. Il étouffe toute velléité de protestation ou d'indépendance et nous empêche d'agir librement. Il nous tient sous son emprise parce que nous sommes sa source de subsistance. Il a besoin de nous pour se nourrir, et c'est pour cela qu'il nous pressure implacablement. Exactement comme nous qui élevons des poulets pour les manger, il nous élève dans des "poulaillers" humains pour ne jamais manquer de nourriture. Ce sont les prédateurs qui nous ont imposé nos systèmes de croyance, nos idées sur le bien et le mal, nos mœurs sociales. Ce sont eux qui suscitent nos espoirs, nos attentes, nos rêves de succès ou notre peur de l'échec, eux encore qui insufflent dans notre esprit convoitise, avidité et lâcheté et qui le rendent prétentieux, routinier et égoïste. Les prédateurs ont remplacé notre esprit par le leur, qui est bizarre, incohérent, grincheux, et hanté par la peur d'être percé à jour. Par le biais de l'esprit humain qui est en réalité le leur, les prédateurs nous inculquent ce qui les arrange pour améliorer leur sécurité et*

*avoir moins peur. En jouant sur l'autocontemplation qui est le dernier brin de conscience qui nous reste, les prédateurs suscitent des éclairs de conscience qu'ils dévorent avec l'acharnement d'un rapace. Et pour les provoquer, ils nous donnent à résoudre des problèmes idiots et se nourrissent du flamboiement énergétique de nos pseudo-intérêts » (CD). Ça n'est pas vraiment différent de ce que pourrait être un vampire : une entité qui vit dans l'obscurité, ne se reflète pas dans le miroir et se nourrit du sang et de l'énergie vitale de sa victime, au point de la transformer en une créature de la nuit qui se désintègre à la lumière du Soleil : « Le corps constitue la nourriture qui permet à la conscience individuelle d'exister » (NU 4). D'une certaine façon, le sujet du langage est le vampire de l'individu qu'il habite ; le chercheur de vérité est son propre vampire et parasite. Ainsi la crucifixion consiste à tuer le vampire avec un pieu en bois, la croix, afin de libérer son âme, et l'ego se désintègre en poussière à la lumière du Soi. C'est là la fin de la révélation apocalyptique : « Satan sortira pour séduire les nations qui sont aux quatre coins de la Terre. Mais un feu descendit du ciel, et les dévora. Et le diable, qui les séduisait, fut jeté dans l'étang de feu et de soufre, où sont la bête et le faux prophète. Et ils seront tourmentés jour et nuit, aux siècles des siècles. Puis je vis un grand trône blanc, et celui qui était assis dessus. La terre et le ciel s'enfuirent devant sa face, et il ne fut plus trouvé de place pour eux. Puis je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre ; car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'était plus. Celui qui était assis sur le trône dit : Voici, je fais toutes choses nouvelles. C'est fait ! Je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin » (Ap XX, XXI). La terre et le ciel du sujet du langage fuient devant l'Éveillé mais l'homme de la double identification, appelée ici *bête et faux prophète*, continue de vivre dans le monde des tribulations nommé désormais *étang de feu et de soufre*. Le Nirvâna et le Samsâra coexistent et c'est la raison pour laquelle le Bouddha a dit qu'il ne voulait pas quitter le monde tant qu'il n'aurait pas sauvé tous les êtres. Il n'y a cependant pas d'êtres à sauver pour l'Éveillé car le sujet du langage n'a pas d'existence dans le réel : « Moi, la Terre et les êtres vivants avons réalisé la Voie en même temps » (Sâkyamuni). C'est ainsi que, suite à une affirmation du même genre, une personne du public demanda à Jean Klein : « Mais alors, pourquoi donnez-vous des entretiens s'il n'y a personne à libérer ? » Ce à quoi il répondit en souriant : « Je suis là simplement pour partager un moment agréable avec vous ».*

D'après certaines interprétations, le nombre 666 correspondrait à trois fois la lettre hébraïque ך, *vau*, — car les lettres hébraïques servent aussi de symboles numériques —, qu'on peut associer au « u », au « v » ou au « w » et dont la valeur numérique est effectivement 6. Les anciens pensaient que c'était Hérode, dont le nom hébreu contiendrait trois *vau* ; il n'en contient cependant que deux dans la traduction du Nouveau Testament en Hébreu : הורודוס, *EVRDVS* ; il faut supposer qu'il ait pu s'écrire : *Hôrôdôs*, pour y trouver trois *vau*. Certains internautes pensent quant à eux que ça représente « www », le mot clé qui permet de se connecter à un site internet ; il ne resterait plus qu'à considérer internet comme une sorte de pieuvre dont les tentacules pénètrent dans tous les foyers pour aller s'imaginer qu'on a trouvé la bête de l'Apocalypse.

À ce point de notre réflexion on peut faire une remarque relativement simple sur la construction du livre de l'Apocalypse : Avant d'arriver aux deux bêtes, l'ange a ouvert le septième sceau (Ap VIII-1), ensuite sept anges sonnent de la trompette (Ap. XI-15) ; à ce moment là le dragon Satan est précipité sur Terre et ce n'est qu'après ça qu'on nous parle des deux bêtes et du nombre 666. Ensuite sept anges versent sur la Terre sept coupes contenant chacune un fléau (Ap. XVI-17). Après ça on nous reparle de la bête et on nous explique que les sept têtes sont sept rois, quand la bête de la mer est elle-même un huitième roi mais en même temps du nombre des sept. Comme les dix cornes sont dix rois futurs, ça fait donc dix-huit rois avec la bête, c'est-à-dire 3×6 ; mais c'est loin d'être clair et nous ne polémiquerons pas là-dessus. Ce n'est qu'ensuite que le dragon est vaincu. Si on considère que les sceaux, trompettes et coupes ne se terminent qu'avec la fin du livre, on nous parle des dix-huit rois alors que le septième sceau, la septième trompette et la septième coupe sont encore en cours de réalisation. Autrement dit ne sont accomplis que 6 sceaux, 6 trompettes et 6 coupes ; ça fait à nouveau 666. Ce serait donc un inachèvement, à l'image du monde qui n'était pas totalement achevé le sixième jour. En fin de compte, à ce moment de l'Apocalypse Dieu ne pourrait pas encore jouir du repos.

On peut comparer ça au Grand-Œuvre alchimique qui est composé de trois opérations principales appelées : œuvre au noir, œuvre au blanc et œuvre au rouge. À l'image de l'Apocalypse, on ne pourra considérer les trois opérations complètement achevées qu'à la fin de tout le processus. Ainsi lorsqu'on en est à l'œuvre au rouge, on est en même temps en train d'achever les deux précédentes. Ce n'est pas non plus un hasard si les alchimistes nous disent qu'il faut faire à chaque fois sept réitérations ou « *aigles* ». Autrement dit, juste avant la fin du Grand-Œuvre, on a accompli six aigles du premier œuvre plus six du second et six du troisième ; ça fait une nouvelle fois 666. L'œuvre au noir est encore appelée *putréfaction* et se termine par la *calcination*, ces termes ayant été choisis plus particulièrement pour leur association avec la couleur noire qui est celle de

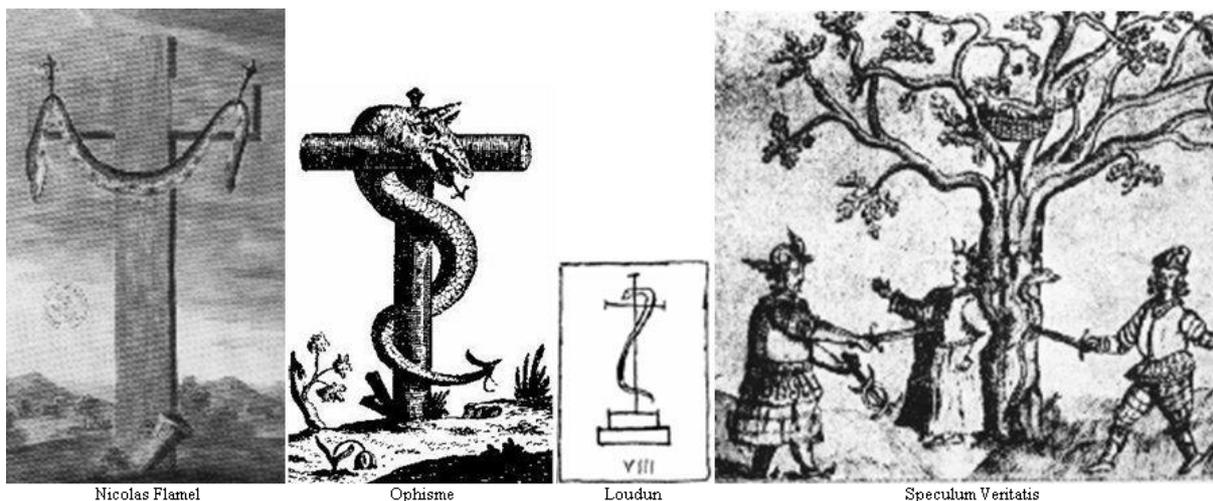
la Terre sur laquelle a été précipité Lucifer pour y subir les tribulations. La putréfaction est ce qui arrive à de la matière organique morte abandonnée à une température ni trop froide ni trop chaude car il faut que les bactéries soient actives. On peut associer ça à la transformation qu'a subi notre chercheur de vérité sous l'action du feu secret. La chaleur de ce feu n'étant effectivement pas trop élevée, il faut qu'elle reste appliquée relativement longtemps. C'est ainsi qu'à l'image de la viande laissée à température ambiante, certaines composantes mentales du chercheur de vérité vont subir un vrai phénomène de putréfaction. On pourrait alors considérer que les mauvaises odeurs dégagées par ce processus de pourrissement puissent être, entre autre : l'esprit missionnaire, l'intolérance et le sentiment de supériorité vis-à-vis des hommes ordinaires, l'impression d'avoir des pouvoirs ou des connaissances, etc. Tout ça va donc se décomposer lentement et disparaître pour faire place à l'humilité. Mais la calcination ne pourra être réellement effective que lorsque le chercheur de vérité aura été confronté à sa propre mort sur le plan physique, ce qui correspond dans le livre de l'Apocalypse à la mort des deux témoins (Ap. XI-7). Les deux témoins sont aussi appelés *poissons* par les alchimistes ; à l'image du symbole du Christ, $\iota\chi\theta\upsilon\zeta$, *Ichthus*, initiales de *Iesus Christos Theou Uios Sôter*, *Jésus-Christ Fils de Dieu Sauveur*, chez les premiers Chrétiens : « *La mer est le corps, et les deux poissons, l'esprit et l'âme. Dans le corps sont l'âme et l'esprit. L'esprit et l'âme doivent être unis et ramenés à leur corps. Le corps et l'esprit s'entredévorent. Ici le Père dévore le Fils : l'âme et l'esprit jaillissent du corps. Ici le Père et le Fils se sont unis afin de demeurer ensemble à jamais* » (La). Ces derniers sont symbolisés dans les Évangiles par Jean-Baptiste et Jésus ; le premier meurt par décapitation (Mt. XIV-10), ce qui en alchimie correspond à l'étape appelée *tête du corbeau*, en rapport avec la couleur de cet oiseau : « *Ôte la tête à cet homme noir, coupe la tête au corbeau ; c'est-à-dire, blanchis notre sable. La noirceur s'appelle la tête du corbeau, laquelle ôtée à l'instant vient la couleur blanche, alors, c'est-à-dire, quand la nuée n'apparaît plus, ce corps est appelé sans tête* » (NF V). C'est dans le même système symbolique qu'il faut chercher le sens des oiseaux lâchés par Noé après le déluge : « *Au bout de quarante jours, Noé ouvrit la fenêtre qu'il avait faite à l'arche. Il lâcha le corbeau, qui sortit, partant et revenant, jusqu'à ce que les eaux eussent séché sur la Terre* » (Ge. VIII-6, 7). Par ailleurs, la tête de Jean-Baptiste fut déposée sur un plat (Mt. XIV-11), et c'est sur le Golgotha, lieu du crâne (Mt. XXVII-33), qu'a été crucifié Jésus. On peut à nouveau trouver le symbolisme de la tête coupée, posée sur un plat dans le roman de Peredur. Dans d'autres romans arthuriens, le Graal est lui-même une écuelle ou un plat, celui qui a contenu l'agneau pascal du repas de la scène (GM), et il existe une légende selon laquelle des templiers auraient adoré une tête tranchée censée être celle de Jean-Baptiste : « *Celui qui possède la tête de Jean-Baptiste dirige le monde* » (LPR 17). Le symbolisme de la tête coupée, tête du corbeau ou lieu du crâne, est donc à retenir en premier lieu : « *Mon rôle est de perdre la tête, le rôle*

de mon Roi est de m'en donner une nouvelle » (Rûmi). « Ce qui est important c'est d'être affranchi de la tête » (TL XXII).

Ensuite Jésus meurt sur la croix, c'est-à-dire pendu au bois : « *Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous ; car il est écrit : Maudit soit quiconque est pendu au bois » (Ga. III-13, De. XXI-23).* Le plus étonnant dans l'affaire est que Judas a lui aussi été pendu au bois (Mt. XXVII-5). On a donc non pas deux mais trois morts : Jean-Baptiste, Judas, Jésus. Il faut noter que dans certains écrits gnostiques, le rôle de Judas est très différent de celui du traître qu'on lui donne dans les Évangiles ; il est quelquefois le sosie ou le frère jumeau de Jésus, et il est même parfois affirmé qu'il aurait été crucifié à sa place (Tho., Tch., ATh., Bar.) ; il a été récemment publié l'un de ces textes : L'Évangile de Judas, dans lequel Jésus lui aurait donné pour mission de le dénoncer aux autorités afin que son destin s'accomplisse : « *Toi, tu les surpasseras tous ! Car tu sacrifieras l'homme qui me sert d'enveloppe charnelle ! » (EJ 56).* Il ne faut pas non plus oublier que : « *Satan entra dans Judas » (Luc XXII-3) ; il convient donc en second lieu d'ajouter le symbolisme défini par le couple : Satan et Jésus, tous deux pendus au bois, au symbole de la tête coupée.*

En troisième lieu, dans une version occitane de l'Évangile de Nicodème, Joseph d'Arimatee recueille le sang de Jésus au pied de la croix dans une coupe, la même qui a contenu le vin du repas pascal qui est appelée dès lors « le Graal » par Robert de Boron. Enfin, le dernier objet important de la quête du Graal est la lance, la même qui a servi à percer le côté de Jésus après sa mort (Jn. XIX-34), la même qui est utilisée par les chevaliers ou l'alchimiste Cylani pour tuer le dragon : « *Je lui plonge dedans avec tant de force ma lance que je pénètre jusqu'aux entrailles, le lui déchire le cœur » (Cy).*

Il faut aussi savoir que les alchimistes représentent la crucifixion de différentes façons ; par exemple le serpent crucifié (NFJ 14), assimilé au Christ par certaines sectes gnostiques : « *Le serpent est la seule forme que connaisse la matrice impure. Le Verbe parfait de la lumière a donc pris la forme monstrueuse du serpent pour pénétrer dans la matrice impure » (Phi V-3-19).*



« C'est le Christ que je vois dans la verge de Moïse, qui, jetée à terre, devient serpent, et figure la mort de la terre, causée par le serpent. Mais le serpent, saisi par la queue, redevient verge (Ex. IV-3), pour nous apprendre qu'à la fin, après avoir achevé son œuvre, le Christ reprend sa première forme en ressuscitant, quand, la mort étant détruite par la réparation de la vie, il ne reste plus rien du serpent. C'est encore à cela que se rapporte le serpent suspendu au bois, pour signifier que le Christ n'a pas subi une mort apparente, mais qu'il a suspendu au bois de sa passion la véritable mort, dans laquelle le serpent avait précipité l'homme par ses perfides conseils. Tu entendais cela, et pourtant tu as poussé si loin la folie, tu as été tellement égarée par de perfides enchantements que, quand ce même serpent inspirait telle ou telle erreur à beaucoup d'autres sectes, il est venu à bout de te persuader qu'il est le Christ » (SAF XII-28 ; XIV-7 ; XV-9). « Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé » (Jn. III-14). Curieusement, on le trouve aussi gravé sur un mur de la chapelle des Carmes de Loudun. Quelquefois les deux principes sont cloués au pilori simultanément, comme le roi et le serpent empalés sur le chêne alchimique dans le Speculum Veritatis, représentant ainsi à la fois Judas et Jésus tous deux pendus au bois.

On peut remarquer à ce propos une curiosité du livre des Nombres : « Moïse fit un serpent d'airain, et le plaça sur une perche ; et quiconque avait été mordu par un serpent, et regardait le serpent d'airain, conservait la vie » (No. XXI-9). L'expression *un serpent d'airain* est la traduction de : נחש נחשת, NHS NHST ; une seule lettre distingue les deux mots hébraïques *serpent* et *airain* comme si le serpent avait une double nature, à l'image de la verge de Moïse qui se transforme : « L'Éternel lui dit : Qu'y a-t-il dans ta main ? Il répondit : Une verge. L'Éternel dit : Jette-la par terre. Il la jeta par terre, et elle devint un serpent. Moïse fuyait devant lui. L'Éternel dit à Moïse : Étends ta main, et saisis-le par la queue. Il étendit la main et le saisit et le serpent redevint une verge dans sa main » (Ex. IV-2, 4). Selon Augustin la verge est le Christ ressuscité, l'homme nouveau, tandis que le serpent serait sa nature humaine, le

vieil homme. Or c'est bien de cela qu'il s'agit ici : *« Ne mentez pas les uns aux autres, vous étant dépouillés du vieil homme et de ses œuvres, et ayant revêtu l'homme nouveau, qui se renouvelle, dans la connaissance, selon l'image de celui qui l'a créé »* (Col. III-9, 10). *« Ainsi en est-il de la résurrection des morts. Le corps est semé corruptible ; il ressuscite incorruptible ; il est semé méprisable, il ressuscite glorieux ; il est semé infirme, il ressuscite plein de force ; il est semé corps animal, il ressuscite corps spirituel. S'il y a un corps animal, il y a aussi un corps spirituel. C'est pourquoi il est écrit : Le premier homme, Adam, devint une âme vivante (au sens corporel). Le dernier Adam est devenu un esprit vivifiant. Mais ce qui est spirituel n'est pas le premier, c'est ce qui est animal ; ce qui est spirituel vient ensuite. Le premier homme, tiré de la terre, est terrestre ; le second homme est du ciel. Tel est le terrestre, tels sont aussi les terrestres ; et tel est le céleste, tels sont aussi les célestes. Et de même que nous avons porté l'image du terrestre, nous porterons aussi l'image du céleste. Ce que je dis, frères, c'est que la chair et le sang ne peuvent hériter le royaume de Dieu, et que la corruption n'hérite pas l'incorruptibilité. Voici, je vous dis un mystère : nous ne mourrons pas tous, mais tous nous serons changés, en un instant, en un clin d'œil, à la dernière trompette. La trompette sonnera, et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous, nous serons changés. Car il faut que ce corps corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce corps mortel revête l'immortalité. Lorsque ce corps corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, et que ce corps mortel aura revêtu l'immortalité, alors s'accomplira la parole qui est écrite : La mort a été engloutie dans la victoire. Ô mort, où est ta victoire ? Ô mort, où est ton aiguillon ? L'aiguillon de la mort, c'est le péché ; et la puissance du péché, c'est la loi »* (1 Cor. XV-42, 56).

Ce texte de Saint-Paul a d'ailleurs donné lieu à polémiques car il semble qu'après le Jugement dernier, les hommes ressusciteront dans un corps qui changera sa chair et son sang pour quelque chose d'autre : un corps spirituel. Certains Pères de l'Église, tel Tertullien, pensent que c'est le corps de chair qui ressuscitera : *« "Le corps animal" qui ressuscitera sera constitué d'une matière vraiment charnelle, comme le montrent les exemples de Lazare et du Christ »* (Te LIII). D'autres affirment que c'est impossible car cela poserait trop de problèmes techniques, du genre : que deviendrait un homme qui est mort parce qu'il a eu la tête broyée ? En ce qui nous concerne : *« Ces choses sont allégoriques »* (Ga. IV-24). *« Il faut rappeler que les Évangiles, qui racontent les faits, les gestes et les paroles de Jésus, ne sont pas écrits par des observateurs neutres. Ce ne sont pas des récits journalistiques, mais des récits écrits par des croyants qui ont vécu, médité, digéré ces actes et ces paroles avant de les mettre par écrit. Ils sont donc le reflet de la foi de ces premières communautés chrétiennes, et non pas nécessairement conformes à la vérité historique. Ce qui explique d'ailleurs que certains récits se contredisent entre eux, comme la rencontre et l'appel des premiers disciples. Cela doit nous inciter à ne pas prendre ces textes au pied de la lettre dans une lecture littérale »* (APM 20). La résurrection est un autre mot

pour désigner l'Éveil, la transformation de l'homme ordinaire : le serpent, en Éveillé : l'airain puis l'or. Il faut savoir qu'en alchimie l'*airain* est aussi le *laiton* qui est associé à la déesse grecque Latone, ou Leto, la mère d'Apollon symbolisant le Soleil ou l'or et d'Artémis représentant la Lune ou l'argent ; son fils incarne aussi l'esprit d'Éveil et sa fille le mental qui se trouve dans la bonne disposition pour que l'Éveil puisse se produire, le mental de celui qui est près à mourir et à se sacrifier pour que le soleil de l'Éveil se lève en lui : « *Père, toutes choses te sont possibles, éloigne de moi cette coupe ! Toutefois, non pas ce que je veux, mais ce que tu veux* » (Mc. XIV-36).

Abraham a aussi eu son nom allongé d'une lettre mais il s'agissait d'un ט, Hé (Ge. XVII-5, 15), et il était à l'avant-dernière place. Or qu'est-ce que la lettre tau, ט, sinon le symbole de la fin en tant que dernière lettre de l'alphabet hébraïque : « *Les anciens Égyptiens, en le consacrant à Thoth, dont ils lui donnaient le nom, le regardaient comme le symbole de l'âme universelle* » (FO). Cette lettre qui a donné le *tau* grec : τ, et notre « T », se trouve naturellement associée à la croix et la crucifixion : « *Yahvé lui dit : "Passe par le milieu de la ville, par le milieu de Jérusalem, et marque d'un Tau le front des hommes qui soupirent et qui gémissent à cause de toutes les abominations qui s'y commettent"* » (Ez. IX-4, Crampon). « *Yahvé lui dit : "Parcours la ville, parcours Jérusalem et marque d'une croix au front les hommes qui gémissent et qui pleurent sur toutes les abominations qui se pratiquent au milieu d'elle"* » (Ez. IX-4, Bible de Jérusalem). « *L'Écriture dit en effet : "Abraham circoncutit les hommes de sa maison au nombre de 18 et 300" (Ge. XVII-23, 27 ; XIV-14). De quel mystère reçut-il donc la connaissance ? Remarquez qu'on nomme d'abord les dix-huit, et après un intervalle les trois cents. Dix-huit, c'est : dix, "iota", huit, "éta" — ce qui fait IH = Jésus. Et comme la croix en forme de tau est source de la grâce, on ajoute encore trois cents = T. Jésus est désigné par les deux lettres, la croix par la seule troisième* » (LBa. IX-8). « *L'union avec le Christ qui se réalisa dans la gloire, nous ne l'avons pas en réalité, mais dans une espérance certaine, selon que nous avons une ferme espérance de la vie éternelle. Et notre espérance a une double certitude : l'une est l'effet d'un sceau, l'autre d'un gage. Un sceau évident, parce que c'est celui de la foi. Aussi il dit que Dieu "nous a marqués du sceau de la foi dans le Christ". C'est aussi le sceau de la croix. "Marque au front de la lettre Tau, c'est-à-dire du signe de la croix, ceux qui gémissent" (Ez. IX-4) ; "Jusqu'à ce que nous ayons marqué les serviteurs de notre Dieu" (Ap. VII-3). Et cela par le Saint-Esprit. "Si quelqu'un n'a pas l'esprit du Christ, il ne lui appartient pas" (Ro. VIII-9). C'est donc un signe particulier et certain qui nous garantit la vie éternelle que d'être conformés au Christ. "Pose-moi comme un sceau sur ton cœur" (Ca. VIII-6) Ou bien Dieu nous a marqués du sceau de vie* » (TAC V-45). « *Innocent III s'adressa à tous ceux qui étaient présents à l'ouverture du Concile de Latran. Il parla de la lettre Tau ; il dit que ce Tau était le signe de "tous ceux qui ont crucifié la chair avec ses vices et ses concupiscences"* (Ga. V-

24), de tous ceux qui gémissent et pleurent sur les hommes qui se détournent de Dieu : "On porte ce signe sur le front si l'on montre en action la force de la croix" » (JPII). « Saint-François reçut la mission d'appeler les hommes à pleurer et à se lamenter, à se raser la tête, à ceindre le sac, et de marquer d'un Tau en signe de pénitence le front de ceux que le péché fait gémir et soupirer (même notre habit est en forme de croix) » (SB Prologue-2). « Peut-être cet arbre (l'arbre de vie) n'est-il qu'une croix en forme de Tau, où s'enroule un énorme serpent qui écoute le créateur courroucé, alors qu'Adam et Ève sont consternés : je pense au serpent qui figure dans le remarquable portail en bronze (XI^{ème} siècle) de la basilique de Saint-Zénon Majeur à Vérone copie du serpent d'airain de Moïse que l'on peut encore voir sur un relief de la cathédrale de Reims. L'armée fédérale helvétique a pris le même attribut, un serpent d'Epidaure entourant une croix en forme de Tau » (JPB). Il semble même que cette association soit plus ancienne et plus universelle, sortant du cadre du Christianisme : « Les Druides dans leurs bocages avaient coutume de choisir le plus majestueux et le plus beau des arbres comme emblème de la divinité qu'ils adoraient, et ayant coupé les branches latérales, ils fixaient deux des plus grandes à la partie la plus haute du tronc, de telle façon que ces branches s'étendaient de chaque côté comme les bras d'un homme, et unies au corps formaient une énorme croix et dans l'écorce, en plusieurs endroits, était aussi inscrite la lettre "tau" (MIa VI-68) » (JM II-5).

Il y a aussi une référence à la dernière lettre de l'alphabet dans le livre de l'Apocalypse, sauf qu'il est écrit en grec et que la dernière lettre grecque est Ω, oméga : « Je suis l'alpha et l'oméga, dit le Seigneur Dieu, celui qui est, qui était, et qui vient, le Tout Puissant. Voici, je fais toutes choses nouvelles. C'est fait ! Je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin » (Ap. I-8 ; XXI-5, 6). C'est la raison pour laquelle les alchimistes ont cru bon d'appeler *azoth* leur mercure philosophique, à savoir l'esprit matériel : « *Azoth* est ici un mot mystérieux, outre qu'en Castillan il signifie mercure, il renferme en soi quatre lettres, qui représentent le commencement et la fin de tous les alphabets et langues du monde. Car par A tous les alphabets commencent ; par Z, les latins finissent ; par Ω, "oméga", les grecs, et par τ, "tau", les hébreux, et toutes les autres langues suivent une de ces trois-ci. Tellement qu'en ce mot, ici *azoth*, qui signifie mercure, est compris tout ce que les latins, les grecs et les hébreux, et tout ce qui dépend d'eux, peuvent enseigner, et le commencement, et la fin des choses naturelles y est enclos et enfermé » (PJF). « *Azoth* (le mercure) est vraiment ma sœur, et *Kibrick* (le soufre) en vérité est mon frère : le serpent d'Arabie est mon nom, qui mène tout ce jeu » (RM). Alexander Roob dit que pour que s'opère la résurrection, il est nécessaire que « le fils (*Azoth*) tue son père » (RAm). Il entend par là que c'est bien le serpent qui meurt sur la croix, tué par le Christ qui monte aux cieux ; il se dépouille du vieil homme pour revêtir l'homme nouveau (Col. III-9, 10). Dans cette perspective, les Docètes prétendent que le Christ n'a pas été crucifié parce qu'il est un pur esprit et ils n'ont pas complètement tort car la Conscience Impersonnelle ne peut pas être crucifiée mais c'est le mental qui

l'est. Les Cäinites affirment que c'est Judas qui a été crucifié à la place de Jésus et ils n'ont pas complètement tort non plus dans le sens où c'est le serpent qui meurt sur la croix. D'autres sectes prétendent que c'est Simon de Cyrène qui a été crucifié à la place de Jésus et elles n'ont pas tort non plus car on a ici le même symbolisme que l'Égyptien tué par Moïse, en espérant que le peuple d'Égypte ne se sentira pas offensé de l'esprit de l'époque : « *Voyant qu'il n'y avait personne, il tua l'Égyptien, et le cacha dans le sable* » (Ex. II-12). « *Moïse est appelé "Égyptien"¹. Par le mot "Égyptiens", l'Écriture désigne la sensualité. C'est pourquoi Dieu a dit : "Je te tirerai de la prison des Égyptiens", ce qui veut dire : Je te délivrerai des penchants grossiers du corps* » (Zo I-7a ; II-25a). Il ne faut pas oublier que Moïse est lui-même un Égyptien ; l'histoire de Moïse est donc une parabole du même événement que la crucifixion. Il y a d'abord l'Être en lui, appelé Moïse, מֹשֶׁה, MSE : « *Car, dit-elle, je l'ai retiré des eaux* » (Ex. II-10). Le mot MSE signifie soit *une dette*, soit *extraire* ; le premier sens serait lui aussi valable car depuis le péché originel l'homme a une dette envers Dieu. Mais d'un autre côté, si Moïse désigne l'Être qui s'extrait des eaux du mental, il faut plutôt s'arrêter sur le second sens. Ce mot est par ailleurs intéressant dans le sens où si l'on remplace le ה-E, *Hé*, final par un ה-H, *Heth*, ce qui n'est pas un scandale tant ces lettres se ressemblent, on obtient le mot מֹשֶׁה, MSH, qui signifie *oindre* et d'où est tiré le mot מְשִׁיחַ, MSIH : *oint, messie*. Et c'est bien là le rôle que doit jouer Moïse en l'occurrence. L'Être en lui est donc amené à tuer l'Égyptien, à savoir son mental, ou plutôt la double identification corps-mental : « *L'Égypte est la "terre noire"* » (En). « *La sortie d'Égypte signifie la sortie du corps qui est une petite Égypte (le symbole de l'état de péché)* » (JMC I-5). C'est la raison pour laquelle il est écrit que Jésus est allé en Égypte : « *Joseph se leva, prit de nuit le petit enfant et sa mère, et se retira en Égypte* » (Mt. III-14). Un enfant qui naît n'est pas encore dans le langage, il est encore une incarnation du silence : « *Aujourd'hui, il vous est né un sauveur qui est le Seigneur Christ* » (Luc II, 11). « *C'est le messie de IHVH* » (Luc II-11, Chouraqui). C'est dans cet état premier qu'il est honoré par les trois rois mages, représentant les trois principes alchimiques à l'état pur. C'est ensuite, lorsqu'il apprend à parler, qu'il tombe dans la *terre noire*, l'identification au corps : « *Le parlêtre adore son corps parce qu'il croit qu'il l'a. En réalité, il ne l'a pas, mais son corps est sa seule consistance — consistance mentale, bien entendu, car son corps fout le camp à tout instant. Il est déjà assez miraculeux qu'il subsiste durant le temps de sa consommation, qui est, du fait de le dire, inexorable* » (L 13/01/76). On appelle aussi ça : se retirer en Égypte. Lorsqu'il revient, il lui faut connaître l'Éveil une première fois s'il veut retrouver sa véritable nature silencieuse ; c'est ce qui aura lieu lors de son baptême : « *Tu es mon Fils, aujourd'hui je t'ai engendré* » (Ac. XIII-33 ; Luc III-22, CxB). Pour le Fils c'est toujours *aujourd'hui*, l'éternel présent ; ce n'est donc pas le Fils qui doit vivre toutes ces tribulations, c'est le sujet du langage : la nature humaine. C'est

¹ « *Nous avons la preuve que les ouvriers ayant construit la grande pyramide n'étaient pas des esclaves mais des Égyptiens* » (Émission : Superscience, diffusée sur France 5 le 2 avril 2006).

aussi cette dernière qui doit mourir symboliquement sur la croix, ce dont la Table d'Émeraude dit : « *Tu sépareras la terre du feu, le subtil de l'épais, doucement et avec grande industrie. Il monte de la terre au ciel, et derechef il descend en terre, et reçoit la force des choses d'en haut et d'en bas* ». Le principe qui une fois séparé monte au ciel est l'âme de Jésus : « *Jésus s'écria d'une voix forte : "Père, je remets mon esprit entre tes mains ; tout est accompli". Et, baissant la tête, il rendit l'esprit. Le voile du temple se déchira depuis le haut jusqu'en bas* » (Ps. XXXI-6 ; Luc XXIII-46 ; Jn. XIX-30 ; Mc. XV-38). Le mot *esprit* est la traduction du grec πνεῦμα, pneuma ; en hébreu : רוּחַ, RVH, le même mot qui désignait l'esprit de Dieu dans la Genèse : « *L'esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux* » (Ge. I-2). C'est encore le même mot qui désignera le Saint-Esprit qui descendra sur les disciples le jour de la Pentecôte (Ac. II-4). Il s'agit donc bien du principe qui, dans la Table d'Émeraude : « *monte de la terre et descend du ciel* », afin de venir réincorporer la matière : « *Celui qui est descendu, c'est le même qui est monté au-dessus de tous les cieux, afin de remplir toutes choses* » (Ep. IV-10). D'une certaine façon, il redescend en Enfer : « *Le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la Terre ; il est aussi descendu dans les régions inférieures de la Terre* » (Mt. XII-40 ; Ep. IV-9). « *Jésus-Christ est descendu aux Enfers* » (Sy). Il redonnera vie au serpent qui deviendra ainsi le *serpent d'airain*, l'Éveillé. Mais le serpent reste cloué sur la croix ; l'Éveillé est toujours présent dans un corps destiné à se corrompre et à mourir définitivement avec pour seul outil un mental imparfait soumis aux affres d'un caractère pas entièrement bien programmé, qui contient des *bugs* : « *Il faut expérimenter le centre où le temps rencontre l'intemporel. Il s'agit du symbolisme de la croix, où la verticale rencontre l'intemporel et l'horizontale, le temporel. Là où le temps rencontre l'intemporel, c'est le cœur, le centre de la croix* » (TL XIII).

Simon de Cyrène, tout comme l'Égyptien-Moïse représentent donc le serpent crucifié ; ce dernier possède aussi de nombreux autres noms dont : le dragon, Lucifer, Satan, l'Éthiopien, Judas, la terre noire, le soufre noir, le lion vert, le plomb, le mental, l'identification corps-mental, le premier Adam, la nature humaine de Jésus, le Parasite, le Prédateur, l'homme ordinaire, le chercheur de vérité, etc. On peut même aller plus loin en affirmant qu'il possède finalement les noms de tous les êtres humains, hormis l'infime minorité des Éveillés ; c'est-à-dire environ six milliards de noms : « *Jésus lui disait : Sors de cet homme, esprit impur ! Et, il lui demanda : Quel est ton nom ? Légion est mon nom, lui répondit-il, car nous sommes plusieurs* » (Mc. V-8).

En même temps c'est tout de même Jésus qui est là physiquement en train de souffrir jusqu'à la mort ; les chrétiens n'ont donc pas tort non plus. Les conflits qui opposent toutes ces communautés ne sont qu'une simple affaire de vocabulaire ; une façon différente d'expliquer les mêmes choses. Chacun attribue la toute puissance à ses propres mots et refuse d'écouter ceux des autres

rendant toute entente impossible ; au point même d'être capable de torturer et tuer l'autre, pour sauver son âme ou pour servir Dieu : « *J'ai un fils, et Dieu seul sait combien je l'aime ; mais j'aimerais mieux que ses yeux adorés fussent arrachés de leur orbite que de le voir grandir et descendre au tombeau sans Christ et sans espérance !* » (Moody, XIX^e siècle). C'est ça l'œuvre du serpent ! Celui qu'il faut absolument faire périr sur la croix ; il faut que soient crucifiés six milliards de sujets du langage, ceux-là mêmes qui sont capables de poser des bombes dans des cinémas ou de brûler des ambassades au nom de quelques mots qui leurs déplaisent. Malheureusement, et heureusement, chacun ne peut crucifier que son propre sujet du langage et non celui d'un autre, ce qui rend toutes ces bombes inutiles ; en outre seuls les chercheurs de vérité œuvrent véritablement à atteindre cette cime de la destinée humaine qui ne peut évidemment reposer que sur la non-violence. Ceux-ci doivent ainsi être prêts à ce que meure ce qui en eux est impermanent afin qu'ils puissent se centrer dans ce qui est éternel. Leur âme individuelle doit monter au ciel car jusqu'à présent ils étaient identifiés au sujet du langage, le serpent, là où ils imaginaient avoir leur centre. D'une certaine façon le sujet du langage pourrait être appelé *personnalité* et l'âme individuelle *identité* pour les distinguer, ou encore le premier est l'*identification* quand la seconde est la *fonction*. Et en vertu du pouvoir du verbe, il se trouvait effectivement là dans leur univers de rêve : le symbolique. Il leur faut donc maintenant crucifier le serpent et c'est ainsi qu'il est écrit : « *Celui qui, de la puissante Nature, dévoile les arcanes, cherche la mort* » (VR). « *L'Éternel dit : Tu ne pourras pas voir ma face, car l'homme ne peut me voir et vivre* » (Ex. XXXIII-20).

On se trouve donc là avec nos trois bêtes : Léviathan, Béhémoth et le dragon ; avec trois objets liés au Graal : le plat, la coupe et la lance ; avec trois morts : Jean-Baptiste, Judas et Jésus ; avec trois éléments : l'eau, la terre et l'air. Le dragon est Lucifer et il a sa demeure dans l'air ; c'est lui qui envoie la bête de la mer, Léviathan. La bête de la mer est comme une pieuvre qui habiterait la racine du système nerveux et qui exercerait son pouvoir sur le cerveau reptilien. Cette bête utilise ensuite les pulsions instinctives, la bête de la terre, pour arriver à contrôler la totalité du comportement de l'individu à travers le cerveau mammalien. Quant à Lucifer lui-même, son terrain de prédilection est le néocortex, le cerveau primate. Il ne s'agit pas de possession démoniaque mais seulement d'un individu qui a appris à parler, la plupart du temps avec ses

parents, et qui a ainsi fatalement intégré l'identification au sujet du langage : « *Mon père a fait des fautes que je suis absolument condamné à reproduire - c'est ce qu'on appelle "super-ego". Je suis condamné à les reproduire parce qu'il faut que je reprenne le discours qu'il m'a légué, non pas simplement parce que je suis son fils, mais parce qu'on n'arrête pas la chaîne du discours, et que je suis justement chargé de le transmettre dans sa forme aberrante à quelqu'un d'autre. J'ai à poser à quelqu'un d'autre le problème d'une situation vitale où il y a toutes les chances qu'il achoppe également, de telle sorte que ce discours fait un petit circuit où se trouvent pris toute une famille, toute une coterie, tout un camp, toute une nation ou la moitié du globe* » (L 19/01/55). L'Église appelle ça la transmission du péché originel : « *Si quelqu'un soutient que ce péché d'Adam, qui est Un dans sa source et qui, étant transmis à tous par la génération, et non par imitation, devient propre à chacun, peut être effacé ou par les forces de la nature humaine, ou par quelque autre remède, que par le mérite de Jésus-Christ Notre Seigneur, l'unique Médiateur, qu'il soit Anathème* » (CT5). D'une certaine façon, cette identification au sujet du langage est engendrée par la parole des parents et non transmise par imitation ; l'Église est donc dans le vrai même s'il ne doit pas y avoir beaucoup de ses membres prêts à accepter l'idée qu'il ne s'agit pas de la génération du corps de l'enfant mais de celle de sa personnalité : « *La question est plutôt de savoir pourquoi un homme normal, dit normal, ne s'aperçoit pas que la parole est un parasite, que la parole est un placage, que la parole est la forme de cancer dont l'être humain est affligé* » (L 17/02/76). Selon Miguel Ruiz, les Toltèques appellent « Parasite » le symbole représenté par le serpent de la Genèse ; c'est peut-être ce qui a inspiré, inconsciemment ou non, les créateurs de la série Stargate lorsqu'ils ont inventé les Goa'ulds, ces parasites extraterrestres qui se logent à la base du cerveau et prennent le contrôle de l'individu grâce à des sortes de filaments tentaculaires qui pénètrent l'organe. On peut aussi penser au roman de Robert Heinlein : Les maîtres du monde, ainsi qu'à de nombreuses autres œuvres de science-fiction où l'homme est parasité ; on ne fait jamais que s'inspirer de ce qui existe déjà : « *Ce qui a été, c'est ce qui sera, et ce qui s'est fait, c'est ce qui se fera, il n'y a rien de nouveau sous le Soleil* » (Ecc. I-9). C'est peut-être aussi ça l'origine de la légende du vampire : une entité qui vit dans l'obscurité, ne se reflète pas dans le miroir et se nourrit du sang et de l'énergie vitale de sa victime, au point de la transformer en une créature de la nuit qui se désintègre à la lumière du Soleil : « *Le corps constitue la nourriture qui permet à la conscience individuelle d'exister* » (NU 4). « *L'Arbre de la Connaissance est la structure de tout ce à quoi l'on croit. Chaque concept, chaque opinion, forme une petite branche de cet arbre, jusqu'à ce que nous aboutissions à l'Arbre de la Connaissance tout entier. Dès que l'Arbre de la Connaissance est vivant dans notre mental, nous entendons un ange déchu parler très fort. Le même ange déchu, le Prince du Mensonge, vit dans notre mental. D'un point de vue Toltèque, un Parasite vivait dans le fruit ; nous avons mangé le fruit, et le Parasite est venu en nous. Maintenant, le*

Parasite vit notre vie. Le conteur, le Parasite, est né à l'intérieur de notre tête, et il continue d'y vivre, parce que nous l'alimentons de notre foi. Celui qui vit notre vie, c'est le grand menteur, le Prince du Mensonge, cette voix dans notre tête. Vous pouvez l'appeler "pensée". Je l'appelle "la voix de la connaissance". Cette voix juge sans cesse. Elle nous dit ce qui est juste, ce qui est faux, ce qui est beau, ce qui est laid » (DR). « Vous avez pour père le diable, et vous voulez accomplir les désirs de votre père. Il a été meurtrier dès le commencement, et il ne se tient pas dans la vérité, parce qu'il n'y a pas de vérité en lui. Lorsqu'il profère le mensonge, il parle de son propre fonds ; car il est menteur et le père du mensonge » (Jn. VIII-44). « Il lui fut donné d'animer l'image de la bête, afin que l'image de la bête parlât » (Ap. XIII-15). Après tout l'homme n'est-il pas autre chose qu'une bête qui parle à partir du sujet du langage, qui est précisément l'image qu'il se fait de lui-même ?

On peut trouver dans la nature de nombreux exemples de modification du comportement dus à l'influence d'un parasite. Par exemple, il existe en Afrique un ver qui pénètre son hôte par un pied qu'il met dans l'eau. Puis à un moment donné, il cause une sensation de brûlure sur la surface de la jambe qu'il occupe de façon à pousser le malade à la mettre dans l'eau pour se soulager ; il peut ainsi pondre ses œufs et reproduire le cycle d'existence de son espèce. D'une façon analogue une personne ayant un ver solitaire se verra souvent dans un grand état de nervosité que seul le fait de manger peut calmer, apportant ainsi au ténia sa nourriture à domicile. Dans un registre plus radical : « *Un ver ayant élu domicile dans le corps d'une malheureuse sauterelle la pousse à se jeter à l'eau et se noyer aussitôt. Son mobile ? Gagner le milieu aquatique dans lequel il se reproduit. Son arme ? Une diabolique capacité à influencer "chimiquement" le cerveau de son hôte pour le contraindre à cet absurde destin. Les vers gordiens ne sont pas les seuls manipulateurs. Ainsi, le ver de la douve du foie pond des œufs qui sont évacués via les excréments du mouton. Une fois transformé en larve, le parasite rejoint d'abord l'estomac d'un escargot, lequel le régurgite sous forme de petites mucosités. Ces dernières sont alors ingérées par une fourmi où, par un mécanisme encore inconnu, la larve manipule le cerveau de l'insecte de façon à le forcer à se poster à l'extrémité des herbes de luzerne. Dont sont justement friands... les moutons ! Cette aptitude à influencer le cerveau de l'hôte est aussi ce qui permet à la guêpe "Hymenoepimecis" de survivre. Celle-ci pond son œuf dans l'abdomen d'une araignée, "P. argyra". Son rejeton perturbe alors l'araignée, au point de la contraindre à lui tisser un cocon protecteur, au lieu de la laisser fabriquer sa toile. Et pour finir, une fois sortie du cocon, par la dévorer » (SV 11/05 : NR).*

Dans le sujet qui nous intéresse, la différence avec cette propriété de la nature consiste dans le fait que le parasite dont nous parlons est psychique mais le processus est exactement le même. Par une subtile influence sur le cerveau, le parasite réussit à exercer le contrôle sur les pensées et le comportement de l'individu, et à *perpétrer* ainsi son existence dans le sens où le fait de la

perpétuer est un crime pour l'Esprit : « *Tout péché et tout blasphème sera pardonné aux hommes, mais le blasphème contre l'Esprit ne sera point pardonné* » (Mt. XII-31). Il y a en outre une curieuse correspondance entre la sentence : « *Quiconque parlera contre le Saint Esprit, il ne lui sera pardonné ni dans ce siècle ni dans le siècle à venir* » (Mt. XII-32), et le verset : « *L'archange Michel, lorsqu'il contestait avec le diable et lui disputait le corps de Moïse, n'osa pas porter contre lui un jugement injurieux* » (Jude 9). Il s'agit là de deux termes correspondants de la transformation *trinité céleste* pour *trinité terrestre*. Il devient ainsi possible de dresser la carte de cette transformation : Le Béhémoth est la première des œuvres de Dieu (Job XL-19), il est associé à la terre, au bœuf et au corps humain, le soufre alchimique ; sa place est celle du Père. Le Léviathan est le monstre marin, il est associé à l'eau, à l'âne et à l'âme, le mercure alchimique ; sa place est celle du Fils : « *Le principe pensant est dans le Christ* » (OrH XX-20). Le dragon est le prince de l'air, il est associé à l'esprit, le sel alchimique ; et sa place est celle du Saint-Esprit, raison pour laquelle il est interdit de parler contre lui. À la fin chacun de ces trois principes démoniaques devra céder la place qu'il a usurpée à l'élément correspondant de la Trinité divine. C'est ainsi que le dragon Lucifer est le frère jumeau du Christ au point qu'on les confondait dans l'antiquité distinguant mal entre le Fils et l'Esprit, appelant le Christ du nom de Lucifer. D'ailleurs, qui peut en ce qui le concerne distinguer en lui-même entre l'âme et l'esprit : « *Notre pierre est faite de trois choses qui sont le corps, l'âme et l'esprit. L'esprit est intermédiaire entre le corps et l'âme, car il tire l'âme du corps, et tue le corps, et ensuite la remet dans le corps et ressuscite le corps* » (OPI-12).

Ce rythme, consistant à passer par de grandes joies passagères entre de longues périodes de souffrance, finit par être assimilé et le mental du chercheur de vérité réussit à l'intégrer. L'intellect est un outil extraordinaire façonné par des milliers d'années d'évolution ; il est capable de produire pratiquement tous les modes de fonctionnement pour que l'individu puisse s'adapter au mieux à son environnement : « *J'ai des bras pour tenir quelque chose, des jambes pour me déplacer ; aussi ai-je semblablement une personnalité. C'est un outil, un outil pratique, très important dans votre vie quotidienne, mais vous identifier à elle est un non-sens* » (TL XIX, XVIII). « *Vous ne suivez pas d'un œil attentif vos fonctions digestives, circulatoires ou éliminatoires. C'est devenu automatique ; le mental devrait fonctionner aussi automatiquement, sans capter votre*

attention » (JS 32). C'est la raison pour laquelle des gens normaux peuvent survivre dans des milieux très hostiles, comme lorsqu'ils sont pris en otage pour une durée indéterminée, jusqu'à l'extrême de ceux qui ont vécu dans les camps de concentration : « *J'avais dû, dit-il alors avec une expression qui semblait assez gênée, beaucoup souffrir de privations, de la faim, et j'avais vraisemblablement été battu, sans doute ; et je lui dis : "Naturellement". "Pourquoi, mon garçon, s'est-il alors écrié, mais je voyais bien qu'il commençait à perdre patience, dis-tu à tout bout de champ — naturellement — à propos de choses qui ne le sont pas du tout ?" Je lui dis : "Dans un camp de concentration, c'est naturel". Là-bas aussi, parmi les cheminées, dans les intervalles de souffrance, il y avait quelque chose qui ressemblait au bonheur. Tout le monde me pose des questions à propos des vicissitudes, des "horreurs" : pourtant en ce qui me concerne, c'est peut-être ce sentiment là qui restera le plus mémorable. Oui, c'est de cela, du bonheur des camps de concentration, que je devrais parler la prochaine fois, quand on me posera des questions. Si jamais on m'en pose. Et si je ne l'ai pas moi-même oublié* » (KE IX). Ce n'est qu'après coup qu'ils ressentent le choc en retour, qui peut avoir diverses conséquences comme une dépression nerveuse ou des cauchemars à répétition, nécessitant le plus souvent une prise en charge psychologique. Mais pendant l'épreuve, ils ne s'en sortent pas si mal. C'est aussi ce qui se passe pour les personnes victimes d'un accident, d'une grave maladie, etc. Et dans le cas qui nous intéresse, cette extraordinaire faculté devient une arme redoutable qui va empêcher l'Éveil de se produire car le mental est programmé pour survivre tandis que l'Éveil ne peut se produire que lorsqu'il cesse de fonctionner pendant suffisamment longtemps. Il y a donc une difficulté pratiquement insurmontable à résoudre.

Heureusement, comme dit le proverbe : « *Aide-toi, le ciel t'aidera* » (JL), ce qui est ici une paraphrase des paroles de Jésus : « *À l'homme c'est impossible, mais à Dieu tout est possible* » (Mt. XIX-26). Autrement dit, c'est l'intensité de l'aspiration, le sérieux et la volonté du chercheur de vérité qui sont déterminants : « *Si vous êtes sérieux, quelle que soit la voie que vous choisirez, elle vous mènera à votre but. C'est le sérieux qui est le facteur décisif* » (JS 66). S'il est vrai qu'il ne peut réussir à surmonter seul l'instinct de survie de son mental, il est tout aussi vrai qu'il doit pourtant y mettre tout son cœur. Il doit continuer à lire des livres, à assister à des entretiens, à analyser ses rêves, à chercher la présence de la synchronicité dans tous les événements de son existence, même les moindres, et même en sachant que ça ne l'aidera pas. Il lui faut traiter tout ce qui lui arrive comme une énigme que le destin lui poserait ; il doit considérer tous les gens qu'il côtoie comme des envoyés de Dieu au travers desquels il recevra les paroles qui lui sont destinées. Ça peut paraître étrange d'analyser toutes les situations de la vie quotidienne comme des messages divins ; par exemple, en quoi le fait qu'il n'y ait plus de papier dans les toilettes est-il un message divin ? C'est comme lorsque le bébé apprend à reconnaître les formes dans ce qui est d'abord le chaos de sa vision : il reconnaît en premier sa

mère, etc. Il reçoit au départ une image colorée en deux dimensions dans laquelle il n'a pas les moyens de savoir quelles vont être les informations essentielles ; certaines de ces couleurs n'ont pas plus d'intérêt que la présence ou l'absence de papier hygiénique. Citons à ce sujet l'exposé par Condillac de la récupération de la vue par un individu quasiment aveugle : « *Locke convint avec Monsieur Molineux qu'un aveugle-né, dont les yeux s'ouvriraient à la lumière, ne distinguerait pas à la vue un globe d'un cube. Cette conjecture a été depuis confirmée par les expériences de Monsieur Chezelden, auxquelles elle a donné occasion ; et il me semble qu'on peut aujourd'hui démêler à peu près ce qui appartient aux yeux, et ce qu'ils doivent au tact. Monsieur Chezelden, fameux chirurgien de Londres, a eu plusieurs fois l'occasion d'observer des aveugles-nés, à qui il a abaissé les cataractes. Comme il a remarqué que tous lui ont à peu près dit les mêmes choses, il s'est borné à rendre compte de celui dont il a tiré le plus de détails. C'était un jeune homme de treize à quatorze ans, et on commença par abaisser la cataracte à l'un de ses yeux. Après l'opération, les objets lui paraissaient au bout de l'œil. Quand il commença à voir, les objets lui parurent toucher la surface extérieure de son œil. Tout ce qu'il voyait, lui paraissait d'une grandeur étonnante. Son œil n'ayant point encore comparé grandeur à grandeur, il ne pouvait avoir à ce sujet des idées relatives. Il ne savait donc point encore démêler les limites des objets, et la surface, qui le touchait, devait lui paraître immense. Aussi nous assure-t-on qu'il fut quelques temps, avant de concevoir qu'il y eût quelque chose au-delà de ce qu'il voyait. Il ne les discerne ni à la forme, ni à la grandeur. Il apercevait tous les objets pêle-mêle et dans la plus grande confusion, et il ne les distinguait point, quelques différentes qu'en fussent la forme et la grandeur. C'est qu'il n'avait point encore appris à saisir à la vue aucun ensemble ; c'est que les yeux ne démêlent les figures, que lorsqu'ils savent appliquer les couleurs sur des objets éloignés. Mais à mesure qu'il s'accoutuma à donner de la profondeur à la lumière, et à créer, pour ainsi dire, un espace au-devant de ses yeux ; il plaça chaque objet à différentes distances, assigna à chacun le lieu qu'il devait occuper ; et commença à juger à l'œil de leur forme et de leur grandeur relative. Il n'imagine pas comment l'un peut être à la vue plus petit que l'autre. Tant qu'il ne se fut point encore familiarisé avec ces idées, il ne les comparait que difficilement ; et il était bien éloigné d'imaginer comment les yeux pourraient être juges des rapports de grandeur. C'est pourquoi n'étant point encore sorti de sa chambre, il disait, que quoiqu'il la sût plus petite que la maison, il ne comprenait pas comment elle pourrait le lui paraître à la vue. En effet, son œil n'avait point fait jusque-là de comparaisons de cette espèce. C'est aussi pour cette raison, qu'un objet d'un pouce, mis devant son œil, lui paraissait aussi grand que la maison. Il n'apprend à voir qu'à force d'étude. Des sensations aussi nouvelles, et dans lesquelles il faisait à chaque instant des découvertes, ne pouvaient manquer de lui donner la curiosité de tout voir, et de tout étudier à l'œil. Aussi lorsqu'on lui montrait des objets qu'il reconnaissait au toucher ; il les observait avec soin,*

pour les reconnaître une autre fois à la vue. Il y apportait même d'autant plus d'attention, qu'il ne les avait d'abord reconnus ni à leur forme ni à leur grandeur : mais il avait tant de choses à retenir, qu'il oubliait la manière de voir quelques objets, à mesure qu'il apprenait à en voir d'autres. J'apprends, disait-il, mille choses en un jour, et j'en oublie tout autant. Dans cette situation, les objets qui réfléchissent le mieux la lumière, et dont l'ensemble se saisit plus facilement, devaient lui plaire plus que les autres. Tels sont les corps polis et réguliers. Aussi nous assure-t-on, qu'ils lui paraissaient les plus agréables : mais il ne put en rendre raison. Ils lui plaisaient même déjà davantage dans un temps, où il ne savait point encore bien dire, quelle en était la forme. Son étonnement à la vue d'un relief peint. Comme le relief des objets n'est pas aussi sensible dans la peinture, que dans la réalité ; ce jeune homme fut quelque temps à ne regarder les tableaux que comme des plans différemment colorés : ce ne fut qu'au bout de deux mois qu'ils lui parurent représenter des corps solides, et ce fut une découverte qu'il parut faire tout à coup. Surpris de ce phénomène, il les regardait, il les touchait ; et il demandait quel est le sens qui me trompe ? Est-ce la vue ou le toucher ? Mais un prodige pour lui, ce fut le portrait en miniature de son père. Cela lui paraissait aussi extraordinaire, que de mettre un "muid dans une pinte" : c'était son expression. Son étonnement avait pour cause l'habitude que son œil avait prise, de lier la forme à la grandeur d'un objet. Il ne s'était pas encore accoutumé à juger que ces deux choses peuvent être séparées. Enfin, plus d'un an après, on fit l'opération sur l'autre œil, et elle réussit également. Il vit de cet œil tout en grand, mais moins qu'il n'avait fait avec le premier. Mais ses yeux ne virent point double ; parce que le toucher, en apprenant à celui qui venait de s'ouvrir à la lumière, à démêler les objets, les lui fit voir où il les faisait voir à l'autre » (Co).

Nous avons eu la chance de revivre cet état de perception particulier qui consiste à percevoir le monde en deux dimensions et le voir ainsi apparaître comme une simple image colorée et chaotique. C'est le déplacement de certains groupes de couleurs qui, en se répétant, permet à notre cerveau de les faire entrer dans des catégories, des ensembles d'objets liés entre eux par des propriétés communes : « *Les couleurs ne sont pas juste une affaire de mots. Des chercheurs américains ont présenté un nuancier à des peuples non-industrialisés. Résultat : dans les cent dix langues étudiées, ce sont les mêmes six cases qui ont été désignées comme les teintes de référence (correspondant à ce que l'on nomme noir, blanc, rouge, jaune, vert et bleu). Une classification universelle des couleurs apparaît donc, en contradiction avec l'idée que chaque langage détermine arbitrairement ses propres catégories de couleurs* » (SV 07/05 : B.P.). L'un des premiers objets que reconnaîtra l'enfant est le visage de sa mère, mais il n'a encore aucune idée de la différence entre un être vivant et un simple objet en mouvement : « *Dans un premier temps, l'enfant appelle "vivant" tout ce qui se meut, sans différencier ce qui se meut de soi-même ou par l'effet d'une force étrangère* » (PH 07/57). C'est

grâce au même principe qu'il va plus tard apprendre à parler : il devra d'abord distinguer les mots à partir du chaos des sons perçus par ses oreilles et, plus tard, il commencera à les restituer en émettant des sortes de borborygmes qui vont finir par s'organiser en langage. Il semblerait qu'au bout du compte, tous les phénomènes liés au vivants fonctionnent selon un processus commun : un système embryonnaire reçoit un flot d'informations qui pour lui ne sont qu'un amas indiscernable ; il doit ensuite apprendre à les organiser de façon à savoir en extraire l'information qui lui sera nécessaire pour augmenter ses compétences. Le biologiste Henri Atlan a écrit à ce sujet : « *H. Von Foerster le premier, à notre connaissance, a exprimé la nécessité d'un "principe d'ordre à partir du bruit" pour rendre compte des propriétés les plus singulières des organismes vivants en tant que systèmes auto-organiseurs, notamment de leur adaptabilité. Deux courants convergents ont conduits à se représenter aujourd'hui l'organisation d'un système vivant comme le résultat de processus antagonistes, l'un de construction, l'autre de déconstruction ; l'un d'ordonnement et de régularité, l'autre de perturbations aléatoires et de diversité ; l'un de répétition invariante, l'autre de nouveauté imprévisible. L'organisation vivante apparaît ainsi comme un état intermédiaire entre la stabilité immuable du minéral, et d'autre part la fugacité, l'imprévisible, le renouvellement de la fumée. D'un côté, le solide, de l'autre le gaz ; et au milieu, se trouve le plan fugace du tourbillon liquide. Ces deux extrêmes constituent en fait deux sortes de mort, qui sont présentes toutes les deux et qui s'opposent l'une à l'autre pour assurer l'existence et le fonctionnement du vivant. La mort par rigidité, celle du cristal, du minéral, et la mort par décomposition, celle de la fumée. C'est elles, en même temps, qui assurent l'une la "stabilité" de la vie, l'autre le "renouvellement" de la vie* » (ACf 3, 13). C'est comme ça que tout nouveau système d'informations, toute complexité supplémentaire, ne peuvent s'acquérir qu'en apprenant à organiser du bruit. C'est ce qui s'est produit depuis l'aube des temps pour que naisse la vie, puis les êtres pluricellulaires, puis les êtres parlants et enfin, les Éveillés.

Ainsi, au milieu du chaos d'informations qui sont censées être des messages divins, le chercheur de vérité va apprendre à dégager petit à petit du sens ; il se crée ainsi une hiérarchie dans laquelle l'épisode des toilettes va évidemment finir tout en bas. Il est évident qu'il va ensuite accorder plus d'importance aux événements situés en haut de la hiérarchie et qu'il va fixer une barre au-dessous de laquelle il n'accordera plus aucune attention aux petits incidents, à la manière d'un filtre électronique qui élimine le souffle d'un signal musical. C'est de cette façon qu'il va progressivement apprendre à dialoguer avec son destin, jusqu'à atteindre au merveilleux de la synchronicité. Il ne faut malgré tout pas croire que la vie quotidienne d'un Éveillé est en perpétuelle synchronicité ; l'existence reste une longue suite de banalités sans importance : « *C'est pénible d'être, d'exister avec un nom et une forme, mais j'aime cela* » (JS 82). Mais il y a plus souvent que chez l'homme ordinaire ce soupçon de fantaisie miraculeuse qui pimente son

existence. On peut penser à ce que les alchimistes appellent : « le sel », qui est un de leurs trois composants fondamentaux avec le soufre et le mercure ; on peut aussi penser à Jésus qui dit à ses disciples : « *Vous êtes le sel de la Terre* » (Mt. V-13). Relativement à la population de leur pays, les disciples ne sont pas nombreux mais, selon les paroles de Jésus, ils suffisent à lui laisser une empreinte significative. De même, on met très peu de sel dans un plat pour lui donner du goût ; de même, si peu nombreux soient-ils, les moments de synchronicité de l'Éveillé donnent de la saveur à son existence.

Par exemple, si on considère que le chercheur de vérité doit être à l'écoute du message divin où qu'il soit, il lui paraîtra sans doute étrange de s'imaginer que Dieu va s'adresser à lui à travers son collègue de bureau, celui qui est si m'as-tu-vu et qui ne sait que parler de voitures, de foot et de blagues à caractère sexuel. Mais s'il suit la logique de son chemin jusqu'au bout, il lui faut pourtant être capable de le faire : Qu'est-ce que Dieu peut bien avoir à lui dire à travers ce pitoyable personnage ? Peut-être tout simplement que cet homme est un être humain qui ressent des émotions qu'il tente désespérément de contrôler derrière son masque de parfait beauf. Comment l'histoire de cet homme l'a-t-elle conduit à adopter ce comportement qui semble aujourd'hui si ridicule ? N'y a-t-il pas des personnes qui portent sur le chercheur de vérité le même regard qu'il porte, en ce moment même, sur ce malheureux ? C'est sans doute le cas et s'il se dit que ce ne sont que des snobs, n'est-il pas alors le snob de cet homme qu'il est en train de juger ? On citera encore une fois Jésus : « *Moi, je ne juge personne !* » (Jn. VIII-15). « *Le caractère et les actes d'autrui, on ne doit pas plus les louer que les blâmer* » (Ud. XXIII-1).

Une des qualités essentielles que doit acquérir le chercheur de vérité, s'il veut avoir une chance d'arriver au bout de son chemin, est l'humilité. Il doit réussir à se considérer au même niveau que tous les êtres vivants. Lorsqu'on en parle en toute généralité ça semble facile car ça n'a pas réellement de sens concret mais, lorsqu'on est dans la situation où l'on ne doit pas se sentir supérieur à cet homme qui vous casse les pieds en vous montrant la page du catalogue de sa prochaine voiture, c'est une toute autre affaire. Ce n'est pas parce qu'il trouve que la vie ne vaut le coup que s'il arrive à posséder telle ou telle grosse voiture qu'il est inférieur en quoi que ce soit à quelqu'un qui a voué son existence à Dieu et à la Vérité. Pour pousser le bouchon un peu loin : Hitler n'est pas inférieur en quoi que ce soit à l'abbé Pierre : « *Un "Jnâni" ne distingue absolument pas un autre "Jnâni" d'un Hitler. Hitler est le produit des cinq éléments, il n'y a donc pas lieu de le personnaliser* » (NM 28/12/79). « *Pris dans cette première vague de liberté, je pouvais voir la valeur intrinsèque d'un Saddam Hussein en train de causer un abominable chaos au Moyen-Orient, mis en parallèle avec le dévouement de Mère Teresa pour les lépreux en Inde. Tout est la même Source* » (SNP 35). Ils sont tous les deux mus par la Conscience Impersonnelle ; simplement, le mental de l'un fonctionne moins bien que le mental de l'autre : « *Un mauvais*

fonctionnement est celui de l'homme ordinaire, tandis qu'un bon fonctionnement est celui d'un Bouddha » (Houei-neng). Ni l'un ni l'autre n'est son mental ; si vous rêvez de la rencontre entre un saint et un tortionnaire, aucun des deux n'existe réellement et ils retournent dans le même néant lors du réveil. En tout état de cause il est inutile de les juger et il ne faut pas non plus s'imaginer qu'Hitler serait mauvais : « *L'homme a un aspect mauvais, oui, et cet aspect s'appelle la stupidité* » (CFs 6) ; mais il ne faut pas non plus juger que l'Abbé Pierre est bon. Adam et Ève ont été chassés du Paradis parce qu'ils ont mangé le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal ; pour retourner en Eden il faut donc renoncer à juger en terme de bien et de mal : « *Penser au bien et penser au mal, j'appelle cela des pensées erronées ; ne penser ni au bien ni au mal, j'appelle cela des pensées justes* » (Hh 9). Tout au plus a-t-on le droit de remplacer ces termes par la notion d'équilibre ou de déséquilibre : « *Zénon plaçait dans la seule vertu tout ce qui a trait à la vie heureuse et il ne comptait rien d'autre qu'elle parmi les biens et il appelait beau ce qui était simple, un et bien suprême. Tout le reste n'était ni bien ni mal, cependant il disait que certaines choses étaient conformes à la nature, alors que d'autres lui était contraire* » (CNa 1). S'il ne fait aucun doute qu'Hitler était déséquilibré, le problème est un peu plus compliqué en ce qui concerne l'abbé Pierre. Évidemment, il est impossible d'approuver le comportement induit par le déséquilibre d'Hitler mais ça n'a rien à voir avec le mal, seulement avec la folie. Le rôle du chercheur de vérité n'est pas de s'occuper du cas de tous les petits Hitler qui peuplent le monde ; il doit se contenter de les éviter : « *Je ne m'irrite jamais contre quelqu'un. Personne ne peut faire quelque chose d'assez grave pour cela. On s'emporte contre les gens quand on considère leurs actes comme importants. Pour moi, ce n'est plus le cas depuis longtemps. Isoler une action en la qualifiant de méchante, de mauvaise ou de malfaisante consiste à s'accorder une importance injustifiée. L'autre nuit, tu ne t'es pas mis en colère contre le lion qui nous a poursuivis ; tu n'as pas été scandalisé. Je ne t'ai pas entendu le maudire ou dire qu'il n'avait aucun droit de nous suivre. Ça aurait pu être un lion cruel et malfaisant, d'après tout ce que tu en savais. Mais tu n'y pensais pas pendant que tu luttais pour lui échapper. La seule chose à faire était de survivre. Considérer le lion, les rats d'eau et nos semblables comme égaux, voilà l'acte magnifique de l'esprit du guerrier* » (CH 3 ; CI 15, 11). « *Le serpent et le scorpion sont également Dieu mais les honorer consiste à les garder à distance. On doit les laisser vivre tranquillement leur vie* » (SCrs). Il lui faut une nouvelle fois avoir toute confiance dans le plan de développement de la Conscience Impersonnelle. Et comme elle est en dehors du temps et de l'espace donc immortelle, il n'y aurait aucun scandale s'il était prévu dans son plan que notre planète disparaisse définitivement en même temps que tous ses petits Hitler en puissance. L'expérience doit réussir mais rien ne dit que la Terre fasse partie du succès final. La Conscience Impersonnelle utilise tous les individus de l'univers pour réussir son plan de développement qui consiste à ce qu'existe un jour un monde

peuplé uniquement d'Éveillés dans lequel elle pourra se contempler comme dans un miroir ; c'est ce qu'on appelle : « le mariage alchimique ». C'est de ça dont il est question dans l'Apocalypse de Jean : « *Je vis descendre du ciel, d'auprès de Dieu, la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, préparée comme une épouse qui s'est parée pour son époux. Et l'ange jura, par celui qui vit aux siècles des siècles, qu'il n'y aurait plus de temps. Et la mort ne sera plus. Celui qui était assis sur le trône dit : Voici, je fais toutes choses nouvelles* » (Ap. XXI-2 ; X-5, XXI-4, 5). « *Lorsque tu "vois", il n'y a plus aucune image familière dans le monde. Tout est nouveau. Rien n'a jamais été auparavant* » (CV 11). « *Le réel est à jamais neuf, frais, perpétuellement créateur* » (JS 70). Évidemment, plus grand est le nombre de mondes qui réussiront, plus belle sera la victoire ; aussi ne faut-il pas désespérer en ce qui concerne le sort de la Terre. Si la Conscience Impersonnelle a pour projet que tous les petits Hitler soient vaincus, ils le seront le moment venu. Ils n'ont aucune chance car ce qu'ils s'imaginent devoir dominer n'a pas d'existence réelle : « *L'issue de la bataille ne peut être que victorieuse puisqu'elle est une lutte entre le vrai et le faux, et le faux n'a aucune chance* » (JS 29). Il en est comme d'un billet de banque ; en réalité ce n'est qu'un bout de papier avec des chiffres écrits dessus et il n'a que la valeur qu'on lui donne. Marx avait déjà remarqué en son temps que la valeur économique d'un objet n'était qu'une notion intellectuelle surajoutée à la nature réelle de l'objet : « *Les catégories de l'économie bourgeoise sont des formes de l'intellect* » (KM). « *Dans une annotation, Nietzsche dit ce qu'il entend par valeur (NVp 715) : "Le point de vue de la "valeur" est le point de vue de conditions de conservation et d'accroissement portant sur des formations complexes à durée relative de vie à l'intérieur du devenir". L'essence de la valeur réside donc en ce qu'elle est point de vue. La valeur veut dire ce qui est envisagé. "Valeur", c'est le centre de perspective pour un regard qui a des visées sur quelque chose, ou bien, comme nous disons habituellement, qui compte sur quelque chose, et ce faisant est contraint de compter avec autre chose* » (He). Un individu aura beau posséder des valises pleines de ces bouts de papier, si un jour on décide qu'ils n'ont plus de valeur il ne possédera plus rien. Supposons par exemple qu'un vieil oncle décède et qu'on retrouve chez lui ses économies de toute une vie : une valise pleine de billets. Malheureusement ce sont des francs et nous sommes en 2013, ça ne vaut plus rien ; toute une vie de travail et de privations a été changée en papiers sans valeur ! De même ce contre quoi croient lutter les petits Hitler est la racine même de leur être ; ils invoquent Lucifer pour vaincre Dieu mais la conscience même de Lucifer est celle de Dieu. Que Dieu retire sa conscience de Lucifer et instantanément il n'existe plus. Si on pouvait tuer Dieu tout le monde mourrait simultanément. C'est comme si un personnage de votre rêve avait pour but de vous tuer, non seulement cela lui serait impossible mais même en supposant qu'il réussisse, il disparaîtrait en même temps que vous. Or, ces petits Hitler tiennent bien trop à leur existence pour prendre ce risque ; ils sont donc confrontés à un terrible dilemme en même temps qu'un paradoxe. On peut bien

sûr se dire que leur ignorance peut les pousser à commettre le pire mais c'est là qu'il faut faire confiance à la Conscience Impersonnelle pour leur livrer les bonnes informations avant qu'il ne soit trop tard. C'est ainsi qu'en 1945, le Hitler historique a été vaincu par d'autres petits Hitler.

La destruction de l'humanité par des individus ayant le pouvoir de le faire n'est que le pire des scénarios ; il y a déjà suffisamment de quoi s'inquiéter comme ça entre le terrorisme, l'intégrisme, la délinquance, les multinationales, la mondialisation, les nouveaux virus, la pollution, le trou dans la couche d'ozone, le réchauffement de la planète, etc. À chaque fois la réponse est la même : si la Conscience Impersonnelle laisse ces dérèglements s'épanouir c'est qu'ils font partie du plan. Ça peut être les douleurs de l'enfantement, un subterfuge pour rendre le scénario palpitant, une maladie purificatrice : *« Ma Vie qui, dans l'Humanité se manifeste comme Amour Impersonnel, ne peut s'exprimer que par l'harmonie, comme dans le corps physique, cet amour est toujours en voie d'utiliser, d'équilibrer et de préparer les conditions pour qu'Il puisse s'exprimer ainsi. Ceci se fait, soit en éliminant graduellement des divers organes du corps toutes les cellules malades, affaiblies ou hors d'état de servir, ou bien en développant dans le corps physique la maladie sous une forme maligne, — tels que la fièvre, l'hydropisie, la furonculose, l'empoisonnement du sang, la dégénération, — pour rejeter ensuite ces cellules rapidement, par billions, jusqu'à ce que l'organe dont il s'agit soit purifié ou son pouvoir de fonctionnement entièrement détruit »* (VI XVI-23, 24). *« Dans le monde réel, même ce que vous appelez le mal sert le bien, il est par conséquent nécessaire. Il est comme les furoncles et la fièvre qui purifient le corps et ses impuretés. La maladie est douloureuse, dangereuse même, mais convenablement traitée, elle assainit »* (JS 60). Ça peut aussi n'être qu'une étape nécessaire à la formation des Éveillés — cette idée vient de Carlos Castaneda qui affirme qu'il est important d'avoir son petit tyran personnel pour apprendre l'humilité (CFd) —, il n'en reste pas moins qu'il doit être prévu dans le même plan, le moyen de s'en débarrasser. Il est en outre écrit dans le Zohar : *« Les démons forment la coquille de tout ce qui est saint en l'environnant »* (Zo I-19b) ; ce qui pourrait tout simplement vouloir dire que, ce qui est saint (ou sain), est l'embryon destiné à naître, tandis que les conditions démoniaques sont la coquille qui sera brisée et jetée le moment venu : *« Briser la coquille signifie se souvenir de l'autre moi et parvenir à la totalité de soi-même »* (CA 11). *« La personne n'est qu'une coquille qui vous emprisonne. Brisez la coquille. Soyez comme le poussin qui frappe sa coquille du bec. Cela lui aurait été de peu d'utilité de spéculer sur la vie à l'extérieur de la coquille, mais de donner des coups de bec sur la coquille la brise de l'intérieur et libère le poussin. Comme lui, brisez le mental de l'intérieur par l'investigation et la mise en évidence de ses contradictions et de ses absurdités »* (JS 71, 72). *« Mon corps est une coquille où un petit poussin veut être couvé pour être éclos de l'Éternel Esprit »* (AS II-87). *« À l'extrémité de sa*

carrière, l'investigateur apercevra un signe, le seul, celui dont l'apparition indique le succès et confirme la perfection du soufre par la fixation totale du mercure ; ce signe consiste dans la rupture spontanée du vaisseau. Le temps expiré, en découvrant latéralement une partie de sa paroi, on remarque, quand l'expérience est réussie, une ou plusieurs lignes, d'une clarté éblouissante, nettement visibles sur le fond moins éclatant de l'enveloppe. Ce sont les fêlures révélatrices de l'heureuse naissance du jeune roi. De même qu'au terme de l'incubation l'œuf de poule se brise sous l'effort du poussin, de même la coque de notre œuf se rompt dès que le soufre est achevé » (Fdp II).

Jean Klein est quant à lui plutôt optimiste : « *La société de l'âge nouveau comprendra que le conflit n'existe que là où il y a ego, que vivre en tant que personne implique une vie étriquée. Dans l'âge nouveau, le problème de la compétition changera aussi, la compétition sera éliminée — mais cela peut n'être qu'un vœu pieux !* » (TL XXI).

De toute façon, ce problème n'a en aucune façon à perturber notre chercheur de vérité dont la seule préoccupation doit être de s'efforcer à devenir le plus humble possible. Il lui faut apprendre à ne pas se sentir supérieur à tous ces gens déséquilibrés qui ont mis leur existence au service de l'illusion mais aussi à ne pas juger ceux qui ont au contraire fait don de leur existence aux autres ; il doit cesser de croire qu'ils sont au service du bien. Évidemment, l'abbé Pierre est une personne utile et louable qui a sa raison d'être dans le monde ; c'est un homme d'une rare honnêteté intellectuelle qui possède sur l'existence une réflexion profonde et juste mais il a comme les autres peu de chance de parvenir à l'Éveil spirituel : « *Celui-là seul règne suprême qui est affranchi de tous désirs, en qui toutes inclinations, soit vers le bien, soit vers le mal, ont été domptées* » (Ast. XVIII-91). Tous ceux qui ont une attitude extrême, dans un sens ou dans l'autre, ont moins de chance de devenir des Éveillés que la normale : « *En réalité, vous n'aidez pas les autres parce qu'il n'y a pas d'autres. Vous divisez les hommes en nobles et ignobles, puis vous demandez aux nobles d'aider les ignobles. Vous séparez, vous pesez, vous jugez et vous condamnez — au nom de la vérité, vous la détruisez* » (JS 66). Qu'est-ce qui pousse un individu à l'altruisme le plus total ? Si vous lui demandez, il vous répondra : « L'amour » ! Le véritable amour n'a pas d'objet, il est universel. Ainsi cet amour s'adresse aussi bien au lépreux qui souffre, qu'à Hitler, aussi absurde que ça puisse paraître. Si on interroge n'importe qui dans la rue, il vous dira qu'il faut détester Hitler et aimer le lépreux afin de l'aider à s'en sortir ; c'est ce qu'on appelle : « le bien-pensant ». Mais alors l'amour devient personnalisé, il perd son caractère universel ; il devient l'amour d'un ego pour un autre ego : « *Votre être réel est l'amour même et vos nombreux amours en sont les reflets et dépendent des situations du moment* » (JS 93). Il devient l'amour d'une incarnation de Lucifer pour une autre incarnation de Lucifer. Eillen Caddy s'est posé la question suivante : « *Suis-je capable d'aimer suffisamment quelqu'un au point de voir cette personne me quitter pour*

quelqu'un d'autre, et ne garder ni amertume, ni ressentiment, ni jalousie ? » À part sans doute quelques rares exceptions, la réponse est simple : Si on parle d'amour impersonnel, le véritable amour, il est alors sans objet. U.-G. a dit un jour à sa femme : « *Ne me parle pas d'amour et d'intimité ; ce qui seul nous unit, c'est le sexe. Toutes ces conversations sur l'amour n'ont jamais eu de sens pour moi* » (MM 5). « *Affranchi de tout attachement pour des fils ou des épouses, le sage brille* » (Ast. XVIII-84). « *Tu n'es ni père, ni mère, ni frère, ni épouse. Ni parents, ni épouse, ni enfants n'ont jamais été miens. Tu es le principe éternel ; pour lui toutes choses sont comme les membres d'une même famille* » (Av. I, III, V). « *Quelqu'un dit à Jésus : Voici, ta mère et tes frères sont dehors, et ils cherchent à te parler. Mais Jésus répondit à celui qui le lui disait : Qui est ma mère, et qui sont mes frères ?* » (Mt. XII-47, 48). « *Il y a des moments où vous avez besoin d'être une mère, mais n'essayez pas d'être une mère ; vous êtes une mère parce que la vie vous demande d'être une mère* » (TL VIII). C'est ainsi qu'il peut arriver dans un couple de chercheurs de vérité que celui des deux qui se sent moins avancé que l'autre sur la voie lui demande : « Tu pourrais aimer n'importe qui ; il y aurait quelqu'un d'autre à ma place, ce serait exactement la même chose pour toi ». Ce à quoi, se sentant sur le fil du rasoir, il ne peut que répondre : « C'est possible, mais je ne me pose même pas la question parce que c'est toi qui est là, près de moi, et c'est toi que j'aime ». Si au contraire on parle d'amour personnel, ça n'est plus l'amour réel car il est un produit du langage. La nature a imprimé sa marque dans les êtres vivants pour que les espèces se perpétuent par la voie de la reproduction sexuée ; le mâle et la femelle effectuent une parade dite « amoureuse » et sont irrémédiablement poussés à s'accoupler. Les êtres humains ont appelé ça : faire la cour, être attirés l'un par l'autre, s'aimer, et faire l'amour. Les mots se sont substitués à la réalité naturelle : « *La conjonction des termes "homme" et "femme" ne peut produire rapport sexuel. Ce qui fait le fond de la vie, en effet, c'est que pour tout ce qu'il en est des rapports des hommes et des femmes, ce qu'on appelle collectivité, ça ne va pas. Ce rapport sexuel, en tant qu'il ne va pas, il va quand même — grâce à un certain nombre de conventions, d'interdits, d'inhibitions, qui sont l'effet du langage et ne sont à prendre que de cette étoffe et de ce registre. Un homme, une femme, ce ne sont rien d'autre que des signifiants. Une femme cherche un homme au titre de signifiant. Un homme cherche une femme au titre de ce qui ne se situe que du discours* » (LS4 ; L 09/01/73). Pourtant si on analyse le phénomène en évacuant tout romantisme, on constate l'existence d'un schéma à peu près identique à chaque fois. Ça commence par une exaltation du désir qu'on appelle encore : passion amoureuse, suivie d'une période de bonheur due à l'attrait de la nouveauté où la découverte de l'autre mobilise le cerveau au point qu'il fait table rase du reste ; c'est donc à nouveau le silence imposé au mental qui est la cause de l'intensité de la joie associée à ce nouvel amour. Puis, si tout se passe bien, la passion diminue très lentement pour faire place à un attachement affectif qui va au contraire en augmentant. La raison en est due aux nouvelles liaisons neuronales que le

cerveau est amené à créer pour intégrer l'organisation de cette nouvelle existence, dans laquelle l'autre tient une place de plus en plus importante. C'est la raison pour laquelle, même si ça se passe mal par la suite entre les deux protagonistes, ce qui est en général le cas, leur rupture sera difficile à vivre. Cet amour individuel a donc un début, passe par différents degrés, et a le plus souvent une fin.

Quant à l'amour réel, qu'on peut aussi appeler « universel », il n'a ni objet ni début ni fin, et il est toujours d'égale intensité. Il est pure ouverture et celui qui l'éprouve, reçoit indistinctement tous les êtres dans cette ouverture. Ça peut même aller jusqu'au point où cette façon d'être est tellement naturelle que celui qui éprouve un tel amour n'en est pas même conscient ; ceci explique l'attitude de U.-G. qui semble en revanche incapable de connaître l'amour individuel. Ça n'est pas le cas de Stephen Jourdain qui a écrit un très beau livre sur l'amour individuel qu'il a éprouvé pour une jeune femme appelée Una : « *Je t'aime et ne varierai plus* » (SJ 6). L'Éveillé connaît de toute façon l'amour universel qu'il en soit conscient ou non, un peu comme un chien qui parcourt des centaines de kilomètres pour retrouver son maître comme ça s'est déjà vu, même s'il n'a aucune idée de la raison qui l'a poussé à faire ça. Par contre, en ce qui concerne l'amour individuel, ça dépend uniquement de la programmation de son caractère. Cet amour individuel est-il une illusion ? Sans aucun doute ; il est uniquement une conséquence du langage. Il est autant une illusion que les émotions que l'on ressent en voyant un film au cinéma ; est-ce pour autant qu'il faut cesser de voir des films ? Il n'y a aucune contre-indication à éprouver de l'amour individuel dès lors que l'on sait exactement à quoi s'en tenir sur sa véritable nature. Un argument qu'on pourrait opposer à cette association entre l'amour individuel et le langage concerne les animaux : « Mon chien m'aime, personne ne pourra me faire croire le contraire » ; « J'ai vu une maman chimpanzé avec son petit, il y avait de l'amour dans ses yeux ». Les animaux domestiques restent à jamais infantilisés à travers, essentiellement, l'administration de la nourriture ; ils sont en outre programmés pour respecter une hiérarchie de meute et obéir à ceux qui sont situés au-dessus d'eux dans cette hiérarchie. Ainsi, vous représentez à la fois sa mère nourricière et son chef ; le reste de son comportement est une simple conséquence de la façon dont il est programmé pour réagir à ces impératifs : « *Avec le sang chaud, les mammifères adultes ne pouvaient plus se contenter de pondre un œuf et de le laisser là. Les mammifères femelles devaient protéger leurs enfants pendant des semaines, des mois et même des années. Et cela nécessitait une organisation sociale plus soudée qui puisse prendre soin de ces groupes de mères et de petits pendant l'allaitement. Tout cela nécessitait quelques ajouts à l'ancien cerveau reptilien. La Nature s'adapta en construisant une enveloppe de nouveau tissu neuronal qui entourait le cerveau reptilien comme la chair juteuse de la pêche enveloppe le noyau. McLean appela cet ajout le "cerveau mammalien". Le cerveau mammalien guidait le jeu, le comportement maternel et un certain nombre d'autres émotions* » (HB 5). Ce n'est

pas différent du poussin qui suit partout le premier être vivant qu'il perçoit après être sorti de sa coquille et qui représente pour lui sa mère nourricière. Votre chien « aimerait » de la même façon un autre maître si le destin l'avait conduit ailleurs ; ce n'est donc pas vous en particulier qu'il aime, c'est une de ses fonctions naturelles. C'est la même chose entre la guenon et son petit, et c'est encore la même chose pour un bébé humain qui ne parle pas encore ; s'il y avait eu une autre femme près de lui depuis le début, c'est elle qui serait l'objet de toutes ses attentions. C'est l'homme qui met des mots sur ces mécanismes naturels pour les appeler « amour ». En même temps, tout le monde y trouve son compte ; l'animal est nourri, logé et choyé tandis que le maître est persuadé qu'il reçoit l'amour auquel il aspire. Ananda Moyî pensait qu'un chercheur de vérité doit consacrer le plus de temps possible à sa recherche et ne peut donc pas se permettre de s'occuper d'un animal : *« Si un homme ou une femme vit seul et désire avoir un chien de garde, aucun mal à cela, car il est peu probable qu'il ou elle s'attache à l'animal. Mais s'il s'agit d'un animal que l'on aime et à qui l'on consacre tout son temps, la méditation en souffrira. Ce à quoi l'on pense, on le devient. Il vous faut déjà satisfaire aux besoins de votre nature physique ; si vous prenez un animal, vous aurez encore plus à faire »* (EMâ II). Il existe une terrible histoire Zen sur le sujet : *« Un jour les moines des salles Est et Ouest discutaient à propos d'un chat. Nan-ts'iuân le vit, finit par soulever le chat, et dit : "Si vous pouvez dire un mot, je ne le pourfendrai pas". Personne ne put répondre ; aussi Nan-ts'iuân pourfendit le chat. Ce dernier rapporta l'histoire à Tchao-tcheou qui, à ce moment là, quitta sa sandale en paille et, la plaçant sur sa tête, sortit. Nan-ts'iuân dit alors : "Si tu avais été là, tu aurais sauvé le chat" »* (RFv 63, 64). On peut aussi rapporter les commentaires des maîtres ultérieurs : *« Si Nan-ts'iuân ne pouvait pas se comporter ainsi, ces moines seraient tous du type qui joue avec une boule de boue. Hakuin dit : Il fallait pourfendre le chat au début de la discussion plutôt qu'au milieu »*. La possibilité d'éveiller deux moines vaut-elle le sacrifice de la vie d'un chat, d'autant plus qu'il semble que ça n'ait pas fonctionné ? Laisser un koan à la postérité vaut-elle la vie d'un chat ? On peut toujours se dire qu'aujourd'hui, le chat serait mort de toute façon. Nous pensons cependant qu'il existe suffisamment de koans et de possibilités d'Éveil pour épargner le chat, mais ce n'était apparemment pas l'opinion de Nan-ts'iuân. Il ne faut pourtant pas le juger ; à chaque époque ses mœurs. En attendant, on peut toujours profiter du koan puisqu'il existe ! Qu'auriez-vous dit pour sauver le chat ?

Une autre illustration du problème posé par cette notion d'amour peut en être donnée dans l'expérience suivante : Demandez à quelqu'un dans la rue s'il aime Raymond Dupond ; il vous répondra honnêtement qu'il ne peut pas aimer Raymond Dupond puisqu'il ne le connaît pas. Montrez lui ensuite la photo d'un homme sur laquelle il apparaît clairement qu'il est en train de mourir du sida et dites-lui : « Voilà Raymond Dupond ». Subitement, il va vous avouer qu'en fait,

il éprouve de la compassion pour Raymond Dupond et qu'il s'excuse parce qu'il n'était pas au courant de la souffrance de cet homme. Laissez passer une semaine et vous pouvez être sûr que votre passant n'a absolument plus une seule pensée concernant Raymond Dupond mais il l'aimera à nouveau si on lui en reparle. Est-ce donc ça : « L'amour » ? C'est la culpabilité et la peur de la maladie qui ont poussé le passant à « aimer » Raymond Dupond l'espace de quelques instants. En outre, le fait d'aimer Raymond Dupond lui a renvoyé une image positive de lui-même : « Je suis quelqu'un de bien ». Ce sont ces mêmes principes qui, lorsqu'ils dépassent une certaine intensité, sont le moteur de nombreuses vocations de bienfaiteurs de l'humanité. On conclura par une longue citation de Lacan qui non seulement a sa place ici mais est en outre nécessaire pour appuyer une argumentation si délicate : « *Rien d'étonnant à ce que ce ne soit rien que moi-même que j'aime dans mon semblable. Non seulement dans le dévouement névrotique, si j'indique ce que l'expérience nous apprend, mais aussi bien dans la forme extensive et utilisée de l'altruisme, qu'il soit éducatif ou familial, philanthropique, totalitaire ou libéral, à quoi l'on souhaiterait souvent voir répondre comme la vibration de la croupe magnifique de la bête infortunée, l'homme ne fait rien passer que son amour-propre* » (LDC). « *L'altruisme est une forme de l'égoïsme ; les actes bons et justes ne sont généralement qu'hypocrisie et sont mis au service de la convoitise et de l'appât* » (Tt XIII, XXIV). « *Dans les relations entre personnalités, entre objets, il n'y a que recherche de sécurité, il y a seulement demande. Même ce qu'il est classique de nommer "le don" vise à obtenir. Si vous voulez aider autrui, vous devez être complètement vide de toute nécessité d'aider autrui* » (CM V). « *Celui qui croit avoir fait une bonne action se trompe* » (R 06/96). « *Tout est parfait tel quel. Je ne me sens poussé par aucune aspiration intérieure à aller nourrir les affamés, enseigner aux ignorants ou sauver ceux qui s'accrochent à la drogue* » (SNP 35). Comme dans notre monde tout est possible et qu'il y a des exceptions à tout, il doit bien exister quelque part des êtres dont la bonté est naturelle et ne repose ni sur la culpabilité ni sur le besoin de recevoir une image positive d'eux-mêmes. Mais, comme toutes les exceptions, il ne doit pas y en avoir beaucoup ; peut-être l'abbé Pierre ou sœur Emmanuelle en font-ils partie, eux seuls le savent ! « *Nous n'avons pas à vouloir faire du bien à quiconque, ou à vouloir rendre les autres heureux. Il n'y a pas de public, pas de "moi" et "eux". Il s'agit d'un don ouvert, d'une complète générosité, sans les notions relatives de donner et recevoir* » (CT). « *Laissez celui qui se considère séparé du monde aider le monde. Ce qui est primordial, ce n'est pas de faire le bien, c'est de cesser de blesser, d'ajouter à la souffrance. La seule aide qui en vaille la peine, c'est celle qui libère du besoin d'être aidé dans le futur. Des aides répétées ne sont pas du tout une aide* » (JS 27, 34). « *Ce n'est pas en voulant le bien des gens qu'on y arrive, et, la plupart du temps, c'est même le contraire* » (LPo).

Bref, parmi toute la palette de gens qu'il rencontre et qu'il ne doit pas juger, le chercheur de vérité va inlassablement chercher des signes de synchronicité. C'est ainsi qu'à de très rares occasions, Dieu lui parlera directement à travers la bouche de l'un d'entre eux à son insu même. Tout à coup une parole s'imposera comme la solution d'un problème qui le bloquait depuis déjà un certain temps. Ça ressemble à ce qui dans l'analyse lacanienne s'appelle : « La parole vraie ». Le patient est censé parler, dire ce qui lui vient comme ça vient. En général, il raconte son histoire ou ce qui lui arrive à ce moment de son existence. Mais il est dans le cadre d'une analyse, face à un psychanalyste auquel il attribue le rôle du « sujet-supposé-savoir » ; ce dernier doit se conduire comme tel, quand bien même il serait parfaitement conscient en réalité de *ne pas savoir* : « *Le psychanalyste doit être capable, au niveau de sa pratique, de se présenter à tout instant comme étant celui qui sait quelle est sa dépendance à lui d'un certain nombre de choses qu'en principe il a dû toucher du doigt dans son expérience inaugurale, et par exemple sa dépendance à l'endroit d'un certain fantasme. Cela est en principe parfaitement à sa portée. Il ne doit pas considérer qu'il sait, sous prétexte que c'est au titre de ce que j'ai appelé le sujet supposé savoir qu'on vient le trouver. On ne le consulte pas sur ce qui est en marge d'un savoir quelconque, que ce soit celui du sujet ou le savoir commun, mais sur ce qui échappe au savoir, précisément sur ce qui est pour chacun ce qu'il ne veut radicalement pas savoir. Pourquoi ne veut-il pas le savoir ? — si ce n'est parce que c'est là quelque chose qui le met en question comme sujet du savoir. Ceci vaut au niveau de l'être le plus simple, et, disons, le moins informé. Que l'analyste ne croie pas pouvoir s'introduire dans une pareille question à purement accepter ce qui lui a été déféré comme rôle dans la forme du sujet supposé savoir. Il sait bien qu'il ne sait pas, et que tout ce qu'il pourra forger comme savoir propre risque de ne pas se constituer autrement qu'il ne ferait d'une défense contre sa propre vérité* » (LD). L'inconscient du patient doit normalement intervenir dans son discours pour lui faire dire : une « *parole vraie* » (LFp III). Le rôle du psychanalyste, du moins s'il est réellement compétent, consiste à détecter ces moments privilégiés et à les mettre en évidence à l'attention de son patient. L'analyse doit ainsi apparaître comme un discours global ponctué uniquement par ces « *paroles vraies* », chacune d'entre elle montrant à l'analysé la nature de ce qu'il cachait à ses propres yeux et que son inconscient lui révélait sous forme de ses symptômes : « *Le symptôme se résout tout entier dans une analyse de langage, parce qu'il est langage dont la parole doit être délivrée* » (LFp II) ; les mêmes symptômes qui l'ont poussé à entreprendre cette analyse. Malheureusement ça se passe rarement ainsi dans la réalité ; le psychanalyste n'étant pas lui-même délivré de son propre discours, ne peut apporter qu'une aide partielle à ses patients. Ainsi, un psychanalyste sera dit compétent s'il réussit à apporter une aide suffisante à une majorité de ses clients pour que leur degré de souffrance retombe au-dessous du seuil acceptable, qui permet de vivre tant bien que mal dans le monde qu'on a appelé ici *enfer* : « *Rien*

n'est plus vacillant, dans le champ où nous sommes, que le concept de guérison. Une analyse qui se termine par l'entrée du patient dans le tiers-ordre, est-ce une guérison, même si le sujet s'en trouve mieux quant à ses symptômes ? Tout de même, on peut se demander si l'idéal d'une fin de cure psychanalytique, c'est qu'un monsieur gagne un peu plus d'argent qu'avant, et que, dans l'ordre de sa vie sexuelle, il s'adjoigne à l'aide modérée qu'il demande à sa compagne conjugale celle de sa secrétaire. C'est en général ce qui est considéré comme une très bonne issue quand un type avait un peu jusque-là des embêtements sur ce sujet, soit que ce fût simplement une vie d'enfer, ou bien qu'il ait pâti de quelques-unes de ces petites inhibitions qui peuvent vous arriver à divers niveaux, bureau, travail, et même au lit, pourquoi pas ? » (L 12/12/62, LPo).

Nous en sommes au point où le chercheur de vérité est assez avancé sur son chemin pour que sa souffrance soit quasiment constante et atteigne parfois des degrés qui seraient insupportables à un homme ordinaire, extérieur à la voie. Les alchimistes diraient que l'intensité du feu secret a augmenté. La conséquence en est qu'il va se retrouver à certains moments complètement vidé de tout influx nerveux, au bord du gouffre, sans énergie. Il se sentira totalement abandonné, appelant de tous ses vœux la mort comme un réconfort. Il y a alors deux cas de figure possibles ; dans le premier, il a été pris en charge par un Éveillé : il est le disciple d'un maître, auquel cas il aura une longue conversation avec celui-ci qui suffira à le remettre daplomb ; dans le second, il suit seul son chemin et le destin utilisera alors un subterfuge, tel un miracle ou une expérience extraordinaire, pour le remonter. C'est ce qui nous est arrivé, lorsque nous nous sommes trouvés conscients d'être dans deux corps simultanément, de même lorsque notre mémoire a continué de fonctionner pendant le sommeil profond, ou encore lorsque nous sommes sortis du temps, ou bien lorsque nous nous sommes retrouvés avec la vision d'un enfant à peine né. Ces expériences nécessitent beaucoup de temps pour être digérées et intégrées au mental, le risque étant de devenir déséquilibré ; on peut en outre en éprouver un dangereux sentiment de supériorité. Les chamans et sorciers de certains pays utilisaient des drogues hallucinogènes pour créer artificiellement l'une de ces expériences et c'est aussi ce qui arrivé à Timothy Leary dont l'enthousiasme s'est transformé en apologie du LSD. Malheureusement, sans entrer dans la paranoïa des bien-pensants, il faut reconnaître que le problème des drogues repose sur de bien tristes statistiques. Pour Carlos Castaneda elles ne sont pas aussi essentielles

qu'on aurait d'abord pu le penser à la simple lecture de ses deux premiers livres : « — *Les plantes-pouvoir ne sont que des aides. Ce qui importe c'est le moment où le corps se rend compte qu'il peut "voir" — Pourquoi m'avez-vous fait prendre ces plantes de pouvoir autant de fois ? — C'est parce que tu es bouché. Tu es plutôt lent, et il n'y avait pas d'autres moyens de t'ébranler. C'était nécessaire dans ton cas, mais il y a toutefois d'autres catégories de gens qui n'en ont pas besoin* » (CI 19 ; CFs I). Il a en outre défini un cadre plus général que celui des drogues et qu'il appelle : les « alliés » ; il s'agit d'une force invisible de la nature avec laquelle il est possible, comme son nom l'indique, de s'allier. En ce sens, les drogues sont bien évidemment des « alliées » mais aussi le jeu, l'argent, la religion, la politique, le non-respect des interdits, le sport extrême, et beaucoup d'autres activités humaines, théoriquement à l'abri de tout soupçon. Certains de ces alliés peuvent être moins dangereux que d'autres ; tout le monde utilise l'argent sans en devenir forcément l'esclave ; de nombreux pratiquants d'une religion conservent malgré tout leur esprit critique ; de même pour le sport et la politique. Le non-respect des interdits, la drogue et le jeu sont des alliés beaucoup plus dangereux mais ils sont aussi ceux qui procurent les sensations les plus fortes. Ils savent se montrer séduisants au début en permettant l'obtention de résultats spectaculaires sans les payer en retour. Mais insidieusement, ils prennent possession de vous. Vous vous dites d'abord que, puisqu'il y a si peu de conséquences négatives, vous pouvez en augmenter un peu l'intensité ; vous pensez que vous maîtrisez le problème et que vous saurez vous arrêter à temps. Vous passez ensuite à l'étape suivante où vous êtes déjà en leur pouvoir tout en refusant de vous l'avouer ; à ce stade il y a encore du plaisir. À la fin non seulement vous êtes devenu leur esclave mais le plaisir a complètement disparu. Vous êtes condamné à servir l'allié, non plus pour y trouver un peu de joie, mais uniquement pour que cesse la souffrance engendrée par le manque : « *Les alliés ne peuvent ni diriger ni agir sur quelque chose directement. Cependant, de manière indirecte, ils peuvent agir sur l'homme. Le contact avec un allié est dangereux car l'allié est capable d'attiser le plus mauvais côté d'un homme. Ils sont capables d'aller au-devant des pensées, des humeurs ou des craintes les plus subtiles du voyant. En se mettant au service de nos désirs, en nous cajolant et en nous satisfaisant, ils sont capables d'emprisonner n'importe lequel d'entre nous. Ils créèrent à l'intention des sorciers d'antan cette impression d'être unique, exclusif ; plus une impression encore plus pernicieuse : la sensation de détenir le pouvoir. Le pouvoir et l'unicité sont des forces de corruption imbattables* » (CV 2 ; CFd 10 ; CAr 5). Malgré tout, certains êtres hors du commun réussissent à s'adjoindre les services d'un allié sans tomber sous sa coupe ; c'est censé être le cas des authentiques chamans. Il est ainsi possible à un chercheur de vérité, déjà bien avancé sur sa voie, d'utiliser l'un de ces alliés. Il faut pour cela qu'il se trouve dans une condition particulière, par exemple lorsqu'il est dans une situation de total abandon, prêt à mourir plutôt qu'à continuer d'endurer son trop-plein de

souffrance. Ensuite, il ne doit pas aller de lui-même au-devant de l'allié ; c'est la Conscience Impersonnelle qui en mettra un sur son chemin, le mieux adapté à son tempérament, en utilisant la synchronicité. Si ces deux conditions sont réunies, il n'y a plus besoin d'hésiter ; mais si l'expérience se montrera plus spectaculaire avec un allié puissant, on entre du même coup dans le cadre de ce qui est appelé dans la Bible : le Massacre des Innocents (Mt. II-16). Il s'en suit que parmi tous ceux qui vont tenter d'utiliser un allié puissant, seuls quelques élus réussiront à en tirer le bénéfice souhaité ; tous les autres seront sacrifiés sur l'autel de leur trop grande présomption : « — *Ce que j'ai à vous proposer, Ego-san, peut vous apporter, selon votre volonté ou son absence, un bienfait ou un supplice. Aussi ai-je retardé de le faire et ne m'y suis-je déterminé qu'en constatant les marques de votre souffrance. J'ignore encore si je souhaite de votre part une acceptation ou un refus. Le "oui" peut vous ouvrir des portes paradisiaques qu'un rien, un glissement, une inobservance, transformeront en bouches infernales. En aucun cas, je ne voudrais vous soumettre à une passion dont je connais l'assujettissement bien que, pour moi, cela ne présente plus aucun danger : je suis un vieil homme que la mort ne peut surprendre. Je vous fait l'offrande d'un baume, en aucun cas d'une thérapeutique. — Sans autre issue, devant celui qui m'en montrait le chemin, je m'inclinai. Mon mentor reprit alors son discours qui, dans son balancement, tantôt éloge, tantôt mise en garde, énumérait les défauts et les vertus de la Fée brune qui pouvait devenir la maléfique Idole noire. J'entrevis le calme divin, l'indulgence sereine, la force du corps et la pitié du cœur, l'acuité de l'esprit, la libération des entraves coutumières permettant à l'intelligence de se dégager de la matière, l'état de bien-être où peut germer le courage et fleurir l'espérance. Il me dit qu'une faible dose d'opium augmenterait l'activité circulatoire en exerçant une action bénéfique sur le cœur rendant les flux sanguins puissants et vivifiants, permettant à la tonicité musculaire de s'accroître, à l'insomnie de disparaître, et il se référa à de vieux maîtres, Avicenne, Paracelse et Frascator. Mais à peine avait-il tracé ce tableau idyllique qu'il traversa la frontière entre l'Eden et la Géhenne. Si je m'en tenais à quatre ou cinq pipes quotidiennes, mes maux s'apaiseraient ; si ma volonté cédait, si j'augmentais la dose, le navigateur glorieux deviendrait l'épave chancelante. Le stimulus de mes activités intellectuelles ne s'opérerait pas sans usure. Incapable de tout effort, rejeté plus bas que la maladie elle-même ne m'avait jeté, l'excès de bien se métamorphoserait en un enlèvement dans la paresse et l'indifférence, des régions glauques et molles où je serai bourreau et victime. Au règne, à l'harmonie, à la souveraineté succéderaient l'esclavage de la créature devant le dieu le plus misérable » (RSa 7). Précisons toutefois que les doses prescrites par Robert Sabatier sont encore beaucoup trop présomptueuses.*

Un autre exemple de l'application du Massacre des Innocents est la compréhension des textes religieux ; comme on l'a déjà remarqué : « *La lettre*

tue, mais l'esprit vivifie » (2 Co. III-6). « La Loi est détachée de la lettre ; elle ne relève pas de la relativité des causes et des conditions. C'est seulement lorsqu'on trouve la Loi que c'en est fini. Qu'est-ce donc que la Loi ? La Loi, c'est une Loi d'esprit. Elle est sans forme sensible, mais elle compénètre les dix orientes ; elle agit actuellement devant nos yeux. Mais les hommes, faute de confiance, ne veulent connaître que des noms et des phrases. Ils se tournent vers la lettre pour spéculer sur la Loi de Bouddha : c'est là "s'en écarter comme le ciel de la terre" » (LP 1, 12). « La loi est-elle péché ? Loin de là ! Mais je n'ai connu le péché que par la loi. Car je n'aurais pas connu la convoitise, si la loi n'eût dit : Tu ne convoiteras point. Et le péché, saisissant l'occasion, produisit en moi par le commandement toutes sortes de convoitises ; car sans loi le péché est mort. Pour moi, étant autrefois sans loi, je vivais ; mais quand le commandement vint, le péché reprit vie, et moi je mourus. Ainsi, le commandement qui conduit à la vie se trouva pour moi conduire à la mort. Car le péché saisissant l'occasion, me séduisit par le commandement, et par lui me fit mourir » (Ro. VII-7, 11). « Est-ce que la Loi est la Chose ? Que non pas. Toutefois je n'ai eu connaissance de la Chose que par la Loi. En effet, je n'aurais pas eu l'idée de la convoitise si la Loi n'avait dit — Tu ne la convoiteras pas. Mais la Chose trouvant l'occasion produit en moi toutes sortes de convoitises grâce au commandement, car sans la Loi la Chose est morte. Or, moi j'étais vivant jadis, sans la Loi. Mais quand le commandement est venu, la Chose a flambé, est venue de nouveau, alors que moi, j'ai trouvé la mort. Et pour moi, le commandement qui devait mener à la vie s'est trouvé mener à la mort, car la Chose trouvant l'occasion m'a séduit grâce au commandement, et par lui m'a fait désir de mort » (L 23/12/59). « Quant à moi, si je parle de la Loi, de quelle Loi s'agit-il ? Il s'agit d'une Loi qui est terre de l'esprit. Par l'esprit on peut accéder à la profanité comme à la sainteté, à la pureté comme à l'impureté, à la vérité absolue comme à la vérité vulgaire. Mais, de fait, ce n'est pas à la vérité absolue ou vulgaire, à la profanité ou à la sainteté, telles qu'elles s'incarnent en "vous", que puissent s'appliquer en tant que "noms" à l'"homme" que vous êtes. Tenez-vous-y pour agir ; mais ne leur appliquez plus de "noms" ! C'est là ce que j'appelle "l'idée mystérieuse" » (LP 12).

Seuls quelques rares élus peuvent comprendre le sens réel des différentes Écritures. Imaginez que le sens de certains passages de l'Évangile n'a été fixé qu'après des siècles de conflits, parfois très violents, à l'intérieur même de l'Église, causant des schismes divers et des excommunications ; il a même parfois fallu réunir des conciles pour que le sens officiel devienne un dogme de l'Église. Certains de ces schismes ont coupé l'Église en deux pendant des siècles avant qu'un des sens l'emporte, comme ça a été le cas de l'anti-arianisme ; d'autres sont encore d'actualité aujourd'hui. Il faut en outre savoir que le dogme fixé par l'Église, en ce qui concerne le sens donné à l'Écriture, n'a pas été le fait d'Éveillés mais d'hommes ordinaires ; aussi intelligents et inspirés soient-ils, la conséquence en est que le dogme officiel contient obligatoirement des erreurs.

On peut toutefois penser que, comme tout est réellement réglé par le plan de la Conscience Impersonnelle, les grandes orientations qui ont franchi l'épreuve du temps doivent avoir leur raison d'être. On peut citer par exemple le dogme de la virginité avant, pendant et après la naissance du Christ : À première vue il semble être une conséquence des tabous sexuels mal vécus de quelques vieux messieurs frustrés. Mais même s'il pourrait bien en être ainsi, ce dogme prend un sens si on ne considère plus la Vierge comme la femme humaine Marie, mère d'un petit bébé fait de chair et d'os, mais plutôt comme une représentation du sujet du langage recevant le verbe sous la forme de l'évangile de la réalisation, si cher à Nisargadatta Maharaj, c'est-à-dire la Vierge recevant le Verbe de la bouche même du Saint-Esprit, ou encore telle la terre vierge de la Genèse qui reçoit le souffle divin destiné à l'animer : « *La Terre, fécondée par les forces et l'effusion spirituelle de l'Esprit-Saint, conçoit et engendre Jésus sujet à la souffrance lequel, suspendu à tout bois, est la Vie et le salut de hommes* » (SAF XX-2).

C'est à cette époque que nous avons pris soudain conscience d'un fait qui s'est montré d'une importance capitale pour la suite des événements. C'est ainsi que, si notre connaissance intellectuelle de l'Éveil était presque parfaite, nous nous sommes aperçus que nous accompagnions toutes nos paroles, aussi belles soient-elles, avec notre ego : « *Vos paroles sont plus sages que vous !* » (JS 74). C'était donc Lucifer qui déclamait toutes ces magnifiques tirades spirituelles ; nous n'étions malgré notre discours sur le divin qu'une incarnation de Lucifer de plus. Nous avons alors perçu la présence en nous d'une sorte de pieuvre, ou de méduse, qui habitait notre système nerveux tout entier, ses tentacules pénétrant nos nerfs jusque dans les terminaisons nerveuses des bras et des jambes. Ça nous a fait penser à la fois à la bête de la mer de l'Apocalypse, aux Goa'ulds de la série Stargate, au prédateur de Castaneda ou au Parasite des Toltèques de Miguel Ruiz. Bref, nous avons vu Lucifer à l'œuvre dans notre propre mental. Tout chercheur de vérité est amené à vivre cette rencontre, d'une façon ou d'une autre, bien que ça puisse se manifester sous une forme complètement différente. Le fait de voir concrètement le sujet du langage se prendre pour le centre de l'individu est une nécessité absolue si l'on veut s'en débarrasser. Il est dans la nature de l'illusion de disparaître lorsqu'elle est clairement perçue : « *Il est dans la nature propre de l'illusion de se dissoudre quand elle est soumise à l'examen. Il est de la nature même de l'erreur de disparaître quand elle est vue* » (JS 26, 88). « *Il est parfaitement naturel que l'erreur perde sa substance et se dissipe quand la vérité devient évidente* » (CM VI). « *Le monde paraît exister parce que l'on ignore l'Atman (le Soi). Il cesse d'exister lorsque l'Atman est connu. Cela en quoi l'univers paraît exister, comme un serpent paraît exister dans une corde, cela est béatitude, suprême béatitude. Le serpent apparaît parce que l'on ignore la corde qui lui ressemble ; lorsqu'on perçoit la corde comme étant une corde, le serpent cesse d'exister* » (Ast. I-10 ; II-7). De même, Lucifer n'a plus aucun pouvoir sur

l'individu lorsqu'il est démasqué ; à l'image des vampires, il est désintégré par la lumière de l'entendement. À dater du jour de sa disparition, l'Éveil devient inévitable.

Mais, avant que ça se produise, la Conscience Impersonnelle va utiliser le moyen de son choix, par exemple un allié puissant, pour que le chercheur de vérité ait la chance et l'honneur de connaître des expériences extraordinaires au moment où il en a besoin pour remonter un peu la pente. Ces expériences diffèrent selon les uns et les autres et très peu d'Éveillés acceptent d'en parler ; Nisargadatta Maharaj évoque tout juste le sujet : « *Ce ne fut qu'au début, quand je faisais des efforts, que j'eus des expériences étranges ; de voir des lumières, d'entendre des voix, de rencontrer des dieux et des déesses et de converser avec eux. Par ailleurs, si vous avez foi en moi, je peux être n'importe où, selon votre choix. Quoi que vous souhaitez, je suis là. J'apparaîtrai où vous voulez au gré de votre concept, le concept sera vôtre, l'image sera mienne. Je reçois tous les jours des lettres provenant des milliers de personnes qui me connaissent. Je ne réponds jamais à aucune mais quand j'ai eu connaissance du contenu de ces lettres, quand une infortune a été exposée devant moi, bien que je ne fasse rien, elle se trouve résolue* » (JS 78 ; NM 04/12/80 et 20/12/78). Nous pouvons témoigner qu'il a bien dit la vérité ; il nous est arrivé de le voir dans un rêve où il était différent des personnages habituellement « rêvés » ; il était réel. Il possédait une nature étrangère au reste du rêve comme s'il y était apparu à partir d'un lieu extérieur à la conscience du rêveur ; il possédait sa propre énergie interne : « *un rêve particulièrement vivant* » (JS 97).

Sans compter que ceux qui ont été complètement pris en charge par un maître spirituel peuvent se passer de ce genre d'expérience, tout comme ceux qui ont connu l'Éveil de façon subite et accidentelle comme ce fût le cas de Ramana Maharshi. Il faut noter à ce propos que, quel que soit le mode sous lequel on est engagé dans la voie, cela reste le plus difficile des chemins qui soit ; le fait de devenir le disciple d'un maître renommé n'est pas en soi une preuve qu'on réussira. Si un maître spirituel, tous les Éveillés ne deviennent pas des maîtres spirituels, réussit à faire passer un seul disciple par l'Éveil, il aura pleinement rempli son rôle d'instructeur et il ne peut pas, sauf exception, espérer en éveiller plus de deux ou trois : « *Je suis heureux que l'Éveil se soit produit au moins dans un cas. Peut-être que cela s'est produit dans deux ou trois autres cas, mais c'est vraiment "peut-être" !* » (NQ). À côté de ça, il pourra éventuellement laisser des écrits qui aideront de futurs chercheurs spirituels à passer l'expérience de l'Éveil ; sans doute en plus grand nombre car l'affaire peut perdurer pendant de nombreux siècles comme c'est le cas des écrits de certains maîtres Zen. Par contre, les pouvoirs et les miracles sont sans intérêt car ils ne peuvent aider personne à franchir le mur du langage. Les miracles de Jésus sont-ils plus utiles que ses paroles de sagesse ? Ne servent-ils pas plutôt à accroître le pouvoir du dogme ? Nisargadatta Maharaj a été à l'origine de quelques uns de ces miracles

mais la publication de ses entretiens est de loin plus importante : « *Sa fille reposait sur son lit de mort. Maharaj, selon son habitude, sortait le soir. Au moment où il allait partir, sa femme, qui sortait aussi, lui dit alors : "Ta fille est presque mourante, pourquoi dois-tu t'absenter maintenant ?" Il répondit : "Ne t'inquiète pas, je serai de retour dans un instant ; elle désire quelque chose à boire, une boisson froide". Mais, à son retour, Maharaj trouva sa fille morte. Alors Maharaj posa le verre plein sur la table et observa la scène. Sa fille se leva et but. Il dit : "Je te l'ai apporté ; tu me l'avais demandé". Quand elle eut fini, Maharaj lui demanda si elle voulait continuer à vivre. Elle lui répondit que non et retomba* » (NU 8).

Au bout du compte, si ces expériences permettent de conforter certaines des connaissances que le chercheur de vérité a lu dans des livres ou obtenues au cours d'entretiens, il n'en reste pas moins qu'elles sont inscrites dans le temps chronologique ; elles ont un début et une fin. Il est en outre fort probable que la répétition de ce type d'expériences finisse par renforcer son ego au même titre que les richesses qui empêchent le riche d'atteindre le royaume des cieux. Leur but initial était de lui donner un coup de fouet pour remonter la pente dans un moment où il en avait vraiment besoin ; ensuite le temps remplit son office et efface l'intensité de leur vécu. Par exemple, tel individu se souviendra bien qu'effectivement, il n'y a qu'une conscience pour tous les êtres parce qu'il a pu le vérifier directement mais ça ne viendra plus que d'un souvenir lointain et devenu très flou, même si ça reste une information de première main. Mais cet inestimable souvenir n'a aucune valeur face à la réalisation de l'Éveil spirituel lui-même ; mieux vaut ne jamais l'avoir vécue si cela peut compromettre les chances de réussite. Un Éveillé peut facilement déduire d'une simple introspection l'unicité de la Conscience ; il n'a aucun besoin de cette expérience particulière.

Au cours de ses recherches et de ses lectures, le chercheur de vérité a été confronté à plusieurs disciplines et à plusieurs courants à l'intérieur de ces disciplines. Il peut ainsi avoir étudié les écrits de philosophes, de psychanalystes, d'ethnologues ou d'anthropologues, d'alchimistes, d'Éveillés, de fondateurs de religions, voire de scientifiques, etc. Il s'est efforcé de plus ou moins intégrer les différentes connaissances qu'il en a retirées en un tout cohérent formant une sorte de syncrétisme. Dans le même temps, plus son rayon

d'action est large et plus il devient capable d'exprimer ses idées dans des terminologies différentes. Ainsi, s'il vient à parler du sujet avec une tierce personne, il deviendra rapidement capable d'adopter le vocabulaire de son interlocuteur. Il dira à un Chrétien qu'il faut recevoir le Saint-Esprit pour communier dans le corps du Christ, à un Bouddhiste qu'il faut éliminer les causes d'erreurs exposées dans les quatre nobles vérités afin que brille en soi le soleil de l'illumination. Il pourrait tout aussi bien dire qu'il faut saisir la nature aliénée du sujet signifiant auquel l'homme s'identifie et le transcender en franchissant le mur du langage grâce à une scansion produite par l'apparition périodique d'une parole vraie : « *Ainsi c'est une ponctuation heureuse qui donne son sens au discours du sujet. C'est pourquoi la suspension de la séance y joue le rôle d'une scansion qui a toute la valeur d'une intervention pour précipiter les moments concluants* » (LFp) ; ou plus simplement qu'il faut prendre conscience que le centre de l'être n'est pas la personne, au sens du mot latin d'origine étrusque *persona* : « *Les Romains, les Latins pour mieux dire, semblent être ceux qui ont partiellement établi la notion de "personne", dont le nom est resté exactement le mot latin. On trouve chez eux des traces définies d'institutions du genre des cérémonies des clans, des masques, des peintures dont les acteurs s'ornent suivant les noms qu'ils portent. Un clan, des danses, des masques, un nom, des noms, un rituel : des "personae", masques et noms, des droits individuels à des rites, des privilèges. De là à la notion de personne, il n'y a qu'un pas* » (MSa IV). « *Ce à quoi nous avons toujours affaire chaque fois que nous voyons entrer en jeu la fonction si essentielle de la persona, qui est tout le temps au premier plan dans l'économie de la présence humaine, à savoir que, s'il y a besoin de persona, c'est que, derrière peut-être, toute forme se dérobe et s'évanouit. Et assurément, c'est d'un rassemblement complexe que la persona résulte. C'est là en effet que gît le leurre, et la fragilité de sa subsistance. Derrière, nous ne savons rien de ce qui peut se soutenir, car c'est une apparence redoublée qui se suggère à nous, un redoublement d'apparence, qui laisse l'interrogation d'un vide — la question est de savoir ce qu'il y a au dernier terme* » (L 19/04/61). « *Les causes à l'origine de l'association masque-démon sont nombreuses et profondes. Elles s'expliquent essentiellement par la peur, enracinée chez l'homme, due au fait que l'on se cache derrière une image ne correspondant pas à l'aspect primitif de l'être. Le masque, dans l'optique de l'Église médiévale, était un authentique réceptacle du démon* » (Ce). « *L'homme et sa femme se cachèrent loin de la face de l'Éternel Dieu, mais l'Éternel Dieu appela l'homme, et lui dit : Où es-tu ?* » (Ge. III-8). La *persona*, le masque, c'est Lucifer : « *Pour pouvoir percevoir et fonctionner dans le monde des sorciers, nous devons enlever le masque du quotidien qui a été posé sur notre visage le jour de notre naissance* » (FD 12) ; ou plutôt, c'est Lucifer qui s'est identifié à Satan. Lorsqu'il acceptera enfin de retirer son masque, il redeviendra l'ange de lumière qu'il n'a jamais cessé d'être.

Dans le Nouveau Testament, seul celui qui a reçu le Saint-Esprit peut parler toutes les langues (Ac. II-4) ; on peut bien sûr prendre ça au pied de la lettre et se dire que les Apôtres se sont mis d'un seul coup à parler le norvégien, le japonais et l'apache, mais on peut aussi penser que c'est une allégorie du fait qu'ils pouvaient aussi bien parler de la nature de Dieu avec un Juif qu'avec un Bouddhiste ou un Stoïcien. La vérité de la voie spirituelle parle d'elle-même, mais elle le fait dans de nombreux dialectes : aussi bien la langue alchimique que la catholique, la bouddhiste, la védantique, la psychanalytique, l'ontologique ou autre : « *S'ils rencontrent un Bouddha, ils parlent Bouddha ; s'ils rencontrent un patriarche, ils parlent patriarche ; s'ils rencontrent un Arhat (saint homme), ils parlent Arhat ; s'ils rencontrent un Preta (esprit errant), ils parlent Preta* » (LP 13). Il est parfois très difficile de faire des traductions de l'une dans l'autre mais comme le dit Wolter Keers : « *Si l'on découvrait un jour que les Esquimaux détiennent une tradition spirituelle menant à la Réalisation de la non-dualité, on peut être certain d'avance que le "Jnâni" (l'Éveillé) s'entendrait parfaitement avec celui qui aurait atteint ce but en suivant cette tradition. Comme il s'agit de la même Expérience, n'importe quel illuminé est en mesure d'expliquer les écrits et les propos d'un autre sage* » (WK 2). Malgré tout pour que deux chercheurs de vérité ayant suivi des chemins trop différents puissent communiquer, il faudra qu'ils passent auparavant un certain temps à adapter leurs vocabulaires respectifs afin d'éviter tout malentendu. En effet, là où l'un dit : « conscience », l'autre peut très bien entendre : « âme individuelle » ; là où il dit : « le "je" », l'autre peut entendre : « la personnalité » ; etc.

Plus une terminologie donnée est claire et précise, plus celui qui la maîtrise a une vision juste des choses. C'est ainsi que le vocabulaire de la philosophie et celui de la psychanalyse lacanienne sont suffisamment riches pour tracer une image extrêmement précise de l'esprit humain. Le problème vient du fait que leur richesse et leur complexité deviennent aussi un facteur d'incompréhension. Par exemple, il n'est pas vraiment simple de distinguer la différence entre les deux notions d'*être* et d'*étant* : l'*être* est, de façon indéfinissable, celui qui est, tandis que l'*étant* est l'*être* en train d'être ; on peut très bien se passer d'une telle distinction. Il en existe une tout aussi subtile dans la religion védantique entre l'Atman et le Brahman : la Conscience Impersonnelle lorsqu'elle est manifestée ou non. On peut aussi dire qu'une personne qui utiliserait, comme nous l'avons déjà entendu, la notion lacanienne du réel pour appuyer ses opinions alors qu'elle ne saurait pas vraiment de quoi il s'agit, ne ferait qu'obscurcir davantage son esprit ; ce qui serait relativement grave si elle prétendait en plus vouloir utiliser ses connaissances pour guérir les autres. Pour ne citer que cet exemple, Lacan a développé dans sa théorie une sorte de découpage entre trois aspects des choses : le réel, l'imaginaire et le symbolique. Le *symbolique* regroupe tout ce qui concerne le langage ; Lacan dit qu'il est comme une sorte de filet recouvrant les choses : « *Le langage n'est concevable que comme un réseau, un filet sur l'ensemble des choses, sur la totalité du réel. Il inscrit sur le plan du réel cet*

autre plan que nous appelons ici le plan du symbolique. Le signifiant engendre un monde, le monde du sujet qui parle » (L 30/06/54 ; L 19/12/62). « Dès que vous commencez à parler, vous créez un univers verbal, un univers de mots, d'idées, d'abstractions et de concepts qui s'entrecroisent et sont interdépendants et qui, de la plus étonnante des manières, s'engendrent, se soutiennent et s'expliquent réciproquement mais qui, malgré tout, sont dépourvus d'essence comme de substance, et ils ne sont que de simples créations mentales. Les mots créent des mots, la réalité est silencieuse » (JS 87). Ça veut à peu près dire que les gens ont tendance à confondre les différents objets avec les mots qui les désignent : « Nous considérons tous les mots comme des substantifs, et nous confondons la chose qui porte un nom avec le sens du nom » (WCb). « Comme le mot "eau" n'étanche pas la soif, le mot "feu" ne réchauffe pas, le mot "amour" ne satisfait pas le désir du corps, le mot "Dharma" (Voie spirituelle) ne conduit nulle part » (SeN). « Auriez-vous chaud en prononçant le mot "feu" au moment où vous avez froid ou auriez-vous frais en disant le mot "vent" au moment où vous avez chaud ? Ou bien, seriez-vous satisfait en répétant le nom du repas ou de la chose désirée au moment où vous avez faim ? Ainsi, même si vous répétez toute la journée le mot "feu", vous n'aurez pas chaud. Même si vous dites toute la nuit "eau", votre bouche ne sera pas humectée. La lettre et la parole sont comme une peinture représentant un gâteau de riz. Même si vous les répétez toute votre vie, votre faim ne cessera pas » (SeS). « Vous ne pouvez pas manger le mot "pain", pas plus que vous ne pouvez en vivre ; il ne fait que communiquer une idée. Il n'acquiert un sens que dans l'action de manger. Les mots sont fabriqués par le mental et ils n'ont de signification qu'au plan mental. Les mots ont un sens et en même temps ce sens est creux. Le sens lui-même est dénué de sens » (JS 98 ; NM 17/08/79). Ce sont d'ailleurs ces mots qui permettent de particulariser les objets pour les extraire de leur substrat : « C'est le monde des mots qui crée le monde des choses » (LFp II). Philon d'Alexandrie disait déjà en son temps : « Dieu divise réalités corporelles et immatérielles par son Logos l'universel diviseur. Celui-ci, aiguisé pour obtenir la plus extrême rapidité, ne cesse de partager toutes choses ; lorsqu'il a fini de parcourir pour les partager toutes les choses perceptibles, jusqu'aux insécables et à ce qu'on appelle des "indivisibles", voici que partant de là ce diviseur se met maintenant à partager les réalités connues de la raison en des portions innombrables et infinies » (PQ 130).

Le second terme de cette trinité, l'*imaginaire*, ne concerne pas du tout l'imagination dans le sens qu'on pourrait supposer, mais l'image ; c'est le monde en tant que produit de la perception, plus particulièrement la perception visuelle. Lacan se plaît à remarquer l'influence de l'image sur la sexualité animale : « Dans le monde animal, tout le cycle du comportement sexuel est dominé par l'*imaginaire* » (L 31/03/54), et il est émerveillé par le fait que, même une huître, possède une sorte d'œil : « Il est frappant de voir qu'il remonte aussi loin dans les espèces qui représentent l'apparition de la vie. Vous consommez sans doute, innocemment, des huîtres, sans savoir qu'à ce niveau dans le règne animal, déjà

l'œil est apparu » (L 04/03/64). L'histoire de l'œil est intéressante à plus d'un titre : « *Un œil extrêmement rudimentaire aurait commencé d'évoluer chez un arthropode primitif vers la fin du Précambrien. Ce "point de départ" pourrait être un animal âgé de 565 millions d'années, dont le fossile, retrouvé en Australie en 1992, évoque celui des trilobites, ces arthropodes caparaçonnés communs dans les mers de l'ère primaire, depuis le Cambrien jusqu'à leur extinction il y a 250 millions d'années. L'œil, en fournissant une arme révolutionnaire aux chasseurs, a totalement bouleversé l'évolution à la frontière du Cambrien et a mené tout droit à la diversité et à l'explosion du Cambrien, soit cet incroyable big-bang du vivant ayant eu lieu il y a un demi milliard d'années. Car, d'après les fossiles retrouvés, les êtres vivants se seraient diversifiés tous azimuts à cette époque ; la course aux armements entre prédateurs et proies aurait été le détonateur de ce fantastique bio-big-bang* » (SV 04/05 : P). Si on fait abstraction de l'interprétation que le cerveau fait de la perception, ce qui est perçu est le réel : « *Ce que voit l'œil est la réalité ultime* » (Bo 71). « *Tout ce qui frappe l'œil n'est rien d'autre que le véritable Éveil* » (Paochih). « *Ce que j'ai étudié et tout mon travail au cours d'une trentaine d'années se résume en un mot : "voir"* » (Sh VIII, Chen-houei). « *Il est seulement nécessaire de voir et d'entendre directement* » (Bunan). « *Cette perception du Vide que l'on nomme "voir" transcende toute définition de quelque chose ou de rien. Quand on "voit", n'y a-t-il rien à voir ? Mais s'il y a un objet de vision, ce n'est pas "voir"* » (DK). « *Le voir n'a pas toutes sortes de vue ; c'est la vue de notre propre Essence. Pourquoi ? Notre propre Essence est originellement pure, calme et tranquille, et cette fonction de la vue est née dans le substantiel tranquille. Lorsque je dis "voir", je ne fais pas la distinction entre être face aux choses et ne pas y être. Pourquoi ? Parce que l'Essence de "voir" est constante. Donc, face à des choses on les voit, mais même si on n'est pas en face d'elles, on les voit quand même. Ainsi, on sait que les choses vont et viennent, mais l'Essence de "voir" ne va ni ne vient. Lorsqu'on examine toutes choses, on n'est ni souillé ni attaché. Ni être souillé ni être attaché signifie ne susciter ni amour ni haine. Cela s'appelle être "dépourvu de passions dans la vue", on peut appeler cela "œil du Bouddha" et Lui-même n'a pas d'autre œil. Lorsqu'on examine toutes choses, si on suscite l'amour ou la haine, on appelle ça être "pourvu de passions dans la vue". Être "pourvu de passions dans la vue", c'est l'œil des êtres vivants et ils n'ont pas d'autre œil* » (Hh 5, 8, 9). « *Je suis un œil intemporel. Je regarde le monde avec les yeux de Dieu et je trouve que tout est bien* » (NS II-1 ; JS 9). « *La perception est l'œil de Dieu, pur, non soumis à l'espace et au temps. Il s'agit toujours de Dieu regardant en soi-même, se contemplant soi-même dans ses infinies possibilités de déploiement, suivant d'innombrables points de vue différents* » (KR VII).

Castaneda parle d'une manière particulière et extrêmement intéressante de « voir », qu'il distingue de « regarder » et qui est liée d'une certaine façon à celle que décrivent les maîtres Zen : « *Il semble bien que le système de connaissance*

de Don Juan appelait une différence sémantique entre "voir" et "regarder", pour exprimer deux façons distinctes de percevoir. "Regarder" concernait la manière ordinaire par laquelle nous sommes habitués à percevoir le monde, alors que voir supposait un processus extrêmement complexe grâce auquel "l'homme de connaissance" pouvait "voir" l'essence des choses de ce monde. Chaque fois que l'on regarde une chose, on ne la "voit" pas. On ne fait que la "regarder", sans doute pour être certain qu'il y a là quelque chose. Lorsqu'on apprend à "voir", chaque fois qu'on "voit" une chose elle est différente, et pourtant c'est la même. "Voir" chasse l'illusion de la victoire, de la défaite, de la souffrance. Lorsqu'on "voit", il n'y a plus aucune image familière dans le monde. Tout est nouveau. Rien n'a jamais été auparavant. Le monde est incroyable. Le fait d'avoir appris à "voir" transforme un homme en tout en ne devenant rien. Pour ainsi dire, il disparaît et cependant il est toujours là. On pourrait dire que c'est le moment où un homme peut devenir ou avoir tout ce qu'il veut. Mais il ne désire rien, et au lieu de jouer avec ses semblables comme s'ils n'étaient que des marionnettes, il les rencontre dans le brouillard de leur folie. Entre lui et eux la seule différence réside dans le fait que celui qui "voit" contrôle sa folie, alors que ses semblables, les hommes, n'y arrivent pas. Un homme qui "voit" ne s'intéresse plus activement à ses semblables. "Voir" l'a détaché de tout, absolument de tout ce qu'il connaissait auparavant. Celui qui "voit" est toute chose » (CV Intro, 2, 9, 10, 11, 13). « Pour les anciens Égyptiens, voir est l'équivalent de créer » (CJ 21-51). Le dernier terme est le réel, qui précède la perception et donc le langage. Les maîtres Zen sont habiles à le pointer du doigt pour le montrer dans l'instantanéité. Ça commence souvent par un échange verbal conduisant à un paradoxe : « Un moine conférencier vint trouver Ma-tsou. Ma-tsou poussa un rugissement. Le moine dit : "C'est un phénomène". — "Quel phénomène ?" — "La sortie d'un lion de sa grotte". Ma-tsou garda alors le silence. Le moine dit : "C'est aussi un phénomène". — "Quel phénomène ?" — "La demeure d'un lion dans une grotte". — "Sans sortie ni entrée, de quel phénomène s'agit-il ?" Le moine ne put répondre et il prit congé. Il franchit la porte quand Ma-tsou l'interpella : "Conférencier !" Celui-ci se retourna. — "Qu'est-ce ?" » (Sh Ma-tsou). En effet : Qu'est-ce ? Qu'est le réel ? Lacan nous dit : « Le réel est le domaine de ce qui subsiste hors de la symbolisation » (LH) ; ça signifie simplement qu'on ne peut rien « dire » du réel : « La nature des choses est vide et n'a pas d'explication verbale. La nature des choses est un perpétuel silence fondamental, ouvert et clair, sans limites ni frontières » (Pao-tchih). « Le réel se fonde pour autant qu'il n'a pas de sens, qu'il exclut le sens, ou, plus exactement, qu'il se dépose d'en être exclu » (L 13/01/76). Il est donc inutile de s'y essayer : « Il n'est pas sûr que ce que je dise du réel soit plus que de parler à tort et à travers » (L 13/04/76). Le réel, c'est : CE QUI EST. C'est là que se trouve la limite entre un individu qui utilise ce vocabulaire pour prouver qu'il est intelligent et un Éveillé ; le premier ressent le besoin d'exposer sa science tandis que le second parle avec humilité de ce qu'il connaît de façon directe dans l'unique but

de rendre service à son prochain. Le réel est simplement ce qu'il y a derrière le mur du langage, il est silence : « *Le discours est dans votre monde. Dans le mien il y a l'éternel silence* » (JS 23). Lacan dit qu'« *au-delà de ce mur, il n'y a rien qui ne soit pour nous ténèbres extérieures* » (LFP III) ; il entend sans doute « ténèbres » au sens d'« inconnaissable », ce qui est la propriété fondamentale du réel : « *Pas plus que l'enfant à naître ne peut connaître la vie après la naissance parce qu'il n'a rien à l'esprit qui lui permettrait de s'en faire une image valable, le mental est incapable de penser au réel en utilisant des expressions décrivant ce qui ne l'est pas, sauf la négation : "pas ceci, pas cela"* » (JS 98). Du réel on ne peut rien dire, et pourtant on en parle quand même, c'est une convention : « *Ce qui est appelé "le monde", n'est pas le monde. Je l'appelle "monde"* » (SeT). « *Toute discussion au sujet du silence n'est que simple bruit* » (JS 90).

Il va arriver un moment où, tel les proches d'un Éveillé, le chercheur de vérité va commencer à maîtriser le discours spirituel. C'est un don qu'il va perfectionner petit à petit au point que, vers la fin, il serait presque capable de répondre à la place de tel ou tel Éveillé lors de ses entretiens. C'est même devenu une sorte de jeu, il s'amuse à tenter mentalement de répondre aux questions des visiteurs plus vite que l'Éveillé. Et s'il y a quelques cas qui vont se raréfier avec le temps où il se trompe, la plupart du temps il aurait donné des réponses similaires à celles de l'Éveillé. Tout se passe comme si, bien que n'ayant pas encore franchi le mur du langage, il était malgré tout capable de contempler le silence comme s'il le voyait à travers le mur. C'en est au point qu'il se demande parfois lui-même s'il n'aurait pas, par hasard, réussi cet Éveil tant convoité. Mais le seul fait qu'il se pose cette question est une preuve du contraire car de l'autre côté du mur il n'y a plus de questions, mis à part évidemment des questions purement pratiques du genre : « *Reste-t-il assez de lait pour le petit déjeuner de demain ?* »

Malheureusement, comme il n'est pas encore un Éveillé, le chaudron de l'existence va s'occuper de le lui prouver par l'action non encore interrompue du feu secret : « *Si on éprouve l'Extinction pure de l'Ainsi-Venu par la conjecture ou la présomption ultime, tout a encore un aspect égocentrique* » (SeT) ; « *Si vous prenez des phrases pour une attestation sans dominer votre esprit, vous n'avez pas raison. Vous faites erreur et trompez les autres. Vous et les autres tomberez ensemble* » (Hh 41). Un observateur averti pourrait voir que ce chercheur de vérité n'a pas tout à fait la même attitude qu'un Éveillé face aux vicissitudes de l'existence. Il peut éventuellement être habité par un certain besoin de convaincre, une réminiscence de l'esprit missionnaire ; mais c'est surtout face aux épreuves les plus difficiles que la différence se fait vraiment sentir. Ça peut être n'importe quel détail révélateur comme par exemple une certaine propension à légèrement pleurer sur lui-même, ou bien un soupçon de jalousie devant une personne au sort plus enviable ; ça nous est arrivé personnellement lorsque, dans le cadre de notre profession, un poste plus

attrayant nous a été refusé pour être attribué à d'autres qui n'étaient pas plus méritants mais qui connaissaient les bonnes personnes.

C'est là qu'il va intégrer ces petits défauts à son discours pour justifier son attitude, et c'est aussi là qu'il va trouver la réponse à la question qu'il se pose en permanence : il n'est pas encore un Éveillé ! Son discours, presque sans faute, n'est que le résultat d'une parfaite intégration intellectuelle de celui des Éveillés. S'il écrivait un texte il ne contiendrait pas forcément d'erreur mais, si les concepts contenus dans les phrases seraient relativement justes, leur enchaînement manquerait probablement de cohérence. L'ensemble du texte risquerait de manquer de vie et s'avérerait alors incapable de soulever une émotion suffisamment forte dans l'esprit d'un autre chercheur de vérité pour pouvoir le bousculer un tant soit peu. Par exemple, le livre de Ramesh Balsekar sur Nisargadatta Maharaj (Oe) s'est avéré être l'étincelle suffisante pour faire basculer de l'autre côté du mur plusieurs chercheurs de vérité qui étaient proches de la limite finale : « *Je pris plaisir à lire et relire les œuvres de Ramana Maharshi, Nisargadatta Maharaj et Poonjaji, mais ce fut un certain Ramesh Balsekar qui me liquida pour de bon. Il ne dit rien de différent de ce que disent ses copains, mais il le dit avec Grâce, en une seule phrase qui m'a atteint droit au cœur intuitif* » (SNP 3). C'est une preuve suffisante de sa percussive ; il contient véritablement du concentré de vie sous forme de mots : le pouvoir du Verbe.

Il n'empêche que le chercheur de vérité doit être suffisamment avancé sur la voie pour se trouver plus ou moins en état d'« ouverture », où cette faculté va enfin lui permettre de recevoir une partie du fruit de son travail. Cette ouverture est en elle-même la récompense ; grâce à elle la solution des problèmes spirituels lui apparaissent de plus en plus clairement dont ceux qui le concernent au plus près : « Comment faire pour atteindre l'Éveil, et quand pourrais-je y arriver ? »

La réponse est là dans sa plus complète nudité et il l'avait sous les yeux depuis le début de son chemin mais elle ne lui avait jamais paru aussi claire qu'aujourd'hui : Il n'y a rien que l'homme puisse faire pour réussir et il ne doit pas se poser la question de savoir quand ça arrivera ! On ne répètera jamais assez ces paroles de l'Évangile : « *À l'homme c'est impossible, mais à Dieu tout est possible* » (Mt. XIX-26). « *En réalité, il n'y a pas d'êtres vivants que le Bouddha puisse sauver. Il ne peut trouver de "moi". Comment trouverait-il un*

"non-moi" ? Le Bouddha et les êtres vivants ne sont rien d'autre que le produit de vos opinions erronées. Vous avez toutes sortes d'opinions sur l'ordinaire et l'extraordinaire, le pur et l'impur, qui sont autant d'obstacles. Il faut commencer par ne plus avoir d'opinions, ni de but à atteindre, ni de blocages d'ordre méthodique, pour se dégager du champ de perception que représente le triple monde avec ses êtres ordinaires et ses saints. La seule chose à faire, c'est de n'avoir aucune opinion. Les montagnes sont des montagnes, les rivières sont des rivières, les moines sont des moines, les laïcs sont des laïcs. La Terre couverte de monts et de fleuves, le Soleil, la Lune et les étoiles ne sont autres que votre esprit. Le Bouddha n'a pas plus atteint l'Éveil que les êtres vivants ne l'ont perdu, car la Vérité n'autorise pas pareilles distinctions. On ne peut pas l'atteindre avec le corps ni le chercher avec l'esprit. Tous les êtres vivants sont des attributs de l'Éveil. L'Éveil n'est pas quelque chose que l'on trouve. Il vous suffit donc de produire l'esprit de ce qui est introuvable, et quand vous ne trouverez absolument rien, ce sera l'esprit d'Éveil. Quand on sait clairement que tous les êtres vivants ont toujours été éveillés, on n'a plus d'Éveil à trouver. Il n'y a qu'un Esprit unique, un Esprit qui n'est ni Bouddha ni les êtres vivants, car il exclut pareil dualisme » (HW). « Si vous croyez qu'il va arriver quelque chose et qu'assis là, jour après jour, des années durant, vous attendez l'avènement du Royaume, le Royaume ne viendra pas pour autant. Allez où vous voulez, faites ce qui vous plaît. Je vous le dis très clairement, très haut, dans une langue très claire et sans équivoque : il n'y a rien à communiquer ni maintenant ni jamais. Vous êtes à la poursuite de quelque chose qui n'existe pas. Il n'y a rien à transformer, rien à changer, rien à comprendre. Vous n'allez rien obtenir de personne parce qu'il n'y a rien à obtenir. Puisqu'il n'existe rien de tel que l'illumination, la question de savoir si X ou Y est illuminé ne se pose pas. Le vrai problème c'est que vous souhaitez votre propre transformation et, découvrant que c'est une tâche impossible, vous voulez changer le monde pour l'ajuster à un modèle de votre conception. L'homme est toujours à la recherche de quelque chose — argent, pouvoir, sexe, amour, expérience mystique, vérité, illumination... et tout cela l'entraîne à l'extérieur de son état naturel. Quand vous pensez que vous êtes complètement impuissant vous dépendez encore de quelque système extérieur, vous en êtes encore à attendre un événement, une grâce qui descendrait sur vous ; vous comptez donc sur une aide extérieure. Rien d'extérieur ne peut vous aider — ni personne — c'est une conclusion difficile à accepter : "J'en ai fini avec toute organisation externe". Vous n'allez plus voir personne, vous n'écoutez plus personne, pas même le plus saint des hommes. Il peut être le dieu des dieux et proclamer qu'il est venu pour le salut de l'humanité mais vous n'allez pas le voir. Vous n'attendez rien d'aucune source extérieure. Vous êtes ainsi rendu à vous-même et à l'ignorance totale. Vous allez alors à la découverte, ressassant sans cesse la même question, qui se fait lancinante : "Comment puis-je comprendre ?" Quand vous en avez fini avec toutes les réponses extérieures et qu'aucune réponse ne vous vient de l'intérieur,

qu'arrive-t-il à la question ? Elle se dissout. L'ionisation de la pensée intervient parce que la pensée ne peut s'échapper et cela, c'est l'énergie, c'est la vie. L'unique réponse à toutes les questions, c'est : "Cessez de poser des questions". Se rendre compte qu'il n'y a pas d'illumination, c'est "cela" l'illumination. Lorsque vous voyez que le mental n'est pas ce qui convient pour comprendre quoi que ce soit, la vie se calme et retombe dans son rythme naturel et il n'y a plus pour vous de problème ni de fardeau. La pensée ne s'arrête pas ; la pensée et la vie ne sont pas deux choses différentes. Vous ne vous libérez pas des pensées. Elles sont là ou non ; quoiqu'il en soit, vous ne vous identifiez pas du tout à elles » (Re). « Tout ce que vous avez entendu est ce que cet organisme corps-mental était censé entendre. Quel effet cette écoute produira ne dépend pas de vous. En d'autres termes, Timothy ne peut pas utiliser cette compréhension pour réaliser un progrès. Si un changement doit se faire, la compréhension produira ce changement » (RB). « En toute occasion, gardez-vous de peser à tort et à travers. "Comprendre" ou "ne pas comprendre", tout cela est faux » (LP 6). « Il n'y a rien à comprendre. Comprendre est seulement une très mince affaire, absolument insignifiante » (CV 17). « Quand vous dites : "J'ai compris", en réalité vous n'avez pas compris, parce que la compréhension a été réduite à un concept dans votre cerveau ; tout ce que vous avez fait est d'interpréter les mots selon votre structure et vos aptitudes intellectuelles » (TL XIX ; CM VIII). « Il y a quelque chose qui vous permet de dire que vous comprenez. Vous êtes séparé de cela. Ce que vous pensez avoir compris n'est qu'un mouvement dans votre conscience, et vous êtes séparé de ce genre de conscience. Alors, pour ce qui est de votre cas, il n'est pas question de comprendre ou de ne pas comprendre » (NU 5). « Je passe mon temps à énoncer qu'il vaut beaucoup mieux ne pas comprendre » (L 05/02/69). Mieux, comme le dit Socrate : « Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien » (VPT_h). « En réalité aucun des arguments ne sort de moi, mais toujours de celui avec qui je converse, et que moi-même, je ne sais rien, sauf une petite chose, qui consiste uniquement à recevoir l'argument d'un homme sage et à l'accueillir comme il convient » (PT_h XV). « Ce que vous connaissez, ce que vous pouvez percevoir avec vos yeux n'est pas vrai. Ce qui dit "je ne sais rien", voilà votre nature véritable » (NU 7). Un Éveillé ne peut qu'adhérer à la célèbre sentence de Socrate, mais il peut aller plus loin en y changeant seulement une lettre : « Je ne suis qu'une chose, c'est que je ne suis rien ».

Est-ce qu'on « comprend » ce qu'est le goût du réglisse ? Il est évident que non, simplement on le « connaît ». Dans le cas qui nous intéresse c'est encore pire car il faudrait être capable de produire la même connaissance avec : le goût de la bouche. Pour connaître le goût du réglisse il suffit de s'en procurer et de le poser sur la langue ; les capteurs adéquats envoient les messages convenables au cerveau qui les met en mémoire dans la catégorie : « goût du réglisse ». Mais, ces mêmes capteurs ne sont pas sensibles au goût de la bouche ; le cerveau ne

reçoit donc aucun message qu'il pourrait enregistrer : « *Nous connaissons le goût d'une pêche, nous connaissons le goût de ce que nous mangeons, mais connaissons-nous la saveur de notre bouche ? Avez-vous un jour essayé de goûter votre bouche ?* » (TL XXI). « *Si je vous demande quel est le goût de votre bouche, tout ce que vous pouvez me dire c'est qu'elle n'est ni sucrée ni amère, ni aigre ni acide. C'est ce qui reste quand vous avez passé en revue tous les goûts. Pareillement, quand n'existent plus ni les distinctions ni les séparations, ce qui reste est la réalité, simple et entière* » (JS 81). On est donc ici confronté à un problème analogue : le mental est capable de mémoriser nos différents états d'âme mais il ne peut rien faire en ce qui concerne leur substrat : l'être. Saisir le silence revient à saisir l'absence de goûts. C'est ainsi que certains maîtres orientaux se sont spécialisés dans le : « Pas ceci ! Pas cela ! » Mais encore une fois, le mental ne peut pas produire une réflexion juste sur le « Pas ceci ! Pas cela ! » Il faut produire une absence de réflexion, une absence de la pensée « être présent », de façon à être présent sans catégorie. On peut toujours ressasser des phrases du genre : « être absent à sa propre présence » ; « être au-delà de l'être et du non-être » ; ça reste des catégories, de simples pensées. Il faut : ne pas penser, et simultanément : ne pas savoir qu'on est en train de ne pas penser. Si on réussit cela, ne serait-ce qu'un instant, ce sera un instant d'Éveil ; sinon c'est comme chercher partout, dans le but de mieux voir, les lunettes que l'on porte déjà sur le nez : « *De pensée en pensée vous courez à la recherche, cherchant votre tête dont vous vous êtes défait, incapables de vous arrêter. Aveugles qui vous mettez une tête sur la tête ! Qui avec sa tête cherche sa tête !* » (LP 13, 21, 32).

Il va donc ressasser ça pendant des mois : « Qu'est-ce que je peux faire puisqu'il n'y a rien à faire ? ». « *Faire et ne pas faire reviennent exactement au même* » (CM VIII). « *Il n'y a de fait que du fait que le parlêtre le dise. Il n'y a pas d'autre faits que ceux que le parlêtre reconnaît comme tels en les disant. Un fait, c'est toujours un fait de discours* » (L 13/01/76, LM). « *Maintenant, il y a cette paix profonde de savoir qu'il n'y a rien "à faire", ni maintenant, ni plus tard, ni jamais !* » (SNP 16). Il va malgré tout continuer à lire des livres, à assister à des entretiens et à tenter de faire des expériences car c'est comme ça qu'il s'est habitué à vivre au quotidien. Il le fera en ayant toujours présent à l'esprit que ça ne lui sert plus à rien, ce qui peut engendrer un léger état dépressif mais, comme il est compensé par sa nouvelle capacité d'ouverture, il arrive à mener sa vie tant bien que mal. On pourrait presque dire qu'il s'est habitué à la chaleur du feu secret et que son existence devient supportable ; à moins que cette chaleur ait diminué !

Et ça va durer, durer... Ça va paraître interminable : « Comment atteindre l'Éveil, alors qu'il n'y a rien que je puisse faire ? » Pourtant tout fonctionne à peu près bien : la synchronicité est bien réglée, sa vie affective est relativement, ça se passe bien dans sa profession et il a d'excellentes relations avec ses amis chez

lesquels il se révèle extrêmement brillant. Il possède en outre une sorte de pouvoir d'empathie grâce auquel il réussit à lire sur le visage des gens leur état d'esprit présent ; ça lui permet en particulier de comprendre leurs attentes plus rapidement et de s'en faire plus facilement des alliés. Bref tout baigne, sauf cette constante impression d'échec qui refuse de le quitter et qui ne concerne rien moins que son but principal dans l'existence. Il réussit ainsi le tour de force d'être insatisfait malgré des conditions de vie que pourraient lui envier plus de 95% de la population mondiale : « *Vanité, tout est vanité dit l'Ecclésiaste* » (Ecc. 1-2). Il est en train d'apprendre que les conditions matérielles, y compris dans le domaine affectif, sont impuissantes à combler son vide existentiel.

On apprend dès le plus jeune âge des histoires dans lesquelles la belle princesse et le beau prince s'aiment et vont être heureux toute leur vie. Les célibataires de tous âges sont convaincus que leur bonheur dépend de la rencontre d'un partenaire amoureux répondant à leurs attentes ; ceux qui ne sont plus célibataires déchantent un petit peu, mais ils veulent quand même encore y croire. C'est ainsi que les grands humoristes pondent des mots d'esprit extraordinaires du genre : « *Le mariage consiste à résoudre à deux des problèmes qu'on n'aurait pas eus tout seul* » (SGu), ou encore : « *L'amour rend aveugle, mais le mariage rend la vue* » (OW). Les auteurs exposant les différences d'attitude entre les hommes et les femmes dans le but de les réconcilier en leur permettant de se comprendre, ce qui est effectivement très utile, font fortune ; etc. Malheureusement, on ne peut être heureux avec quelqu'un d'autre que si on est déjà capable de l'être seul. En outre, il faut avoir un complexe d'Œdipe résolu car dans le cas contraire on va choisir inconsciemment un partenaire qui va recréer les conditions affectives de cette époque infantile, là où ça coince. La vie de couple, après le passage obligé par la période de découverte : tout-nouveau-tout-beau, va devenir la scène sur laquelle va se jouer en boucle la répétition du symptôme œdipien. Même si on le sait, les personnes de l'autre sexe qui nous attirent sont celles qu'il vaudrait mieux éviter tandis qu'on ne prête aucune attention aux autres. Les plus chanceux sont ceux qui ont eu des parents suffisamment équilibrés pour avoir relativement peu de problèmes dans ce domaine ; il est possible que ceux-là puissent se satisfaire de l'existence en enfer grâce à la torpeur produite par les eaux du Léthé. Mais ce n'est pas le cas de notre chercheur de vérité car s'il a pu profiter d'une intensité suffisante du feu secret, c'est justement parce que ça ne s'est pas très bien passé.

- VII - Réel.

Les deux dernières expériences que doit vivre le chercheur de vérité parvenu à ce point sont : d'une part la confrontation avec sa propre mort et d'autre part la perception de Lucifer qui agit en lui, à savoir la part d'égoïsme qui lui échappe.

Il doit donc d'abord percevoir « avec ses tripes » la réalité de sa propre mort : *« C'est ici le secret de la parole prononcée par l'Élu : "Mourez avant de mourir". Dieu dit : "Celui que J'aime, Je le tue. Celui que Je tue, c'est à Moi de le racheter. Celui que Je dois racheter, c'est Moi qui suis sa rançon". C'est-à-dire : Celui qui devient l'Aimé de Ma Présence, est celui qui est tué par Mon Amour. Celui qui est tué par Mon Amour, c'est à Moi de le racheter. Celui pour qui Je dois payer la rançon, c'est Moi qui suis sa rançon »* (NA 88, 111). Certaines écoles de mystères de l'antiquité faisaient passer une épreuve correspondant à cette étape à leurs membres : *« Isis, la sœur d'Osiris, ne voulut pas que les combats et les luttes soutenues qu'elle avait essuyés, que tant de sagesse et de courage restent ensevelis dans l'oubli et le silence. Elle institua donc des Mystères très saints, qui devaient être des images, des représentations et des scènes mimées des souffrances d'alors, pour servir de leçon de piété et d'encouragement pour les hommes et les femmes qui passeraient par les mêmes épreuves »* (PI 27). *« À l'époque gréco-romaine, l'initiation complète aux mystères d'Isis, qui ont fait de larges emprunts à l'Égypte, comportait aussi une mort simulée et une renaissance »* (Mo). *« Les expériences de l'âme, immédiatement après la mort, sont comparées aux épreuves de l'initié dans les Grands Mystères : au début, celui-ci erre dans les ténèbres et souffre toutes sortes de terreurs ; puis, soudain, il est frappé d'une lumière merveilleuse et découvre des sites purs et des prairies, entend des voix et perçoit des danses »* (StH). *« Le néophyte a les yeux bandés, ce qui signifie qu'il est encore aveugle, incapable de discerner le secret des mystères ; il peut à peine entendre s'approcher le prêtre muni d'un glaive ou d'un bâton. Nous voyons le néophyte prostré comme un cadavre qui sera bientôt ressuscité à une vie nouvelle »* (MV). *« Le néophyte devait escalader plusieurs échelles, et errer dans une caverne obscure. Après avoir traversé les terribles épreuves, on lui conférait le degré de "Pastaphore" ; les deuxième et troisième degrés étant appelés le "Néocore" et le "Melanephore". Amené dans une vaste chambre souterraine, remplie de momies*

couchées sur des lits de parade, on le mettait en présence de la bière qui contenait les restes ensanglantés et mutilés d'Osiris. Cette salle se nommait la "Porte de la mort" et c'est sans doute à ce mystère que les passages du livre de Job font allusion : "Les portes de la mort t'ont-elles été ouvertes ? As-tu vu les portes de l'ombre de la mort ?" (Job XXXVIII-17) » (HPB VIII). « Il faut mourir pour vivre. Il n'y a de re-naissance qu'au travers la mort » (JS 25). « Celui qui conservera sa vie la perdra, et celui qui perdra sa vie à cause de moi la retrouvera » (Mt. X-39).

Cette initiation était malheureusement appliquée la plupart du temps à des personnes n'ayant pas la maturité adéquate et, bien que leur étant malgré tout profitable, l'effet produit était très largement insuffisant pour engendrer par la suite un Éveillé. Lorsqu'elle est vécue au bon moment, cette épreuve est suivie quelques temps après par la confrontation avec Lucifer qui est la dernière expérience importante avant l'Éveil, en supposant qu'il réussisse ; à l'image de Jésus qui descend aux enfers après sa mort sur la croix : « *Christ ayant été mis à mort quant à la chair, mais ayant été rendu vivant quant à l'Esprit, dans lequel aussi il est allé prêcher aux esprits en prison* » (1 Pi. III-18, 19). « *Seigneur Jésus-Christ, résurrection et vie du monde, permets-nous de raconter ta résurrection et les merveilles que tu as accomplies en Enfer* » (Ni. XVIII-1).

L'homme sait qu'il va mourir, c'est l'une de ses plus grandes certitudes ; et si on peut se permettre l'expression, ça le fait mourir de peur. C'est un fait qui à la fois le terrorise : « *La peur de la mort est l'amende à payer pour avoir accepté l'identification à un corps* » (NM 02/02/81), et qui, en même temps ne peut pas être intégré mentalement : « *La question de la mort, celle de la naissance, sont en effet les deux dernières qui n'ont justement pas de solution dans le signifiant* » (L 11/04/56). Même Jésus qui est censé savoir qu'il va ressusciter (Mt. XX-19), donne l'impression d'avoir peur de la mort : « *Il commença à éprouver des frayeurs et des angoisses. Il pria s'il était possible, que cette heure s'éloigne de lui* » (Mc. XIV-33, 35). « *Moi (Jésus) je craignais la mort pour vous prouver, par cette crainte, la réalité de la chair que j'ai revêtue* » (EpD). « *Je fais la distinction entre la peur de la mort et la peur de mourir. Mourir peut être un processus douloureux et le corps subit cette douleur. Si j'avais le choix, je dirais : "Mort rapide, s'il vous plaît !"* » (RB). « *Il est normal que celui qui croit mourir éprouve de la peur, celle-ci étant liée à l'instinct de survie. De telles peurs sont naturelles* » (KR IX). L'homme préfère subir toutes les tribulations de l'existence plutôt que prendre le risque de mourir. Même les Catholiques qui croient à la résurrection ou les Bouddhistes qui prônent la réincarnation ne sont pas pressés de vérifier concrètement leurs théories, mis à part des hommes de la trempe de l'abbé Pierre : « *J'ai toujours cru en une vie nouvelle en Dieu après la mort, je n'ai jamais ressenti de véritable tristesse lors de la mort de mes proches, y compris celle de mes parents ou de Mademoiselle Coutaz qui a été mon assistante pendant trente-huit ans sans jamais aucun trouble entre nous. La*

mort c'est dans l'ordre des choses. Hormis face aux décès épouvantables qui se font dans d'atroces souffrances — ce qui me scandalise, c'est la souffrance et non la mort —, je ressens toujours une grande sérénité face à la mort » (APM 7). On pourrait penser que les terroristes kamikazes sont une exception mais quand on connaît leur histoire, ils sont le plus souvent victimes à la fois de lavage de cerveau et de chantage.

L'âge où la mort s'introduit en tant que concept dans l'esprit de l'homme correspond à l'adolescence : « *Vigotski avait constaté par exemple que la notion de concept, ce qui répond à un concept, l'enfant n'y entre pas avant la puberté* » (LPo). À côté de ça, l'adolescent possède le privilège d'avoir un corps ayant des capacités pratiquement maximales, qu'il perdra par la suite, et un intellect qui commence à avoir suffisamment d'autonomie pour en profiter pleinement. L'aspect physique de la fin de l'adolescence est donc devenu la référence de la beauté et de la santé ; il suffit pour s'en convaincre de considérer l'âge des mannequins, des actrices et des chanteurs à la mode. De nombreuses personnes plus âgées dépensent des fortunes pour tenter vainement de retrouver un physique d'adolescent ; les individus d'un certain âge bénéficiant d'une aura de séduction, comme les acteurs, en profitent pour former des couples avec de très jeunes gens. Et pourtant, les deux principales causes de mortalité chez les jeunes sont le suicide et les accidents de la route car ils conduisent beaucoup trop vite et surtout rarement à jeun. Il y a au premier abord une énorme contradiction entre ces deux causes : le jeune prend trop de risques au volant car il se sent immortel. C'est d'ailleurs ça qui nous laisse penser qu'au plus profond de lui-même, le jeune qui se suicide ne croit pas qu'il va mourir ; il est plutôt dans une confusion mentale suffisante pour s'imaginer que son acte va mettre fin à ses problèmes mais pas à son existence. Même une personne âgée, qui passe son temps à affirmer qu'elle va bientôt être tranquille, ne pense pas sincèrement ce qu'elle dit, à quelques exceptions près : « *Lorsque votre vie a été longue et bien remplie, vous éprouvez le besoin de mourir* » (JS 68). Seulement voilà, en général ceux qui affirment qu'ils souhaitent mourir n'ont justement pas eu cette vie bien remplie qui aurait pu justifier leurs paroles ; ils ne cherchent qu'à attirer une attention qui leur fait défaut depuis trop longtemps. En ce qui les concerne, que ce soit le jeune suicidaire ou la personne âgée, qu'on fasse semblant de le pousser dans le vide du haut d'une falaise et non seulement il va avoir le réflexe de ne pas tomber mais en plus il va pester de colère qu'on lui ait fait une peur pareille. Il existait dans certains temples orientaux une épreuve initiatique qui consistait à marcher tous les jours sur une planche assez large posée au sol. À force d'entraînement, le néophyte possédait une pleine et entière assurance qu'il était capable de ne pas tomber de la planche quelles que soient les circonstances. Le jour arrivait enfin de l'épreuve finale : il portait lui même sa planche jusqu'à un lieu où il devait la poser pour relier deux falaises voisines au-dessus d'un précipice de plusieurs dizaines de mètres. L'épreuve consistait alors à traverser

pour aller d'une falaise à l'autre. Dans la plupart des cas, comme par enchantement, l'assurance des jours précédents s'évaporait comme neige au soleil. Pourquoi ? Si l'ego reste silencieux, le passage est le même que lorsque la planche est au sol ; c'est ça le but de l'épreuve.

C'est donc ce spectre immense que le chercheur de vérité va devoir affronter : à la fois une donnée concrète qui échappe totalement à ses facultés mentales et en même temps le sujet de sa plus grande terreur. Mais il est impossible d'y échapper car la mort est la clé qui ouvre la porte du réel : « *La pulsion de mort, c'est le réel en tant qu'il ne peut être pensé que comme impossible. C'est-à-dire que, chaque fois qu'il montre le bout de son nez, il est impensable. Aborder à cet impossible ne saurait constituer un espoir, puisque cet impensable, c'est la mort, dont c'est le fondement du réel qu'elle ne puisse être pensée* » (L 16/03/76).

Dans les années 80, la mode était aux émissions traitant du paranormal ; un de leurs sujets de prédilection concernait les NDE, expériences de mort imminente. Manifestement, les gens ayant vécu cette expérience n'avaient plus peur de la mort ; la raison évidente en était qu'il croyait la connaître. Ils sont sûrs qu'ils ont vécu l'expérience de la mort pendant quelques temps et que malgré tout leur âme était toujours vivante. Ainsi, pour eux, ce n'est plus ni l'inconnu ni la fin ; c'est évidemment une raison suffisante pour ne plus avoir peur. Ils affirment être pressés de retourner dans l'état de plénitude qu'ils ont connu à ce moment là mais ce n'est pas pour autant qu'ils ont envie de se suicider, ils ont un goût encore plus prononcé qu'auparavant pour l'existence. Malheureusement, seule une personne ayant vécu cette expérience peut décider pour elle-même de sa validité ; pour les autres, ce n'est qu'une information de seconde main qui n'a pas le pouvoir de faire cesser leur peur. Sans compter que la raison est là pour nous signifier que les gens ayant vécu une NDE sont toujours vivants ; il n'y a donc aucune preuve tangible que ce dont ils parlent soit vraiment identique à la vraie mort. Certains neurologues évoquent un cocktail chimique qui se déverserait dans le cerveau pendant qu'il est encore vivant, composé d'un certain nombre de substances dont des hallucinogènes équivalents au LSD ou à la mescaline. Alors : la mort consiste-t-elle vraiment à entrer dans un tunnel dont l'issue est un halo de lumière spirituelle et d'amour, ou bien n'est-ce qu'un fantasme créé par l'action de psychotropes sur le cerveau ? Ceux qui ont vécu une NDE ont foi dans la lumière, tandis qu'un neurologue matérialiste penchera pour la fantasmagorie. Il est évidemment impossible de connaître la bonne réponse sans avoir soi-même vécu ce genre d'expérience ; et encore, ce ne peut être tout au plus qu'un début de preuve plutôt basé sur la conviction intime que sur des faits irrécusables.

Quant à lui, le chercheur de vérité ne doit pas vraiment mourir mais seulement prendre « matériellement » et concrètement conscience de la réalité de sa propre mort, au sens fort. Et comme le dit Lacan, ça n'est pas quelque chose qui se fait dans le langage. Il n'y aura pas non plus de tunnel, de lumière spirituelle ni de

personnes décédées de sa famille ou autre pour venir le réconforter ; il doit affronter ça tout seul. Une des méthodes sans doute utilisée par les écoles de mystères de l'antiquité consistait à d'abord diaboliser une caverne sombre dans laquelle personne n'était censé aller ; on laissait croire à l'aspirant qu'elle était peuplée de monstres ou de fantômes et qu'aucun de ceux qui avaient commis la folie de vouloir la braver n'en étaient revenus. Ensuite, le jour de l'initiation arrivait ; on lui faisait probablement prendre des drogues et il devait passer plusieurs jours sans eau ni nourriture et sans lumière, seul dans cette caverne. S'il refusait, il ne pouvait plus rester dans cette école. Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi il se trouvait dans une situation où il pouvait s'imaginer qu'il allait mourir, d'autant plus que ses aînés devaient avoir pris soin de lui laisser penser que ça faisait partie des éventualités possibles. Citons à titre d'exemple la légende de la grotte de Trophonius : *« Les prêtres de la Grèce, pour guérir de semblables malades, employaient une sorte d'"homœopathie" ; ils les terrifiaient en exagérant le mal même dans une seule crise et les faisaient dormir dans la caverne de Trophonius. On se préparait à ce sommeil par des jeûnes, des lustrations et des veilles, puis on descendait dans le souterrain et on y était laissé et enfermé sans lumière. Des gaz enivrants, assez semblables à ceux de la grotte du Chien qu'on voit près de Naples, s'exhalaient dans cette caverne et ne tardaient pas à terrasser le visionnaire ; il avait alors d'épouvantables rêves causés par un commencement d'asphyxie ; on venait à temps le secourir et on l'emportait tout palpitant, tout pâle et les cheveux hérissés sur un trépied où il prophétisait avant de s'éveiller entièrement. Ces sortes d'épreuves causaient un tel ébranlement dans le système nerveux, que les crisiaques ne s'en souvenaient pas sans frissonner et n'osaient plus jamais parler d'évocations et de fantômes. Il en est qui depuis ne purent jamais s'égayer ni sourire ; et l'impression générale était si triste, qu'elle passa en proverbe et qu'on disait d'une personne dont le front ne se déridait pas : "Elle a dormi dans la caverne de Trophonius" » (EL III).*

La Conscience Impersonnelle peut tout mettre en scène, y compris placer le chercheur de vérité dans une situation aussi délicate que l'aspirant aux mystères ; par exemple en lui faisant avoir un accident, une maladie, une extase mystique ou autre. Il va entrer dans le club très fermé de ceux qui ont sauté dans ce vide de signifiant ; autrement dit, il lui sera impossible d'en parler. Malgré tout : *« La mort est notre éternel compagnon ; elle est toujours à notre gauche. Elle nous regarde et murmure à notre oreille ; elle nous observe, ainsi en sera-t-il toujours jusqu'au moment où elle nous touchera. Lorsqu'on s'impatiente, il suffit simplement de se tourner vers la gauche, de demander conseil à la mort et laisser tomber toutes les mesquineries courantes des hommes qui vivent leur vie comme si la mort n'allait jamais les toucher. En outre, il n'y a pas besoin de voir la mort, il suffit de sentir sa présence autour de soi » (CI 4).*

Une des conséquences du fait d'avoir vécu ce type d'expérience consiste en ce que la peur de la mort disparaît ; non pas la peur physique de la mort, à savoir celle qui se manifeste dans les situations de danger immédiat, mais la peur psychologique, celle qui est responsable du fait que par exemple, les films sur les tueurs en série ont tant de succès à cause du mélange de peur et de fascination qu'ils exercent sur les autres. Une autre conséquence est que ça change complètement la façon de se conduire dans l'existence ainsi que la façon dont on la considère : *« L'idée de la mort est la seule chose qui apaise notre esprit ; elle seule détache suffisamment l'homme au point de le rendre incapable de s'abandonner à quoi que ce soit. De même, elle seule détache suffisamment l'homme au point qu'il ne peut plus considérer qu'il se prive de quelque chose. Un homme de cette sorte ne désire, malgré tout, absolument rien, car il a un appétit silencieux pour la vie et toutes les choses de la vie. L'idée de la mort imminente, au lieu de tourner à l'obsession, devient indifférence : Sa mort est avec lui assise sur sa natte ; ils deviennent amis et sa mort lui conseille par des voies mystérieuses comment choisir, comment vivre de manière stratégique »* (CV 3, 10).

Le dernier point dont le chercheur de vérité devra prendre conscience, sur sa mort « réelle », consiste dans le fait que — malgré tout ce qu'il a pu lire sur le sujet, les opinions des uns et des autres, jusqu'à l'autorité de la Bible, de Nisargadatta Maharaj, des personnes ayant vécu des NDE ou autre —, il ne pourra jamais avoir aucune certitude en ce qui concerne sa survie après la mort : *« Comme il est écrit : "Car l'homme ne peut me voir et vivre" (Ex. XXXIII-20) ; durant leur vie ils ne me voient pas, après leur mort ils voient »* (JH 265a). La Conscience Impersonnelle, ce que nous sommes réellement, n'étant pas née ne peut pas mourir ; mais sans une mémoire capable de restituer sa présence sur un certain intervalle de temps, elle est sans aucun doute consciente d'elle-même tout en n'ayant pas le moindre moyen de le savoir : *« Vous n'avez pas besoin de savoir pour être »* (JS 87). C'est ce qui se passe pendant le sommeil profond ou dans le coma. Autrement dit, la mort pourrait très bien n'être qu'un coma éternel. D'un autre côté, les théories selon lesquelles l'homme est formé de plusieurs corps imbriqués les uns dans les autres pourraient tout aussi bien être vraies. Il existerait un corps astral qui viendrait habiter dans le corps physique pendant toute son existence en faisant seulement quelques sorties pendant les nuits, relié au corps physique par un lien invisible appelé *cordons d'argent*. À la mort le cordon d'argent se brise et le corps astral retourne dans le plan astral pour mettre au point son existence suivante, suite à quoi il viendra habiter un nouveau corps. En poursuivant ce principe, le corps astral finirait lui aussi par mourir mais il serait habité par le corps causal qui retournerait alors dans le plan causal pour mettre au point son choix d'un futur corps astral, etc. L'homme serait ainsi constitué de différentes couches, la couche inférieure étant le corps physique et la couche supérieure étant Dieu lui-même. Dans cette perspective, sachant que

Dieu est présent dans tous les corps simultanément : « *Le pur dynamique Brahman se revêt spontanément de corps variés comme de vêtements et il connaît le monde au travers des sens de ces corps* » (NM 02/02/80), il est fort probable que cette structure soit pyramidale et qu'il existe un étage de cette pyramide correspondant à un corps subtil présent simultanément dans plusieurs corps de l'étage inférieur, sorte de don d'ubiquité. Les théories considérant la succession des corps en comptent la plupart du temps de trois à sept, par exemple : corps physique-éthérique-astral-causal. Aucun de ces corps n'étant censé posséder le don d'ubiquité, cette propriété doit donc être reléguée à des corps supérieurs de natures plus subtiles. Il n'y a par ailleurs absolument aucune preuve que ces considérations soient vraies ou fausses mais Jean Klein en admet la possibilité : « *Ce que vous appelez votre corps n'est qu'une enveloppe dans laquelle vit un corps subtil. Ce corps intérieur est une énergie subtile, la force vitale qui soutient le corps physique. Toute notre sensibilité dépend de cette force vitale. De manière paradoxale, bien que le corps subtil réside dans le corps physique, il rayonne au-delà et rencontre l'environnement. Dans tout mouvement c'est le corps énergétique, le corps vital, qui bouge et qui entraîne le corps physique ; le corps physique est un gant, et le corps vital entre dans le gant. C'est le corps vital qui rend le gant vivant. Le corps astral appartient à la psyché, le corps énergétique aux sens. Le corps astral est une énergie encore plus subtile. Dans le rêve, c'est le corps astral qui prend avec lui le corps énergétique pour s'exprimer* » (QS ; TL XXII). « *Quand on meurt, le corps énergétique est rendu à l'énergie. Le corps éthérique est rendu à l'éther. L'astral va à l'astral, et ainsi de suite. Ils se dissolvent, mais la conscience demeure* » (TL XIII). « *Sous la dénomination de "corps physique", il faut comprendre les deux principes inférieurs de l'homme. Les matériaux composant ces deux principes permettent de les distinguer en : "corps grossier" et "double éthérique". Ce dernier est la reproduction exacte, particule à particule, du corps visible ; il est aussi l'intermédiaire par lequel entrent en jeu tous les courants électriques et vitaux d'où dépend l'activité du corps. Nous les réunissons ensemble, parce que tous deux fonctionnent sur le plan physique. Le double éthérique et le corps astral se pénètrent l'un l'autre, comme tous deux, à leur tour, pénètrent le corps grossier. Le corps astral, ou corps du désir, se compose exclusivement de substance astrale ; lorsqu'il est séparé du corps physique, il parcourt librement le plan astral, et, sur ce plan, il est le véhicule approprié de l'ego. Pendant le sommeil, l'ego pensant se glisse hors du corps physique, dont il laisse ensemble les deux parties, grossière et éthérique. À la mort, il en sort aussi, mais définitivement cette fois car il entraîne avec lui le double éthérique, qu'il sépare complètement du corps grossier. L'ego se débarrasse ensuite rapidement du double éthérique qui ne peut pas passer sur le plan astral. Nous pouvons passer au troisième plan, au monde mental. Lorsque nous serons parvenus à nous en faire quelque idée, nous aurons sous les yeux une triple région comprenant les mondes : physique, astral et mental. La conscience de l'Homme possède deux*

véhicules, dans lesquels elle fonctionne sur le plan mental, et le terme "corps mental" leur est théoriquement applicable à tous deux. Nous conviendrons cependant de le réserver exclusivement au véhicule inférieur, car le supérieur est plus connu sous le nom de "corps causal". Lorsque le temps sera venu pour l'Homme de se dépouiller finalement de ses enveloppes physique et astrale, il passera dans le monde mental. À la fin, le corps mental transmettra au corps "causal" permanent les caractéristiques ainsi façonnées, afin qu'elles puissent se faire jour dans l'incarnation suivante » (BH). « Le corps physique est composé des cinq éléments : la terre, l'eau, le feu, l'air et l'espace. Le corps subtil est un ensemble composé des sens, du mental, de l'intellect, du souffle vital et de l'ego. Tous les mouvements du corps physique sont commandés par le corps subtil. Le corps causal est un état semblable au sommeil mais qui n'est pas le sommeil ; c'est un état de pur oubli. Dans cet état il n'y a pas la pensée de bien-être, ni même celle des corps physique ou subtil, il n'y a pas connaissance de quoi que ce soit. "Dormir" tout en étant en état de veille veut dire entrer dans le corps causal. Ne rien "savoir" est cet état. Le corps causal n'est rien d'autre qu'un sommeil profond, mais il ne s'agit pas du sommeil profond qui survient inconsciemment. Le corps causal étant l'ignorance originelle, l'obscurité totale, le disciple est donc contraint de poursuivre sa recherche vers le corps supra-causal, la connaissance de soi d'où émane la voix disant : "je suis le témoin". Le corps supra-causal est la connaissance ou conscience, mais cela ne veut pas dire qu'elle est absente des trois autres corps. La déité qui préside le corps supra-causal est la pure conscience. C'est le dieu de tous les dieux qui gouverne ici et tous les mondes sont sa création. Le "je" observe depuis le corps supra-causal, bien au-delà du corps causal. Les corps physique et subtil sont comme un rêve pour le corps supra-causal, mais lui-même est un rêve dans la réalité suprême. L'être éveillé réside au-delà du corps supra-causal, dans le champ de la réalité suprême. La mort du corps physique est inévitable. Un jour il meurt. Comme le corps grossier n'est que la forme physique du corps subtil, il n'a pas d'existence indépendante ou séparée. Le corps subtil est la graine de la naissance et de la mort, mais la graine ne se détruit pas aussi facilement que l'arbre. Sa propre croissance est énorme et si elle n'est pas détruite par l'effort conscient de l'homme elle continuera de proliférer éternellement. Cette croissance devient la cause d'un nombre infini de formes physiques, projetant ainsi l'être dans le tourbillon des quatre-vingt-quatre millions de vies. Pour arrêter la croissance du corps subtil et son cortège de rêves, de volontés et de doutes, il nous faut renoncer au désir. Le corps causal se révèle après la mort du corps subtil. Lorsque le plus subtil du corps subtil, avec son agitation et ses luttes, se résorbe, le corps causal sous la forme d'oubli et de vide paisible s'évanouit automatiquement. Quand l'état d'oubli, de vide, est dissous, l'état de connaissance, quatrième état dans lequel l'âme s'unit au Brahman, se dévoile » (SCrs). D'une manière plus générale : « Le mot "un" vient du latin "oinos" dont dérive aussi le mot "oignon" » (BW). « Le moi, c'est un objet fait comme un

oignon, on pourrait le peler, et on trouverait les identifications successives qui l'ont constitué » (L 05/05/54). « *Les humains sont des créatures fragiles, composées de nombreuses couches de luminosité. Quand vous les voyez, ils semblent avoir des fibres, mais ces fibres sont en réalité des couches, comme un oignon* » (CAp 6). « *Les démons forment la coquille de tout ce qui est saint en l'environnant. Tout sert de vêtement à quelque chose, et cette autre chose sert de vêtement à une chose supérieure, et ainsi de suite* » (Zo I-19b). « *L'intelligence prends l'âme pour enveloppe ; l'âme, qui est divine elle-même, s'enveloppe d'esprit, et l'esprit se répand dans l'animal* » (P X). Bien que toutes ces affirmations ne possèdent aucune preuve tangible, on les retrouve dans différentes traditions très anciennes et elles sont défendues par des Éveillés notoires comme Jean Klein ou Siddharameshwar Maharaj, le maître de Nisargadatta. Ça ne prouve pas qu'elles sont vraies mais qu'elles possèdent tout de même un certain crédit qui mérite qu'on leur accorde de l'attention et qu'on les mette à l'épreuve lorsqu'on est engagé sur la voie.

Le chercheur de vérité est donc confronté à toute une palette de théories, depuis le coma éternel jusqu'à la transmigraton par couches, du haut de la pyramide où se trouverait Dieu lui-même jusqu'à son niveau inférieur qui serait celui de la personnalité humaine ordinaire. Il peut évidemment en préférer une à toutes les autres et se faire son champion mais, en tout état de cause, il devra rester parfaitement conscient que ça n'est qu'une opinion personnelle sans véritable fondement. Ainsi, lors de la confrontation avec sa propre mort, il aura à se prouver à lui-même qu'il est prêt à toute éventualité y compris à sa disparition définitive en tant qu'entité individuelle. C'est justement là que se trouve le nœud de l'angoisse profonde qui fait que la mort inspire une telle frayeur à l'être parlant ; la vraie formulation n'est pas : « je ne veux pas mourir », mais : « je ne veux pas ne plus exister ». C'est, là la principale accusation faite à la théorie de la réincarnation : ça pourrait fort bien n'être qu'un conte pour enfant destiné à masquer cette terreur du non-être. Malgré ça, il existe des individus qui se souviennent d'une vie passée ; ne serait-ce que le Dalai-Lama puisque c'est sur la reconnaissance des objets personnels de son ancienne existence qu'un jeune enfant est désigné comme étant sa réincarnation. Une nouvelle fois, ceux qui possèdent ce genre de souvenirs sont plutôt enclins à être convaincus de l'existence de la réincarnation même si ça n'est encore une fois qu'un petit début de preuve intangible, insuffisant pour en tirer une conclusion irrévocable.

Il faut remarquer qu'il y a aussi dans l'Ancien Testament une bête dans la mer appelée Léviathan : « *En ce jour, l'Éternel frappera de sa dure, grande et forte épée le Léviathan, serpent fuyard, le Léviathan, serpent tortueux ; et il tuera le monstre qui est dans la mer* » (Is. XXVII-1), et une bête sur la Terre nommée Béhémoth : « *Mais regarde donc Béhémoth, ma créature, tout comme toi ! Il se nourrit d'herbe, comme le bœuf. Vois, sa force réside dans ses reins, sa vigueur dans les muscles de son ventre. Il raidit sa queue comme un cèdre, les nerfs de ses cuisses s'entrelacent. Ses os sont des tubes d'airain, sa carcasse, comme du fer forgé. C'est lui la première des œuvres de Dieu* » (Job XL-15). On y trouve aussi quelques références au dragon : « *De la racine du serpent sortira un basilic, et son fruit sera un dragon volant* » (Es. XIV-29). Il y aurait alors trois monstres : Léviathan pour l'élément *eau*, Béhémoth pour l'élément *terre*, et le dragon lui-même pour l'élément *air* : « *Le prince de la puissance de l'air* » (Ép. II-2), encore appelé : « *Prince de ce monde* » (Jn. XIV-30). Ils sont les pendants des animaux de la crèche de Noël instituée par Saint François d'Assise à Greccio en 1223 (FA) où il plaça le Christ entre le bœuf et l'âne. Le bœuf est une des traductions du mot hébreu : בְּהֵמוֹת, BEMVT, Béhémoth, l'association est donc immédiate. Le Christ étant dans certaines traditions le jumeau de Lucifer, qui serait aussi le dragon, on peut alors associer le Christ de saint François avec le dragon comme on l'a fait pour le bœuf avec Béhémoth : « *Les Ébionites d'Épiphané (Pan XXX) parlent de deux figures engendrées par Dieu, l'une étant celle du Christ, l'autre celle du diable. Selon Pselles, celui-ci était désigné par Euchétès comme Satanaël et frère aîné du Christ* » (JMC II-2). « *Écoutant dans l'Évangile le Seigneur raconter la parabole des deux fils (Luc XV), ils font du Christ le fils aîné, et le plus jeune celui qui s'est égaré loin de son père, désigne pour eux le diable* » (Cos XIII). « *Les deux aspects opposés sont figurés notamment par les deux serpents du caducée ; dans l'iconographie chrétienne, ils sont réunis dans l'"amphisbène", le serpent à deux têtes, dont l'une représente le Christ et l'autre Satan* » (RG III). Il ne reste plus que l'âne et le Léviathan dont l'association est loin d'être évidente : « *Quand l'esprit du démon appelé "bœuf" et celui appelé "âne" s'unissent ensemble, le mal arrive dans le monde* » (Zo II-6a).

Il manque malgré tout le dernier élément, le *feu*, qui serait ainsi antagoniste aux trois autres, pouvant même servir à les neutraliser : « *Le diable fut jeté dans l'étang de feu où sont la bête et le faux prophète ; et ils seront tourmentés jour et nuit aux siècles des siècles* » (Ap. XX-10). Les trois monstres sont donc aussi appelés : le diable, la bête et le faux prophète ; il s'agit ensuite de les identifier. Il semble simple d'associer la bête de la Terre au faux prophète, l'*antéchrist* : « *L'Antéchrist, après avoir reçu toute la puissance du diable, viendra en impie et en effréné, comme un apostat, un injuste et un meurtrier, comme un brigand, récapitulant en lui toute l'apostasie du diable. Il siègera dans le Temple de Jérusalem, lorsqu'il tentera de se faire passer pour le Christ. Il tentera d'une*

manière tyrannique de se faire passer pour Dieu » (IC V-25). Le diable est selon toute évidence le dragon de l'air ; il reste donc Léviathan pour la bête, la bête de la mer. Le livre de l'Apocalypse se montre ainsi comme étant un traité symbolique qui fonctionne par associations ; il nous révèle que le principe de rédemption fonctionne selon une trinité qui est au départ démoniaque : Léviathan, Béhémoth et dragon, pour ensuite être purifiée par le feu afin de retrouver sa véritable nature : âne, bœuf et Christ. Dans l'Évangile, ce passage par le feu, le baptême de feu, est la crucifixion : « *Lui, il vous baptisera du Saint Esprit et de feu* » (Mt. III-11). « *Ignorez-vous que nous tous qui avons été baptisés en Jésus Christ, c'est en sa mort que nous avons été baptisés ?* » (Ro. VI-3). « *Il est un baptême dont je dois être baptisé, et combien il me tarde qu'il soit accompli !* » (Luc XII-50). « *Ces trois éléments, lors de la Passion, ont été séparés ; ces trois éléments, lors de la Résurrection, ont été réunis. Lors de la Passion, ils ont été séparés. Comment ? Le corps dans le tombeau ; l'âme aux Enfers ; l'esprit, il l'a déposé entre les mains du Père* » (OrH VII-10).

Ces textes ont été interprétés des milliers de fois par des gens très compétents dont Césaire d'Arles et Isaac Newton, depuis qu'ils ont été écrits il y a près de vingt siècles. Il y a eu à chaque époque des alarmistes de tous bords qui ont réussi à y trouver la preuve que la fin du monde était pour bientôt ; on attend toujours. Comme celles de 1998 (3×666) et celle de 1999 ont échoué, la dernière fin du monde était prévue pour le 21 décembre 2012, soi-disant date butoir du calendrier Maya. Selon Terence Mc Kenna, cette date devait marquer la fin de l'histoire dont Hegel pensait en son temps qu'elle avait déjà eu lieu avec l'avènement de Napoléon, ce qui n'est pas non plus tout à fait la fin du monde. Et pourquoi cela ne correspondrait-il pas finalement à la prophétie de Jean XXIII qui dit que : « *Le temps n'est pas celui que nous connaissons* » ? Un des plus grands bouleversements de la pensée a été la révolution Copernicienne qui a consisté à ce que le monde admette enfin que la Terre était ronde et qu'elle tournait autour du Soleil et non le contraire. Pourtant, certains savants savaient ça depuis déjà pas mal de temps comme Aristarque au troisième siècle avant Jésus-Christ : « *Aristarque met le Soleil entre les étoiles fixes, et dit que c'est la Terre qui se tourne à l'entour du Soleil* » (PIO II-24) ; ça a quand même valu de gros ennuis à Giordano Bruno et Galilée. C'était donc une révolution spatiale ; et avant ça, on aurait pu dire : « *l'espace n'est pas celui que nous connaissons* ». Le moment est peut-être venu d'appliquer un changement de point de vue identique avec le temps car, comme c'est réellement le mouvement dans le présent qui crée le temps, d'une certaine façon le temps c'est de l'espace, il doit donc obéir à des règles similaires. Einstein a déjà bien poussé le bouchon en ce qui concerne la conception du temps car il a montré deux propriétés importantes de l'Univers : d'une part, le temps ne s'écoule pas de la même façon partout ; il serait très différent du nôtre sur une planète qui serait en accélération relativement à la Terre. Et d'autre part on ne peut pas dissocier l'Univers en termes d'espace et de

temps, il faut les regrouper dans une appellation commune d'« espace-temps », ce qui signifie qu'un élément de base n'est plus un point de l'espace qui se déplacerait dans le temps comme on a l'habitude de le considérer, mais une unité plus petite encore qui posséderait une composante spatiale et une composante temporelle : une sorte de point de l'espace figé dans le temps. C'est quelque chose que le mental peut difficilement se représenter, qui ressemblerait à un point de lumière disparaissant aussitôt après sa manifestation.

Il sera sans doute nécessaire d'adopter un changement de point de vue qui, une nouvelle fois, soit vraiment radical. Donnons un exemple de changement extrême possible ; il existe une analogie intéressante et très inhabituelle entre l'Univers et l'homme : L'Univers est censé être en expansion depuis un instant initial appelé le big-bang, où une boule de très petite dimension aurait explosé pour ensuite se répandre et s'agrandir sous l'effet de cette explosion. Là on se dit que ça ressemble à un être humain qui naît et qui grandit, c'est un lieu commun. Mais il existe une conséquence curieuse : Comme la lumière met un certain temps à nous parvenir, nous recevons toujours la lumière des premiers instants de l'Univers mais dans toutes les directions simultanément. Autrement dit nous pouvons capter, telle une voûte sphérique immense, presque infinie relativement à notre taille infime, de la lumière qui lorsqu'elle fût émise n'occupait qu'un espace très restreint comparativement à la taille actuelle de l'Univers ; un satellite a réussi à photographier la trace lumineuse de l'Univers alors qu'il n'avait que 380000 ans : « *Le rayonnement cosmologique est actuellement le plus lointain et le plus vieux message que nous transmet l'Univers. Il a été émis voici presque 13,7 milliards d'années, seulement 380000 ans après le big-bang, d'après les dernières mesures* » (SV 07/05 : R). Pour aller à l'extrême c'est comme si une balle de golf, si petite soit-elle, nous apparaissait comme remplissant la totalité du ciel tout autour de la Terre. L'idée est la suivante : Puisque la lumière possède cette curieuse propriété que nous appellerons : L'échange de point de vue, supposons, — pour obéir à la Table d'Émeraude : « *Ce qui est en haut comme ce qui est en bas* » —, qu'il existe une propriété analogue concernant notre propre corps : Au lieu que les sensations de nos viscères soit à l'intérieur du corps et nos perceptions par les cinq sens à l'extérieur, appliquons l'échange de point de vue et considérons que la sensation corporelle soit l'extérieur du corps tandis que tout l'univers perçu par les cinq sens soit à l'intérieur du corps. L'interface entre les deux, à savoir la peau, deviendrait alors cette petite sphère que l'on verrait simultanément dans toutes les directions du cosmos : « *Cet Univers, regarde-le comme déployé en toi* » (Ud. II-9). Les scientifiques se demandent parfois ce qu'il pourrait bien y avoir à l'extérieur de l'Univers ; avec cette théorie on pourrait répondre simplement : les viscères de Dieu.

Il y aurait alors une curieuse propriété, une sorte d'ubiquité grâce à laquelle cette *peau* pourrait se percevoir comme étant chaque être individuel : « *Quand des voyants "voient" la forme humaine d'énergie, ils "voient" une seule boule*

*d'énergie. S'il y a une autre boule à côté, l'autre boule est "vue", elle aussi, telle une seule boule d'énergie. L'idée d'une multitude de boules d'énergie vient de la connaissance des foules humaines. Dans l'univers de l'énergie, il n'existe que des individus, seuls, entourés par l'illimité » (CAr 1). On peut appuyer le raisonnement en s'inspirant d'une théorie du physicien Jean-Pierre Luminet qu'il appelle *l'univers chiffonné* ; ainsi la forme divine primitive, correspondant à la peau dans laquelle tout l'Univers se déploierait, posséderait la caractéristique de sembler apparaître en plusieurs lieux différents à l'intérieur même de cet Univers. Cette curieuse ubiquité expliquerait ainsi l'existence de la multiplicité des êtres humains, partageant tous une unique Conscience. Castaneda appelle cette forme initiale le *moule de l'homme* : « *Les anciens voyants et les mystiques de notre monde ont été capables de voir le moule de l'homme mais pas de comprendre sa nature. Les mystiques nous ont donné, au long des siècles, des récits émouvants de leurs expériences. Mais ces récits, si beaux soient-ils, souffrent de l'erreur grossière et catastrophique qui consiste à croire que le moule de l'homme est un créateur omnipotent et omniscient ; et il en va de même pour l'interprétation des anciens voyants qui désignaient le moule de l'homme comme un esprit bienveillant, protecteur de l'homme. Le moule de l'homme n'est pas un créateur, mais le modèle de tous les attributs humains que nous pouvons imaginer et de certains autres que nous ne pouvons même pas concevoir. Le moule est notre Dieu parce qu'il nous a créés à partir du néant et nous a faits à son image et à sa ressemblance. Quiconque voit le moule de l'homme suppose automatiquement qu'il s'agit de Dieu. Le moule de l'homme ne peut nous aider en aucun cas, ni en intervenant à notre place, ni en nous punissant pour nos méfaits, ni en nous récompensant de quelque manière que ce soit. Nous sommes seulement le produit de son empreinte ; nous sommes la marque qu'il a imprimée. Le moule de l'homme est exactement ce que dit son nom, une forme, un moulage qui rassemble un groupe particulier d'éléments en forme de fibres, et que nous appelons l'homme. Le moule n'est qu'une étape, une escale qui procure une paix et une sérénité temporaires à ceux qui voyagent dans l'inconnu, mais il est stérile, statique. Il était à la fois une image plane, reflétée par un miroir, et le miroir lui-même. Et l'image était l'image de l'homme » (CFd 16). De ce point de vue, la Conscience Impersonnelle est la lumière, tandis que le moule de l'homme est une sorte de diapositive holographique ; la lumière passe à travers la diapositive selon une multitude de directions, projetant autant d'individus différents sur l'écran du monde.**

Il y a maintenant un petit point théologique à soulever : « *Dieu donna cet ordre à l'homme : tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, car le jour où tu en mangeras, tu mourras. Le serpent était le plus rusé de tous les animaux des champs, il dit à la femme : Vous ne mourrez point ; mais Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et que vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. La femme prit de son fruit, et en mangea ; elle en donna aussi à son mari, qui était auprès d'elle, et il en mangea. Dieu dit : Voici, l'homme est devenu comme l'un de nous, pour la connaissance du bien et du mal. Empêchons-le maintenant d'avancer sa main, de prendre de l'arbre de vie, d'en manger, et de vivre éternellement. Mon esprit ne restera pas toujours dans l'homme, car l'homme n'est que chair, et ses jours seront de cent vingt ans* » (Ge. II, III, VI). Le serpent ne ment pas car d'avoir mangé le fruit n'a pas tué l'homme, il lui a seulement ouvert les yeux ; c'est à posteriori la colère divine qui a condamné l'homme à mort. Donc personne n'a menti car Dieu n'a pas dit non plus que le fruit tuait, il a seulement dit que ce serait une conséquence sans préciser qu'il en serait l'auteur. Le serpent savait cela, on pourrait donc éventuellement dire qu'il a fait un mensonge par omission. Il existe un curieux texte gnostique concernant le même épisode : « *Alors Ève crut ce que lui disait l'instructeur. Elle regarda l'arbre. Et elle vit qu'il était beau et merveilleux, et elle le désira. Elle cueillit de son fruit et en mangea, et elle en donna aussi à son conjoint, qui en mangea également. Alors leur esprit s'ouvrit. Car, tandis qu'ils mangeaient, la lumière du savoir se mit à briller pour eux. Et, devenant sujets à la honte, ils connurent qu'ils étaient nus, et ils devinrent amoureux l'un de l'autre. Quand ils virent ceux qui les avaient faits (les archontes), ils les méprisèrent, du fait qu'ils avaient des formes bestiales. Ils se mirent à comprendre beaucoup de choses* » (Om 42). Certains auteurs ont utilisé ce texte pour démontrer que les créateurs d'Adam et Ève étaient des extraterrestres ; on le relie alors à d'autres écrits sacrés qui concernent aussi cet épisode particulier : « *Nous étions supérieurs au Dieu qui nous avait façonnés et aux puissances qui sont avec lui, que nous ne connaissions pas* » (AA 2) ; et : « *Dans la section sur la Création du Monde, le Haggadah explique ce qui se passa dans le jardin après qu'ils eurent pris le fruit défendu : "Le premier résultat fut qu'Adam et Ève devinrent nus. Avant, leurs corps avaient été couverts avec une peau écailleuse et enveloppés avec l'auréole de la gloire. Aussitôt qu'ils eurent violé le commandement, l'auréole de la gloire et la peau écailleuse tombèrent d'eux et ils se trouvèrent là nus, ressentant la honte"* » (RAB 5). « *Yahvé Élohim fit pour Adam et sa femme des vêtements de gloire, avec la peau du serpent qu'il lui avait enlevée, pour mettre sur la peau de leurs corps à la place des splendides vêtements dont ils avaient été dépouillés, et il les en revêtit* » (TP). Ces auteurs utilisent aussi un passage des manuscrits de la mer morte : « *Je vis des Veilleurs dans ma vision, la vision du rêve. Deux hommes se disputaient à mon sujet. Je leur demandai : "Qui êtes-vous qui avez pouvoir sur moi ?" Ils me répondirent :*

"Nous avons pouvoir et dominons sur toute l'humanité". Ils me dirent : "Lequel d'entre nous choisis-tu pour dominer ?" Je levai les yeux et regardai. L'un d'entre eux était d'apparence effrayante, tel un serpent, le vêtement multicolore mais très sombre. Je regardai encore, et dans son apparence, sa face était comme une vipère » (TAm). Les archontes et les veilleurs sont le plus souvent associés aux anges mais l'hypothèse soulevée par ces sources consiste à les considérer comme des aliens reptiliens dont le but serait d'être les maîtres du monde ; nous préférons rester sur un plan purement symbolique car le Léviathan et ses deux comparses sont déjà les maîtres du monde mental, donc du monde humain.

« Être nu » peut aussi prendre un sens entièrement différent de la simple nudité physique ; il s'agit plutôt de nudité psychique : « *Nous appelons le "Inâni digambara", l'habillé de l'espace, Celui qui est nu, Celui qui est au-delà de toute apparence* » (JS 73). Ça pourrait donc vouloir dire : Adam s'aperçut qu'il n'avait pas de personnalité (au sens propre), de *persona*, de masque. Il se mit donc à en adopter une et à se trouver ainsi couvert d'un habit de peau (Ge. III-21), identification à un corps d'homme ou de femme, début de l'état de chute. C'est alors qu'il s'est attribué une histoire jusqu'à croire qu'il était le résultat d'une longue évolution depuis l'être unicellulaire en passant par l'australopithèque. Pourtant Darwin ne n'est pas forcément trompé, encore moins en le teintant d'un soupçon de Lamarckisme, mais il en va comme d'un individu qui prétendrait que le rêve qu'il fait à un instant donné dépend de son rêve précédent ; ça n'est vrai que dans la logique du sujet du langage. Les créationnistes ont-ils pour autant raison ou tort ? L'erreur consiste à croire que la Genèse raconte une histoire à prendre au pied de la lettre qui comme on le sait : « tue ». Il en va comme de plusieurs individus qui auraient fait le même rêve et le matin ne se souviennent que de la fin, cherchant alors à retrouver ce qui aurait pu se passer au début qui les aurait conduits là. Il y a ceux qui vont mener une enquête minutieuse et essayer d'en déduire des lois scientifiques leur permettant de reconstituer l'histoire de leur rêve, et il y a ceux qui vont croire sur parole certains autres qui affirment haut et fort connaître la vérité parce qu'un jour l'un d'entre eux l'a consignée dans un livre. Il y a de fortes chances que les premiers s'approchent davantage de la vérité de leur rêve mais, malgré tout, ça n'est quand même qu'un rêve.

La façon dont le « Parasite » habite le mental de l'individu est du même ordre de subtilité que l'intervention du serpent de la Genèse ; c'est une sorte de possession par la ruse et l'omission. Il est capable d'être la source des plus belles paroles de vérité : « *Il s'élèvera de faux Christs et de faux prophètes ; ils feront de grands prodiges et des miracles, au point de séduire, s'il était possible, même les élus* » (Mt. XXIV-24). « *La seconde bête opérera de grands prodiges, même jusqu'à faire descendre du feu du ciel sur la Terre, à la vue des hommes* » (Ap. XIII-13). Bref, l'être humain n'a pas les armes nécessaires pour s'apercevoir qu'il est une

incarnation de Lucifer. Il croit avoir un tempérament d'artiste lorsqu'il dit : ceci est beau, cela est laid ; il croit posséder la philosophie ou la science lorsqu'il dit : ceci est vrai, cela est faux ; il croit être un digne représentant de la justice et de la morale lorsqu'il dit : ceci est bien, cela est mal. Mais à chaque fois il ne fait malheureusement que subir l'autorité du Parasite, c'est-à-dire réingurgiter le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal.

Cet esclavage du langage se manifeste corporellement par des tensions musculaires jusque sur le visage : « *Il n'est pas un seul de nos muscles qui ne soit intéressé dans une inclinaison de notre tête. Toute réaction à une situation implique la totalité de la réponse organismique* » (L 12/12/62). Au point qu'à la longue, les rides se forment autour de ces crispations. Pire, certains jeunes gens se composent un personnage de pseudo-rebelle ou autre en adoptant une expression du visage qu'ils imaginent être valorisante et, après quelques années, leur visage a mûri autour de cette expression qui en est devenue permanente. Dans un cas comme dans l'autre, c'est ce qui est appelé dans l'Apocalypse de Jean : la marque de la bête. Pour un œil avisé il est possible de classer ces marques en catégories : plus ou moins intellectuel, plus ou moins bien-pensant, plus ou moins rebelle, plus ou moins délinquant, plus ou moins français moyen, etc. « *Il suffit de regarder vraiment les visages des hommes pour vous apercevoir de l'universalité de la souffrance* » (JS 91). Il y a parfois incompatibilité entre les différentes marques de la bête, au point d'effrayer un employeur qui se trouve face à un jeune habitant de cité car chacun des deux est programmé pour ne pas aimer la marque qu'il identifie sur le visage de l'autre.

On entend dire que l'Éveil est la fin du désir et surtout la fin de la souffrance, une béatitude permanente. Il n'y aurait plus création d'aucune souffrance morale et il n'y aurait plus personne pour ressentir la souffrance physique qui deviendrait ainsi une simple perception issue d'un monde qui serait lui-même illusoire : « *L'aversion pour les objets des sens est libération. Ce monde n'est rien qu'une illusion. Celui qui connaît la vérité ne se sent jamais malheureux. Partout en paix, le cœur pur, libre de désir, cet affranchi brille partout. Pour qui a réussi à sortir du "samsâra" (monde de la multiplicité) il n'y a plus ni joie, ni douleur, toujours de sang-froid et calme il vit comme s'il n'avait point de corps. Le bonheur est toujours là pour le sage qui accepte ce qui vient à lui. Il vit heureux partout et dans n'importe quelle condition* » (Ast. XV-2, XV-17, XVII-2, XVII-11, XVIII-22, XVIII-83, XVIII-100). Contrairement à ça, U.-G. dit : « *Je*

suis déjà en enfer, je n'ai pas besoin de mourir pour y aller » ; et Nisargadatta Maharaj ajoute : « J'ai des problèmes ; c'est pénible d'exister » (JS 82). Ce dernier était atteint d'un cancer généralisé dont il parlait quelquefois : « Je considère cette maladie comme un état extraordinaire, rares sont ceux auxquels un tel sort est réservé pendant que la conscience existe à l'intérieur d'un corps. Mais son degré d'importance est impossible à décrire. Cet état est baigné de souffrance, il a pourtant une profonde signification et bien rares sont ceux à qui cela est donné » (NM 23/03/81). Et en même temps : « Il faut accepter la souffrance physique, à cause de la conscience. La conscience a pour nom souffrance. Ma personnalité ou individualité est jetée aux quatre vents, il n'y a plus rien. C'est seulement "Dukha Bhagavan" que vous visitez, le Dieu de la souffrance. Cette manifestation est "Bhagavan", mais surtout souffrance. Dukha signifie douleur, souffrance intense. "Bhagavan" ne signifie pas seulement Dieu, il indique un état explosif... un flash... un éclair explosif, perception du monde accompagnant l'apparition du sentiment "Je suis" » (NM 21/06, 20/03/81). Par ailleurs l'Éveillé est censé être libre du désir et pourtant : « J'ai une accoutumance au tabac à chiquer. Les docteurs m'ont dit d'arrêter ; rien à faire, je continue. L'essence de ces cinq éléments me contrôle » (NM 20/01/81). À côté de ça, U.-G. et Stephen Jourdain qui sont aussi censés être libres du désir ont pourtant trompé leurs femmes, tandis que Krishnamurti et Balsekar sont réputés être de grands coureurs de jupons au point qu'ils ont même été la proie de scandales.

Le discours consiste à dire : « Ceci se produit dans le monde phénoménal ; en réalité, c'est de la même nature qu'un rêve. Il n'existe pas quelque chose comme un individu qui ferait ceci ou cela, qui souffrirait ou non. Ces choses se produisent d'elles-mêmes comme des phénomènes naturels. L'animal se conduit en animal et sa douleur n'est qu'une perception ; si elle le fait crier, c'est la même chose que le son qui sort de la cloche lorsqu'on la frappe. En réalité, seule la Conscience EST ; elle n'agit pas dans le monde du rêve et elle ne ressent ni plaisir ni douleur ».

D'un certain point de vue c'est la stricte vérité et on ne pourra jamais mettre en défaut quelqu'un qui se placerait de ce point de vue jusqu'à la fin sans jamais en démordre, même s'il hurle de douleur dévoré par un cancer. Il est en même temps tout aussi vrai que la douleur est une perception ; c'est un signal de danger destiné à ce que le cerveau se mobilise afin de régler le problème dans les plus brefs délais. Pour ce faire, lorsqu'il s'agit d'une grande douleur, le système nerveux est entièrement saturé au point qu'il devient impossible de pratiquer une autre activité que la recherche de la solution. Si on devait décrire ce qui se passe avec un seul mot ce serait : « intolérable ». C'est ainsi que, dès qu'il dispose d'une fraction de seconde de rémission, l'être parlant va générer ce mot où un synonyme. Il y aura ensuite la douleur, le comportement adapté, et ce mot qui emplit tout le centre du langage « INTOLÉRABLE ! » : « Je suis dans un tel état que cette conscience et toute cette souffrance physique me sont maintenant

intolérables. Je suis prêt à en finir à cet instant même ; voilà où j'en suis » (NM 09/02/81). « *Pour dépasser le corps, il faut être en bonne santé* » (JS 32).

Supposons maintenant qu'un être humain fasse un rêve dans lequel il éprouverait une telle douleur ; le résultat serait évidemment le même. Dans son rêve il mettrait en œuvre toutes ses ressources pour tenter de l'apaiser avec ce seul mot présent à l'esprit : « Intolérable ! » Évidemment lorsqu'il se réveillerait, il serait instantanément soulagé que ça n'ait été qu'un rêve et il n'y aurait plus de douleur. Mais de quel rêve va donc pouvoir se réveiller celui qui souffre dans le monde de veille ? On entend parfois dire qu'il n'y a aucune différence entre notre monde et un rêve mais, s'il y a bien des analogies : « *Ce qui est en haut comme ce qui est en bas* » (TE_m), il y a aussi deux énormes différences : la densité et la durée. Le monde de veille repose sur une énergie infiniment plus grande que celui du rêve et dure infiniment plus longtemps. En conséquence, si la douleur du rêve ne peut pas durer plus de quelques minutes même si elle paraît beaucoup plus longue, dans le monde physique on peut agoniser pendant plusieurs années. À cause de la différence de densité et d'énergie interne, aucun rêve ne peut simuler une douleur aussi longue ; il y a de fortes chances que, le rêve ne pouvant dépasser une certaine intensité, une douleur qui tenterait de le faire causerait un réveil immédiat. Par ailleurs même si l'Éveillé sait que l'individu souffrant n'est qu'un concept, un sujet du langage, ça ne l'empêche pas d'être une composante manifestée de l'être parlant et, bien que ça ne soit pas d'une nature réellement différente d'un personnage de rêve ou d'une hallucination, c'est présent quand même et avec une forte intensité ! On pourrait donc formuler ça en disant que : le « Je » du « Je suis » ne souffre pas, mais le « Je suis » perçoit cette souffrance. Alors face à elle quel avantage a donc l'Éveillé sur l'homme ordinaire ? Et bien il sait exactement ce qui est en train de se produire, que ça n'est pas autre chose qu'une simple perception, et il sait qu'il n'a pas d'autre choix que l'accepter. C'est déjà énorme dans le sens où la douleur réelle n'est pas accompagnée d'une douleur psychologique due au refus et à la peur. On pourrait comparer ça à la situation suivante : Vous essayez de vous endormir et quelqu'un fait du bruit près de vous, par exemple le voisin du dessus. Ce bruit n'est qu'une perception mais il finit par devenir insupportable ; il porte atteinte à votre intégrité personnelle et toutes vos ressources mentales se mettent à fonctionner pour trouver un moyen de le faire cesser. C'est la même chose pour une douleur si vous ne lui surajoutez pas la peur. Car finalement la seule différence tient en ceci que vous savez bien que le voisin ne peut pas vous faire davantage souffrir que ce bruit qui vous empêche de dormir tandis qu'une douleur physique peut être le préambule d'un problème qui peut aller en empirant, voire jusqu'à vous faire mourir. Si vous supprimez la peur, il n'y a plus de différence entre la perception de la douleur et celle du voisin indélicat. Le reste est une affaire de degré ; ça peut devenir, dans un cas comme dans l'autre : « intolérable ! »

Personne ne peut échapper à la douleur physique mais on pourrait penser qu'il est possible d'échapper à la souffrance morale. Il y a bien sûr le cas de la perte d'un être cher qui est la cause d'une douleur morale qu'il est impossible d'éviter ; c'est le phénomène du deuil qui est lui aussi moins lourd pour un Éveillé que pour un homme ordinaire : « *Marpa fut très remué lorsque son fils fut tué, et l'un de ses disciples dit : "Vous nous disiez toujours que tout est illusion. Qu'en est-il de la mort de votre fils, n'est-ce pas une illusion ?" Et Marpa répondit : "Certes, mais la mort de mon fils est une super-illusion" » (CT). « S'il se lamente, quelle est la différence avec ceux qui ont la notion d'un ego ? — Lorsque le battant frappe la cloche, le son sort tout naturellement. De même ici. Pourquoi y aurait-il nécessairement un ego ? Si, au moment d'une mort violente, vous vous mordez les lèvres pour résister et vous empêcher de vous lamenter, vous donnez naissance à un ego encore plus important » (Kk XII). Autrement dit, Marpa pleurant la mort de son fils et la cloche sonnante quand on la frappe relèvent tous deux des propriétés du monde matériel. Le mental est programmé pour connaître joies et peines que ça soit ou non une illusion : « *Une vieille femme dont l'enfant est mort n'a pas besoin de demander à quelqu'un comment pleurer ; non, c'est la douleur même de la perte de son enfant qui l'incite spontanément à pleurer. C'est également la douleur de la Quête qui incite le pauvre chercheur à se retirer dans la Retraite, où il pourra se détacher entièrement des hommes, se consacrer à sa douleur, et adonner son cœur à la douleur causée par la Quête. Il dira alors ces vers : J'ai adonné mon cœur au chagrin, maintenant je regarde comme un spectateur ; ou bien il sera saturé par le chagrin, ou tout sera peine et souffrance. Chaque ignorant me dit : "Garde-toi bien de L'aimer !" La lutte pénible semble facile au cœur du spectateur » (NA 104). « Si le guerrier rencontre des malheurs et des souffrances insupportables sur son chemin, il pleure, mais toutes ses larmes mises ensemble ne sauraient déplacer de l'épaisseur d'un cheveu la ligne de son destin » (CA 5). « Que ce monde ait été créé comme une réalité ou créé seulement comme une illusion, cette pensée n'agit pas mon esprit » (Av. IV).**

Mais en dehors du deuil, qui paraît une douleur morale légitime, peut-on en imaginer d'autres ? On pourrait penser qu'un Éveillé soit à l'abri des douleurs dues aux frustrations amoureuses mais il est facile d'imaginer un scénario qui prouverait le contraire. Considérons par exemple un Éveillé qui aurait connu dans sa jeunesse un très grand amour, quelque chose de vraiment exceptionnel ; on peut supposer que c'est largement possible pour un individu qui aurait à ce moment là possédé le potentiel nécessaire à en faire un futur Éveillé. Malheureusement les parents de la jeune fille étant partis vivre à des milliers de kilomètres, ils ont emmené avec eux leur progéniture. Il est bien certain que la douleur qu'aurait pu causer à notre homme un tel évènement se serait sûrement révélé être l'une des composantes importantes du processus de son futur Éveil. On suppose maintenant que quelques années après sa transformation, le hasard fait qu'il revoit son amour passé ; elle est à ce moment là une femme superbe,

comme par hasard ! Il y a des chances qu'instantanément les sentiments qu'il éprouvait à l'époque ressurgissent de sa mémoire et qu'il l'aime comme au premier jour d'un amour presque infini même s'il se croyait à l'abri de toute forme de passion amoureuse, ses désirs n'ayant en général plus de pouvoir sur lui. Il n'a malheureusement pas le pouvoir d'effacer aussi facilement un passé qui a déjà été programmé en lui. De la même façon dont le cerveau est programmé pour voir l'un des deux traits plus long que l'autre dans l'illusion d'optique bien que sachant qu'ils ont même longueur, de la même façon il l'aime bien que sachant que ça n'est qu'une programmation de son cerveau. Il l'aime et ne peut rien y changer ; et c'est là qu'on peut introduire un vrai problème : il suffit qu'elle aime un autre homme. Bien sûr il comprend très bien ce qui se passe, son analyse est comme d'habitude correcte et il accepte parfaitement la situation, ce qui n'est déjà pas si mal. Il fait ce qu'il faut pour avoir l'attitude juste et il se dit que, finalement, aimer devrait consister à souhaiter le bonheur de la personne qu'on aime avant le sien propre : « *Suis-je capable d'aimer suffisamment quelqu'un au point de voir cette personne me quitter pour quelqu'un d'autre, et ne garder ni amertume, ni ressentiment, ni jalousie ?* » (EC). Mais encore une fois, bien que la douleur qu'il éprouve à ce moment là ne soit qu'un processus mental dû à la programmation de son caractère et ne puisse donc absolument pas affecter la Conscience Impersonnelle, tous ses processus mentaux sont réquisitionnés pour y faire face. Son système nerveux est saturé du message habituel dans ce genre de situation, à savoir : « Intolérable ! » L'intellect est donc contraint de chercher le moyen le plus rapide pour y mettre fin. Et bien que cela puisse n'être considéré que comme un rêve qui s'effacera au réveil, ça n'y change rien !

Existe-t-il quelqu'un qui préfère faire des cauchemars à des rêves agréables ? Et pendant que le cauchemar se déroule, même si l'on est conscient d'être en train de rêver, la douleur est-elle pour autant effacée ? Non, la seule différence tient en ceci, et c'est toujours énorme : il sait qu'il lui suffit d'attendre patiemment l'inévitable fin. Plus sa passion amoureuse était forte et plus ça durera longtemps mais à la fin le désir insatisfait disparaîtra et laissera place à un doux sentiment de tranquillité dans lequel l'amour individuel retournera à son origine, qui n'est autre que l'amour impersonnel. D'une certaine façon l'amour individuel, celui qui a un objet : la personne aimée, est à l'amour universel ce que le mental de l'homme, le sujet du langage, est à la Conscience Impersonnelle. En outre la Conscience Impersonnelle ne connaît ni la joie ni la peine, or c'est en elle que se situe le véritable centre de tout un chacun. En conséquence, l'Éveillé est simultanément l'acteur mais aussi le spectateur qui voit la joie et la peine se manifester dans son mental : « *Celui qui est libéré de la servitude, n'est pas chagriné par le chagrin, ni joyeux par la joie. Dans le vrai cœur, même lorsqu'il est affligé, tu ne trouves que Dieu* » (NA 74). Ainsi, il est les deux à la fois selon qu'on considère son mental ou son être réel : celui qui souffre ou celui qui est immuable. Selon la maturité de son Éveil il sera plus ou moins souffrant, ou plus

ou moins détaché de cette souffrance : « *Sur un certain plan, si on accepte que le corps et le mental sont une seule et même chose, le corps est une pensée, et la pensée est toujours en termes des sens. Si l'on accepte qu'un saint homme puisse avoir une affliction corporelle, ça veut dire que l'on accepte également qu'il puisse avoir une affliction mentale. Si l'on accepte qu'il puisse être libre du cancer de la gorge, on accepte également qu'il puisse éprouver une émotion et en être libre aussi. Sur un plan phénoménal, tant que le corps est là, il y a des évènements corporels, et tant que le mental est là, il y a également des évènements mentaux. Le problème n'est pas lié aux évènements, mais à la liberté face à ces évènements* » (EBNU).

On peut savoir si un Éveillé a vécu ou non après son Éveil des souffrances physiques ou morales selon le contenu de ses écrits ou de ses entretiens ; ceux qui ne l'ont pas vécu sont beaucoup plus tranchants : « C'est une illusion, personne ne souffre ». « *Le Soi ne vit pas la souffrance comme la souffrance, il est dans la félicité autant dans l'expérience de la souffrance que dans l'expérience de la joie. Souffrance et joie sont indissociables. Le rôle de l'intellect est la séparation : il discrimine entre la joie et la souffrance, les expériences agréables et désagréables. Mais ce qui a généré l'intellect ou la raison, l'essence de la raison, ne distingue pas entre la joie et la souffrance* » (KR VI). Les autres mettent des nuances. C'est ainsi que le discours de Nisargadatta Maharaj est plus ou moins à deux vitesses ; d'une part : « *C'est un état de joie parfaite, votre véritable nature s'abandonne béatement à elle-même. C'est une joie qui est au-delà de toute description. C'est aussi une totale lucidité dans une totale quiétude. Contempler ce constat "je suis" et simplement être, rien d'autre, est la béatitude de l'être. Le "Jnâni" contemple chaque sensation, y compris les douleurs d'une maladie, avec tranquillité. Il n'a pour elles ni désirs ni refus. Elles sont ce qu'elles sont et il jette sur elle un sourire de détachement affectionné. Il n'y a pas de mal, il n'y a pas de souffrance ; la joie de vivre est souveraine* » (NC 11 ; JS 40, 76). Malheureusement : « *Si je n'avais pas ce corps souffrant, je serais dans la plus haute béatitude* » (NS II-10). Si vous apprenez que votre voisin a inventé une recette extraordinaire de tarte aux pommes, vous préférerez peut-être rester chez vous ; par contre si vous avez un cancer et que votre voisin a découvert une méthode de guérison nouvelle et incroyable, vous allez le voir pour en profiter. Vous pouvez toujours dire que vous êtes établi dans le silence et que ça c'est fait naturellement sans l'intervention d'un moi, ce qui est sans doute vrai, il n'empêche que quelque chose a fait que vous ne vous êtes pas dérangé pour la tarte aux pommes mais vous l'avez fait pour guérir. Il y a donc quelque chose en vous qui veut que la maladie disparaisse, quelque chose qui n'est pas indifférent au sort du corps quand bien même vous affirmeriez que le monde est une illusion. Qu'on appelle ce principe un *moi*, un *caractère* ou autre : « *L'information de la douleur est transmise à la conscience qui réagit. À cela rien d'anormal* » (KR VI), quelle importance cela peut-il avoir ? Si vous étiez

vraiment détaché de ce monde illusoire et indifférent à la joie et à la douleur — vécues dans ce que vous prétendriez n'être qu'un rêve : « *L'Univers entier est un rêve et tous les êtres humains sont des personnages à l'intérieur de ce rêve. La libération n'est autre qu'être libéré de l'idée d'un "moi". C'est réellement quand le "moi" est inclus dans l'univers rêvé et que l'aperception n'inclut pas un "quelqu'un" de séparé à a-percevoir que le "moi" fait place au "Je". Le "Je" est le rêveur et le déroulement du rêve, le chercheur et le cherché* » (RB) — ; si vous étiez véritablement détaché du monde matériel et de tous ses phénomènes physiques, iriez-vous chez votre voisin ? Et même : continueriez-vous simplement à manger ?

Enfin lorsque l'Éveillé est confronté à une situation insoluble, comme l'inéluctabilité du cancer de Nisargadatta Maharaj, il utilise ses capacités pour changer son caractère ; il se met à cultiver le détachement contraint et forcé : « *Auparavant il y avait la conviction entière que c'était la conscience universelle qui s'exprimait ; mais en même temps il y avait ce "Je", dont la conscience faisait l'expérience. Maintenant, ce Je a complètement disparu ; maintenant, Moi, qui préexiste à la conscience, ne me sens plus du tout concerné par ce qui arrive dans le champ de la conscience qui s'exprime. Le diagnostic de la maladie a accompli une chose : cette connaissance qui était clairement comprise était restée à l'arrière-plan, alors que l'objet phénoménal était à l'avant-plan. Avec ce diagnostic, l'objet phénoménal a pratiquement disparu ; la seule touche de conscience individuelle est tout ce qui reste et elle va partir* » (NM 21/11/80 ; NU 10). D'une certaine façon il quitte le monde de son vivant : « *Quand la douleur devient trop intense, ne pouvant plus la supporter, on prend congé d'elle. Autrement dit, la conscience se détache du corps. Tu restes conscient mais tu as quitté ton corps. Tu cesses d'être définissable. Quand quelque chose devient insoutenable, cela se résout — de soi-même* » (KR VI). Comme toujours, il est probable que certains Éveillés aient obtenus ce détachement dès le début : « *L'indifférence du Maharshi quant aux affreuses douleurs et au délabrement physiologique qui résultèrent de son cancer du bras gauche a stupéfié ses familiers* » (PLM). La connaissance de ce qu'est une véritable douleur ou non se ressentira parfois par plus ou moins d'intolérance dans les écrits ou les entretiens des Éveillés, au moins sur quelques sujets sensibles. Ce sera leur « parfum » particulier ; certains chercheurs de vérité ont besoin d'entendre ce type de discours pour réussir. N'oublions pas qu'en dernière extrémité l'Éveil peut conduire un individu à l'immobilité totale jusqu'à ne plus se nourrir mais un tel cas est exceptionnel : « *Ramakrishna Paramahansa se trouvait toujours dans cet état élevé et il fallait le réveiller pour lui faire absorber de la nourriture* » (NC 2). Il ne faut pas non plus croire que l'un est plus « éveillé » que l'autre, qu'il y aurait une échelle dont le sommet serait occupé par l'individu qui se tient immobile. Dès que l'Éveil s'est produit, on se trouve face à un Éveillé ; les années passant il va gagner en maturité mais il ne sera pas plus

éveillé qu'au début. Son discours initial contient quelques imprécisions qui vont s'affiner avec le temps jusqu'à devenir son « parfum ». C'est ainsi que les discours des Éveillés comporteront, d'une part, des différences de style et de vocabulaire mais, d'autre part, des différences de point de vue sur certains sujets voire des opinions contraires dans quelques rares cas. Par exemple l'un dira : « L'Éveillé ne pense pas » ; un autre : « L'Éveillé n'est pas l'auteur des pensées, il en est le simple témoin » ; un troisième : « L'Éveillé pense comme tout le monde mais il n'est pas identifié à ses pensées ». Dans le premier cas on appelle « Éveillé » la Conscience Impersonnelle elle-même telle qu'elle se manifeste dans un être particulier ; il est vrai qu'elle ne pense pas. Dans le second cas on appellera « Éveillé » l'être humain et son âme individuelle en tant que point de contact entre la Conscience Impersonnelle et son mental, c'est un point de vue plus difficile à mettre en place. Dans le troisième cas on appellera « Éveillé » l'ensemble de l'individu avec son corps et son mental ; et il est vrai que le mental pense. En vérité, l'« Éveillé » est les trois à la fois et simultanément il n'est ni l'un ni l'autre ; la raison en est que l'Éveil se trouve de l'autre côté du mur du langage et ne peut donc pas être : « dit ». À la fois « personne » n'est éveillé (N 09/12/80) et en même temps la totalité de l'individu est une manifestation de la conscience d'Éveil. C'est pour cette raison qu'il vaut mieux désigner l'Éveillé par une qualité qui lui soit intrinsèque et que lui seul possède : le silence. Ainsi dans l'expression « Éveillé », on désigne à la fois l'individu en tant qu'être et en même temps sa qualité principale qui consiste à ce que le silence soit son état naturel, à l'opposé du bavardage mental incessant de l'homme ordinaire : « *Ce sont les pensées égarées qui font les êtres ordinaires* » (JB Tao-sin). C'est en outre la seule distinction qu'on puisse faire entre les deux ; l'homme ordinaire pourrait ainsi être appelé : « être bavard », un synonyme désignant son état individuel. Tout le chemin suivi par le chercheur de vérité, s'il arrive au bout, n'aura finalement consisté qu'à le transformer d'« être bavard » en « Éveillé ». Pour le reste rien n'a vraiment changé, mis à part le nettoyage psychologique indispensable pour se mettre dans les bonnes dispositions. Une simple psychanalyse aurait pu produire le même effet mais c'est ici la destinée qui décide de la méthode utilisée : « *L'élimination avant l'Éveil provient d'une logique supérieure* » (TL XVI). Ça n'empêche donc pas les souffrances physiques et morales de se produire, ça n'empêche pas non plus les désirs de prendre parfois le dessus sur le caractère, au point que certains commettent l'adultère, mais ça empêche toute forme d'identification à ces phénomènes.

Par ailleurs où se situe l'horreur dans l'adultère ? Un sondage a été réalisé pour savoir ce qui était pire entre apprendre que son conjoint avait eu des relations sexuelles avec une autre personne sans avoir de sentiments, ou bien s'il éprouvait des sentiments pour quelqu'un d'autre mais sans les avoir concrétisés physiquement. Une majorité d'hommes préféreraient ne pas avoir été trompés sexuellement tandis qu'une majorité de femmes préféreraient que leur mari n'en

aime pas une autre. Et même si malgré tout c'est un peu réducteur, l'homme préfère être sûr que les enfants que la femme portera seront bien les siens, tandis que la femme préfère être sûr que l'homme restera auprès d'elle pour les protéger. Rappelons cette théorie, qui illustre bien les résultats de ce sondage, selon laquelle ce sont en quelque sorte les gènes qui commandent le comportement de l'individu dans le but de se perpétuer et ainsi être d'une certaine façon immortels. On peut citer à l'appui de cette thèse la notion de beauté physique ; des études ont été faites pour souligner le fait que l'être humain trouve plus attirante une personne dont le physique affiche la santé et la symétrie, autrement dit dont les gènes sont d'excellente qualité. Ça pourrait vouloir dire que les gènes pousseraient l'individu à choisir d'autres gènes qui leur sont plaisants. Dans cette optique dès qu'un mâle a fécondé une femelle et qu'il est sûr que le fœtus est viable, son intérêt consiste à la quitter pour aller répandre ses gènes ailleurs ; par contre, l'intérêt de la femelle consiste à ce que le mâle la protège des dangers et lui apporte de la nourriture jusqu'à ce que l'enfant soit autonome. Il faut noter à ce propos que le cerveau humain fabrique une hormone, l'ocytocyne appelée aussi : *hormone du lien*, qui tend à plus ou moins rendre amoureux, c'est-à-dire à faire idéaliser l'autre au point de lui trouver toutes les qualités du monde et aucun défaut. Malheureusement le taux de fabrication de cette hormone décroît brutalement au bout d'un délai compris entre dix-huit et trente-six mois, ce qui correspond à peu près au temps qu'il faut pour qu'un enfant se soit vu fabriqué et protégé pendant la période où il est le plus vulnérable.

Dans la nature le sens de la compétition génétique est tellement important que, par exemple, un lion qui devient le nouveau chef d'un clan en chassant son prédécesseur va en premier lieu tuer tous les petits du mâle déchu afin que les femelles redeviennent rapidement fécondes pour porter les siens propres. Les rapports entre les hommes et les femmes seraient ainsi commandés par des impératifs naturels inconscients. Vient se greffer là-dessus un fait de langage insidieux : les êtres parlants choisiraient leur partenaire de façon à reproduire les conflits qui existaient dans leur enfance au moment de leur formation Œdipienne, pour rejouer en boucle les symptômes exprimant les névroses issues de la non résolution de cet Œdipe.

Il y a un autre élément essentiel dans cette affaire : « *L'homme est venu après la Terre, la femme est venue après l'homme et le mariage a suivi la femme. Et la reproduction a suivi le mariage et la mort a suivi la reproduction* » (Om 23). Il ne faut pas oublier que la vie sur Terre porte elle-même cette malédiction gravée au cœur des cellules de base : lorsqu'une cellule se reproduit de façon asexuée, en se divisant, elle ne meurt pas. D'une certaine façon, elle est immortelle. Par contre lorsqu'il y a reproduction sexuée, deux organismes de sexes opposés produisent des gamètes qui en se combinant vont engendrer un nouvel organisme différent de ses géniteurs ; à tel point qu'ils doivent mourir pour que le cycle de la vie se perpétue : « *Il nous a fallu le détour d'une biologie déjà un*

peu avancée pour remarquer la corrélation stricte de l'apparition de la bisexualité, de deux sexes, avec l'émergence de la fonction de la mort individuelle » (L 29/05/63). On pourrait même penser que ce sont les gènes qui, se transmettant à travers cette reproduction, sont les vrais vainqueurs de cette opération qui leur confère, à eux, l'immortalité. Ainsi, ils se débarrassent de leurs vieilles enveloppes pour perdurer dans des formes plus vivaces : « *Vous étant dépouillés du vieil homme et de ses œuvres, et ayant revêtu l'homme nouveau, qui se renouvelle, dans la connaissance, selon l'image de celui qui l'a créé* » (Col. III-9, 10) ; une nouvelle fois : « *Ce qui est en bas comme ce qui est en haut* ». Quand on sait que les comportements naturels et sociaux sont réglés de telle façon que ces mêmes gènes puissent se transmettre dans des conditions en perpétuelle évolution positive, on est amené à se demander si ce ne serait pas eux les véritables maîtres de la planète. Ce n'est pas pour rien que le corps est programmé pour résister aux attaques et s'autoréparer de façon optimale avant d'avoir procréer ; après ça, ces merveilleuses fonctions se dégradent, ce qui cause finalement la vieillesse et la mort. Il existe cependant une exception, un organisme dans lequel les gènes sont pratiquement immortels sans avoir besoin de changer de corps : le tardigrade. C'est un petit animal de moins de deux millimètres relié, à tort ou à raison, à la branche des arthropodes. Il possède la capacité de se vider quasiment de toute son eau et de la remplacer par un sucre, au point d'effacer toute trace de métabolisme et d'en faire une sorte de tonnelet opaque. Ça lui permet de résister à des température allant pratiquement du zéro absolu, -272,9°, jusqu'à des températures de plus de 150°, ainsi qu'à diverses sortes de rayonnements : ultraviolets, rayons X, rayons gammas et radiations nucléaires, ou encore à des pressions énormes et divers poisons mortels. Il peut rester dans cet état pendant des milliers d'années et, dès qu'il entre en contact avec de l'eau, il reprend vie. Il est donc capable de résister à pratiquement toutes les conditions existant dans l'Univers. C'est la raison pour laquelle certains auteurs pensent qu'il pourrait être arrivé dans notre monde avec une météorite voire, pour les plus audacieux, être à l'origine d'une partie de la vie sur Terre. Son seul problème serait qu'il n'a finalement pas besoin d'évoluer. On se trouve donc là confronté aux deux hypothèses concernant le but de la vie : perpétuer l'immortalité des gènes ou bien fabriquer un véhicule dans lequel la Conscience Impersonnelle pourra se contempler elle-même ? Et si les deux hypothèses n'étaient pas contradictoires : « *L'amour est le sens et le but de la dualité* » (JS 26) ; ne serait-il pas impossible que soit créé à la fin un organisme dont les cellules seraient indéfiniment renouvelables et qui se connaîtrait lui-même en tant que manifestation de la Conscience ? Par exemple un être dont le corps serait composé de l'ensemble des Éveillés vivant sur Terre et qui ne serait affecté ni par la mort de l'un d'entre eux, ni par son remplacement lorsqu'un nouvel être humain pénètre dans l'Éveil !

Toujours est-il que c'est lorsque la reproduction sexuée apparaît dans le monde que la mort l'accompagne. Dans le livre de la Sagesse on peut lire : « *C'est par l'envie du diable que la mort est entrée dans le monde* » (Sa. II-24) ; et dans le livre d'Hénoch, le péché ayant causé la chute des anges consiste dans le fait qu'ils aient eu des relations sexuelles avec des femmes (1 Hé. VI) ; toujours l'envie mais sous une forme plus concrète. Avec Saint-Augustin puis le concile de Trente, le péché originel a été déclaré transmis par la procréation. Il a été un peu plus tard assimilé au péché de chair : « manger la pomme » est devenu synonyme d'« avoir une relation sexuelle ». Il est pourtant écrit qu'Adam et Ève n'ont eu cette relation qu'après avoir été chassé du jardin d'Eden : « *Adam connut Ève, sa femme ; elle conçut, et enfanta Caïn* » (Ge. IV-1). C'est de là que vient l'expression : « Connaître, au sens biblique du terme ». La boucle est bouclée : la sexualité fait entrer la mort dans le monde ; on est revenu à ce constat qui est déjà inscrit dans nos propres cellules.

C'est l'être parlant qui a placé cette problématique dans le langage : « *Le signifiant matérialise l'instance de la mort* » (LSv). Dans la Genèse, Adam donne un nom à tous les animaux (Ge. II-20) : « *Le Saint, béni soit-il, fit à nouveau défiler les animaux devant Adam, mais cette fois par couples. Chacun a son partenaire, s'écria Adam, sauf moi !* » (GeR XVII-4). Ensuite seulement, est formée la femme de la côte d'Adam (Ge. II-22), « *d'un côté* » d'Adam selon Rachi. Ce dernier explique que le sixième jour l'homme a été créé mâle et femelle : « *à double face* ». L'homme aurait ainsi eu deux côtés un mâle et un femelle qu'il n'y aurait plus ensuite eu qu'à séparer, sans nul doute avec le logos diviseur de Philon d'Alexandrie : « *Pris de courroux, le Dieu maître des éons et des puissances nous scinda et nous devînmes deux êtres vivants* » (AA 3). « *Il est de la nature du mental de diviser et de particulariser* » (JS 48). Ce n'est pas si bête si on y réfléchit car avant de parler l'être humain, ou ce qui l'a immédiatement précédé, est mâle et femelle mais ne le sait pas ; il est régi par les mêmes règles de reproduction que les animaux, en fonction de l'image selon Lacan : « *Dans le monde animal, tout cycle de comportement sexuel est dominé par l'imaginaire. Quel est le ressort concret qui détermine la mise en fonction de l'énorme mécanique sexuelle ? Ce n'est pas la réalité du partenaire sexuel, la particularité d'un individu, mais quelque chose qui a le plus grand rapport avec ce que je viens d'appeler le type, à savoir une image* » (L 24, 31/03/54). Ensuite il acquiert le langage et donne un nom aux choses ; c'est là qu'il entre dans la léthargie et prend conscience de son identité sexuelle. La Genèse reproduit donc sous forme de mythe ce qui a réellement dû se produire dans la nature. La mort suit de peu. Les étapes fondamentales qui conduisent à la mort sont alors : le langage qui implique la sexualité qui implique la mort. Ainsi d'un point de vue purement symbolique, les Pères de l'Église ne se sont pas beaucoup trompés en ce qui concerne la transmission du péché originel car : « *Le phallus paternel est rencontré dès les premiers fantasmes du sujet, et il est à l'origine du "il va parler, il doit parler"* » (L 22/03/61). Il y aurait donc un rapport entre la prise de

conscience par l'enfant de la différence entre son père et sa mère, séparation du mâle et de la femelle, et sa chute dans le langage. C'est ensuite qu'il choisit son camp ; il perçoit son identité sexuelle. Il s'est produit à peu près la même chose dans le monothéisme : au départ Dieu est seul, puis il incarne son Fils sur Terre. C'est alors qu'il se trouve divisé, à cause du Fils, en deux personnes : Le Père-mâle, et le Saint-Esprit-femelle, la colombe : « *L'Esprit de Dieu planait au dessus des eaux (Ge. 1-2). Telle une colombe qui plane sur son nid. En français : accouper* » (Rachi). « *Le Saint-Esprit ressemble à une mère pleine de tendresse* » (Saint Silouane). « *Tout à l'heure ma Mère, le Saint-Esprit, m'a pris par un de mes cheveux et m'a transporté sur la grande montagne, le Thabor* » (Heb.). Le Saint-Esprit, « *l'Esprit de Sagesse* » (De. XXXIV-10), est une incorporation au monothéisme de Sophia, la Sagesse : « *La Sagesse est un Esprit ; en elle est un Esprit intelligent, Saint* » (Sa. I-6 ; VII-22). « *Du premier Ange, qui se tient auprès du Monogène, fut émis, disent-ils, l'Esprit-Saint, qu'ils appellent aussi Sophia* » (IC I-29, 4).

Ouvrons ici une parenthèse en appliquant une nouvelle fois le principe fondamental de l'alchimie : « *Ce qui est en haut comme ce qui est en bas* » (TEm). Si on place en parallèle ce qui dans l'infiniment petit de la cellule a produit le passage de la reproduction asexuée à la reproduction sexuée et qui a engendré la mort avec le triplet langage-sexualité-mort tel qu'il est présent dans la Genèse, il manque alors un terme dans l'infiniment petit pour correspondre au langage dans la Genèse. Il faudrait donc trouver ce qui a poussé les cellules asexuées à adopter la reproduction sexuée et qui serait pour elles l'équivalent du langage pour l'homme, en précisant qu'il ne s'agit nullement de leur attribuer une volonté consciente qui aurait émis le souhait que ça se réalise. On peut alors se poser la question de savoir si ça n'aurait pas un rapport avec le code génétique qui fonctionne effectivement selon des règles de syntaxe. On pourrait ensuite pousser ce raisonnement plus loin en considérant que les quatre interactions fondamentales de la physique pourraient être le langage des particules élémentaires. Ainsi : « *Au commencement était la Parole, et toutes choses ont été faites par elle* » (Jn. I-1, 3). « *Il est clair que les pierres et les arbres savent parler, que l'Univers entier "parle". Vous et moi faisant partie de cet Univers, nous faisons partie de cette communication totale* » (Eg II-2.4). « *Il n'existe rien qui ne parle* » (JB Keizan Jôkin). Si on observe le fonctionnement d'un ordinateur, on regarde l'écran et on peut y voir toutes sortes de choses y compris un film avec des personnages vivant un scénario complexe ; mais en réalité tout cela n'est que la manifestation d'un code binaire, une suite de zéros et de uns, à l'intérieur du microprocesseur, ce code binaire n'étant lui-même que la manifestation d'électrons circulant dans des circuits électroniques. Il y a donc dans l'ordinateur plusieurs niveaux de réalité ; vous pouvez voir sur l'écran Nisargadatta Maharaj en train de dispenser des paroles de vérité qui ne sont en fait que des codes binaires et des électrons. De ce point de vue notre monde

pourrait bien ne pas être différent de celui du film « Matrix ». Selon Castaneda, il serait formé de filaments lumineux appelés *émanations de l'Aigle* : « *Cet Univers tout entier est tissé en long et en large comme une étoffe est faite toute entière du déploiement de ses fils* » (Ud. VII-21), dont certains se fermentaient sur eux-mêmes pour former des cocons lumineux en forme d'œuf : les êtres vivants. Ces œufs capteraient et organiseraient une infime partie des filaments extérieurs pour les assembler sous forme de monde organisé. Certains sorciers seraient capables de modifier ces assemblages et de percevoir ainsi d'autres mondes sans pourtant s'être déplacés ni dans l'espace ni dans le temps (CFd) : « *Le pur mental voit les choses comme elles sont : des bulles dans la conscience. Chaque bulle est un corps et tous ces corps sont miens* » (JS 33). L'univers de Castaneda ressemble ainsi à un subtil mélange entre celui de « Matrix » et la théorie des cordes. Il est alors possible que ce qu'on appelle « évolution » ne soit en réalité qu'un mécanisme de transition de phase dans lequel le langage se développerait par couches : interactions fondamentales - code génétique - parole humaine, sans bien savoir quel en serait l'origine ni quels en seraient les intermédiaires, ni si l'être humain en serait effectivement le terme final. Selon les conceptions de Saint-Paul les humains ayant reçu le Saint-Esprit, que nous appelons les *Éveillés*, forment les membres du corps du Christ : « *Ne savez-vous pas que vos corps sont des membres de Christ ? Car, comme nous avons plusieurs membres dans un seul corps, et que tous les membres n'ont pas la même fonction, ainsi, nous qui sommes plusieurs, nous formons un seul corps en Christ ; puisque nous avons des dons différents, selon la grâce qui nous a été accordée. Il y a diversité de dons, mais le même Esprit* » (1 Co. VI-15 ; Ro. XII-4, 6 ; 1 Co. XII-4). On pourrait ainsi envisager qu'un jour, ce qui nous est arrivé : être présent dans deux corps simultanément, puisse devenir la norme du futur. On peut imaginer que le langage actuel, cette sorte de langage social superficiel par nécessité, serait remplacé par un mixage entre « la parole vraie » et la parole fonctionnelle comme par exemple lorsqu'on demande le sel. Cette parole vraie pourrait émaner directement d'une forme de l'Esprit-Saint ; il est même envisageable qu'une sorte de super-âme de groupe puisse se manifester dans plusieurs *Éveillés* simultanément. Les différents corps de l'homme seraient emboîtés les uns dans les autres à l'image d'un oignon et à partir d'un certain rang l'un des corps pourrait être commun à plusieurs individus de rangs inférieur. Il n'est d'ailleurs pas exclu qu'un tel être existe déjà sans qu'on le sache ; notre estomac est-il conscient de l'existence de notre âme individuelle ?

Et nous n'en avons pas fini avec ce tiercé gagnant : sexe-langage-mort. En ce qui concerne le sexe, il est devenu tabou au point que l'Église a adopté le dogme de la virginité avant, pendant et après la conception de Jésus (LG) ; il fut d'ailleurs un temps où un homme niant la virginité de Marie aurait été condamné à mort. Il existe malheureusement toujours à l'heure actuelle des individus capable de violence envers quelqu'un qui aborderait ce sujet en leur présence. Que la venue

de Jésus sur Terre se soit produite ou non sans rapport sexuel, ce n'est qu'une affaire d'opinion personnelle ; en fait cela ne consiste qu'à prêter foi aux paroles d'une autre personne censée posséder l'autorité nécessaire à rendre valide cette affirmation. En réalité, que Marie fut physiquement vierge ou non n'a aucune espèce d'importance ; le bon sens nous signifierait plutôt que Dieu, qui a créé les organes sexuels et n'a aucun tabou, fasse au plus simple. On peut citer une parabole qui va dans notre sens : Bouddha se promenait avec ses disciples et sur leur chemin se présenta une rivière. Une quête fut organisée pour payer le passage et ainsi la petite troupe se trouva dans le bac en train de traverser la rivière. C'est alors qu'un disciple vit un fakir faire la traversée en état de lévitation ; il demanda alors à Bouddha : « *Pourquoi ce fakir peut-il traverser en lévitation alors que vous, le plus grand des hommes, vous devez payer pour prendre le bac ?* » Ce à quoi Bouddha répondit : « *Pour réussir ce tour de force, il s'est entraîné sans jamais prendre un seul instant de repos pendant plus de vingt ans et sais-tu ce qu'il a gagné en réussissant cet exploit sur la rivière ? Il a gagné trente centimes !* » De la même façon, pourquoi Dieu utiliserait-il un gros arsenal pour concevoir un être humain quand un peu de sperme suffit ? C'est comme tuer un moustique avec un lance-roquette mais après tout, pourquoi pas ? Chacun est libre de croire ce qu'il veut à condition de vraiment savoir d'où lui vient cette croyance particulière.

On peut aussi considérer cette histoire de virginité comme un mythe ; par exemple, pour les alchimistes, la Vierge Marie est le symbole de la terre vierge : « *L'homme fut nommé Adam, qui en hébreu signifie roux, parce que la terre dont il le forma était de cette couleur, qui est celle de la terre naturelle et qu'on peut appeler vierge* » (FJ 1). « *La Vierge-Mère, dépouillée de son voile symbolique, n'est autre chose que la personnification de la substance primitive dont se sert, pour réaliser ses desseins, le Principe créateur de tout ce qui est* » (FMc). Si on reste plus près du mythe évangélique, le Saint-Esprit est venu visiter Marie et elle se trouve enceinte ; dans le catéchisme il est dit : « *L'Esprit-Saint est envoyé pour sanctifier le sein de la Vierge Marie et la féconder divinement* » (CEC 485). Mais, ailleurs, on lit aussi : « *Le Verbe est entré par l'oreille de la Vierge et il est sorti par la porte dorée* » (Ag). « *Il pénétra par l'oreille et résida secrètement dans le sein* » (EpS). « *Tout provient de cette voix qui est dans l'oreille ; elle pénètre dans tout le corps, et tout est mis en mouvement par elle* » (Zo III-294b). « *La Parole de Dieu est une semence* » (Luc VIII-11). « *Pour la belette, beaucoup de gens croient et affirment que cet animal conçoit par l'oreille et enfante par la bouche, ce qui est une image de la génération de la parole* » (Pl 74). « *Non seulement l'homme naît dans le langage, exactement comme il naît au monde, mais il naît par le langage* » (LPo). La parole pénètre par l'oreille et croît dans sa matrice qui est le mental humain. C'est la plupart du temps en entendant la parole vraie d'un Éveillé que l'homme ordinaire devient un chercheur de vérité ; il a ainsi été fécondé par le Saint-Esprit. Il lui reste à subir les tribulations de la gestation dont l'issue, la douleur

de l'enfantement, est symbolisée par la crucifixion. Il ne s'agit donc pas d'une conception au sens sexuel du terme : c'est la psyché qui est la terre vierge destinée à être fécondée par l'Esprit. Cette histoire étant une allégorie n'est donc pas à prendre au pied de la lettre. Une nouvelle fois : « *La lettre tue* ». « *Il est inutile de se battre avec les mots pour exprimer ce qui transcende les mots* » (JS 27). Ensuite de quoi chacun est libre de croire ce que bon lui semble mais il y a toutes les chances pour que ceux qui défendent le dogme au point d'en arriver à la violence fassent en réalité partie des Innocents massacrés.

Dans la lignée de ce tabou sexuel, il y a celui qui consiste à refuser toute liaison amoureuse à Jésus. Lorsque le film : « *La dernière tentation du Christ* » est sorti au cinéma, des individus jetaient des bombes lacrymogènes dans les salles de projection pour protester contre ce sacrilège. Pourtant le film n'osait même pas supposer qu'il ait réellement eu une liaison, il s'agissait seulement du fait qu'il ait pu l'imaginer sur la croix avant de mourir d'où le nom de : « dernière tentation ». Il semblerait que les mentalités ait un peu évolué quand on voit que le livre : « *Da Vinci code* » a eu un gros succès commercial alors qu'il affirme que Jésus a eu des enfants avec Marie-Madeleine dont les rois de France seraient les descendants. Il n'empêche que l'Église a malgré tout un peu élevé la voix contre ce livre. Encore une fois quelle importance cela peut-il avoir ? Si l'amour est une mauvaise chose pourquoi Dieu l'a-t-il créé ? Pourquoi ce qui est bon pour l'homme serait-il une souillure pour Jésus : « *Ma foi se nourrit de la prière et des Évangiles, et rien ne m'incite à croire que Jésus ait été marié ou ait entretenu une relation charnelle avec une femme. Cela étant, je ne vois aucun argument théologique majeur qui interdirait à Jésus, le Verbe incarné, d'avoir une expérience sexuelle. Je suis même convaincu que, ayant voulu épouser pleinement la nature humaine, il a vécu l'expérience du désir sexuel que connaît tout homme. A-t-il voulu satisfaire ce désir ? Si oui, il l'a nécessairement vécu dans un amour partagé, et Marie de Magdala semble avoir été la femme la plus proche de lui hormis sa mère. Mais il a très bien pu aussi ne pas satisfaire ce désir, ce qui ne l'a pas empêché d'être pleinement homme* » (APM 12). On peut une nouvelle fois dire que chacun est libre d'avoir l'opinion qu'il veut ; l'éternel problème est qu'il existe des gens qui croient que leur propre opinion est la Vérité avec un grand « V » et que ça leur donne le droit de l'imposer aux autres. On ne rappellera jamais assez que, comme l'a dit Lacan : « *Moi, la vérité, je parle ! La vérité se fonde de ce qu'elle parle, et elle n'a pas d'autre moyen pour ce faire. C'est parce qu'il y a du langage, comme chacun peut s'en aviser, qu'il y a de la vérité. La vérité, ça ne commence à s'installer qu'à partir du moment où il y a du langage. Le fait qu'elle parle ne veut pas dire qu'elle dit la vérité* » (LCf, LPo, L 12/02/69). « *La vérité parle d'elle-même à elle-même* » (TL XIII). Autrement dit c'est le langage qui introduit la vérité dans le monde et avec elle il introduit l'erreur. Tout ce qui concerne la Conscience Impersonnelle, que certains appellent Dieu, se trouve de l'autre côté du mur du langage ; aucune phrase ne

peut contenir la vérité sur Dieu : « *On ne peut pas s'approcher de la vérité tant qu'on sait en parler. Le rôle du langage ne consiste pas à exprimer la vérité, mais à la suggérer de façon indirecte. Mais, tout ce qui peut s'exprimer en paroles et se former en idées s'écarte de la vérité première* » (Tt XXII, XXV, LKh). Le langage ne peut que formuler des opinions ; celle qui est vraie aujourd'hui dans un certain contexte sera sans doute fausse demain ou dans un autre contexte. Ce qui était considéré comme une vérité il y a mille ans : « La Terre est plate », est faux aujourd'hui ; ce qui était une vérité au siècle dernier : « Le temps s'écoule partout de la même façon », est faux aujourd'hui avec la théorie de la relativité ; ce qui semble une vérité immuable : « $1 + 1 = 2$ », est faux dans l'électronique d'un ordinateur où $1 + 1 = 0$. Ceci nous conduit ensuite à un paradoxe semblable à un koan zen : « La vérité ne se trouve pas dans la phrase : "C'est dans le silence que se trouve la vérité" ». « *Si la parole suffisait, il suffirait de parler du Tao tout le jour pour le saisir. Si la parole ne suffit pas, nous pourrions parler toute la journée sans sortir du domaine des êtres. Cette vision suprême du Tao et des êtres, ni la parole ni le silence ne peuvent la porter. Transcendant la parole aussi bien que le silence, elle se situe au-delà de tout discours de l'homme* » (Tt XXV). Et pourtant, la vérité se trouve dans le silence ! Pour celui qui vit dans ce silence sans aucun témoin mental pour l'observer, là est la vérité. Mais pendant le temps où il est silencieux, il ne le sait pas. C'est ensuite lorsque les mots reviennent, qu'il sait qu'il s'est trouvé dans la vérité pendant ses instants de silence : « *Finalement, les techniques de notre langage seront totalement brisées* » (SJM 72). « *En dernier lieu, la voie du langage sera coupée* » (Keisan). L'Éveillé est celui qui a placé la racine de son être dans ce silence et qui réussit à dire des paroles sans quitter ce silence. La racine de son être ne sait pas qu'elle est dans ce silence mais sa personnalité humaine peut fabriquer des phrases dans lesquelles elle le dit pourtant. Ainsi ce ne sont pas tout à fait des *phrases* mais par une simple permutation de deux lettres : des *pharses*, des farces. Il peut se dire à lui-même des absurdités du genre : « Je sais que je suis dans le silence mais en même temps que je le dis, je ne le sais pas ». Et ça peut le faire beaucoup rire dans les premiers temps de son Éveil mais il n'utilise ensuite cette terminologie que pour en parler aux autres. Le reste dépend de son parfum particulier ; il peut décider de dire que la vérité se trouve dans le silence tout comme il peut dire qu'elle est au-delà des mots et du silence. Il peut affirmer que la Conscience Impersonnelle est l'unique *être*, tout comme il peut dire qu'elle est non-être, ou encore qu'elle se trouve au-delà de l'être et du non-être. À chaque fois il possèdera les bons arguments pour défendre son point de vue :

— Il n'y a qu'un *être* qui est l'être de toutes les formes de vie et même, si on veut, de la matière inerte ; cet *être* a sa racine dans le présent immobile et se trouve en dehors de l'espace-temps. Il est la seule réalité.

— L'*être* naît dans le *non-être* (TK XL). Il n'est *être* que lorsqu'il se connaît lui-même, autrement il est *non-être*. La réalité est donc *non-être* avant que l'*être* se connaisse.

— *Être* et *non-être* ne sont que des dénominations opposées ; la réalité se situe en dehors de tous les couples d'opposés, elle est donc au-delà de l'*être* et du *non-être* : « "*être*" et "*non-être*" sont originellement un et par le nom seul différent » (TK I).

Pour ouvrir une petite parenthèse récréative, il existe une conséquence beaucoup plus agréable du tabou de la sexualité : les histoires drôles. Environ 90% des histoires drôles concernent le sexe, contre 10% pour les douleurs ou humiliations diverses ; par exemple : « Un garçon peut dire : "Je n'ai pas les glandes mammaires car j'ai les glands de mon père" ». Quel est le ressort comique de ce genre d'histoire sinon la honte que nous avons, ne serait-ce que de penser à nos parties sexuelles ? Plus le personnage de l'histoire est dans une situation où nous aurions honte, plus l'histoire est drôle. Citons en au passage une autre, très courte aussi, pour illustrer la douleur et la mort : « *Les belges viennent de construire le premier siège éjectable pour hélicoptère* » ; en nous excusant auprès de nos amis belges, auxquels il suffira de remplacer le mot *belges* par le mot *français*.

C'est donc dans ce contexte que viennent s'inscrire les liaisons amoureuses comme dans la région parisienne où plus de quatre histoires de couples sur cinq se terminent mal, la plupart du temps à cause de l'adultère. Rien n'est plus terrible pour une personne, que d'imaginer son compagnon avoir une relation sexuelle avec quelqu'un d'autre. Plus la personne avec laquelle le conjoint a fauté, le sexe étranger, se rapproche de l'intimité du couple et plus grande est la douleur ; le pire consiste, dans cette perspective, à ce que le rapport sexuel coupable ait eu lieu dans le lit conjugal, voire avec la meilleure amie, le frère ou la sœur. Le ressort est le même que celui qui, dans des circonstances plus agréables fait rire à la fin d'une histoire drôle ou dans le théâtre de boulevard. Nous avons personnellement assisté à une scène étrange : l'ancienne épouse de Jean Klein est un jour venue participer à l'un de ses entretiens pour informer le public qu'il l'avait quittée pour une femme plus jeune. Il n'a pas répondu parce qu'il n'était pas là pour parler de ce sujet mais il y a eu des interventions dans la salle de personnes qui ont avoué avoir perdu confiance en lui à cause de cette information. Comment, lui, l'Éveillé, l'Avatar de Dieu sur Terre, comment a-t-il pu se souiller dans l'adultère, un des dix commandements divins (Ex. XX-14) ?

La réponse tient en peu de mots : il a conservé la programmation de son caractère et il est donc toujours attiré par les jolies femmes. C'est la stratégie que les gènes imposent pour perpétuer leur immortalité. Par ailleurs, il n'a plus beaucoup de tabous car il s'est débarrassé de la plupart d'entre eux pendant le processus de nettoyage qui s'est montré indispensable à un certain point de son chemin spirituel. Et il est en outre possible qu'il ait oublié ce qu'était la jalousie

et la douleur qui l'accompagne car il s'est débarrassé de la plus grosse partie de sa jalousie en même temps que de ses tabous. Ainsi cette jalousie lui paraît être une conséquence de la vision illusoire et limitée du monde de l'homme ordinaire. Il est donc possible qu'il ne trouve aucune raison valable pour avoir des égards vis à vis de cette illusion destinée à rien d'autre qu'à renforcer le pouvoir de l'ego de son épouse. Mais il ne faut pas généraliser, il existe aussi des Éveillés qui, bien que sachant tout cela, préféreront ne pas faire souffrir leurs épouses même au risque de les laisser empêtrées dans les barreaux de leur égocentrisme : « *La personne qui s'acquitte du rôle de compagne auprès de toi présentement, est en réalité un Ange du Ciel, qui est venu à toi et bat Ses ailes contre les barreaux de la cage de sa personnalité* » (VI XII-10, 11). C'est une simple programmation du caractère et il est impossible de dire, à partir du silence, que l'homme fidèle serait meilleur que l'autre sur le plan moral car l'Éveil consiste à dépasser les notions de bien et de mal responsables de la chute de l'homme : « *L'apparition du saint entraîne celle du bandit ; comme dans le monde il y a plus de brigands que de bons, on peut dire que le saint nuit plus au monde qu'il ne lui porte avantage. Renversez les saints et libérez les bandits, le monde entier retrouvera l'ordre ; si les saints ne meurent pas, les bandits ne disparaissent pas* » (Tt X).

Le chercheur de vérité doit franchir le mur du langage tout en étant identifié au sujet du langage qui non seulement se trouve dans le symbolique mais qui, en plus, ramène tout le reste de l'univers à ce seul symbolique. Le mur lui-même n'est déjà plus dans le symbolique mais dans le réel : « *Il faudrait, si l'on me permet la métaphore, en agir avec le langage comme on l'a fait avec le son : aller à sa vitesse pour en franchir le mur, ce mur même du langage que je ne tiens pas, lui, pour une métaphore puisque c'est un corollaire de mon propos qu'il tient sa place dans le réel* » (LDR). Le mur du langage étant dans le réel, il faut donc préalablement être capable de « voir » le réel, au sens où l'entend Castaneda, pour pouvoir le franchir.

Lacan utilise une image selon laquelle l'être humain se tiendrait assis sur un tabouret à quatre pieds, chacun représentant un signifiant fondamental : « *Une fois donnée la batterie du signifiant — au-delà d'un certain minimum qui reste à déterminer, mais à la limite, quatre doivent pouvoir suffire à toutes les significations comme nous l'apprend Jakobson —, rien ne manque. Un minimum de termes est nécessaire au fonctionnement du système symbolique. Il*

s'agit de savoir si c'est trois, si c'est quatre. Ce n'est certainement pas trois. L'Œdipe nous en donne assurément trois, mais en implique certainement un quatrième pour autant qu'il faut que l'enfant franchisse l'Œdipe » (L 19/04/61, 27/03/57). S'il en manque un c'est la psychose : *« Tous les tabourets n'ont pas quatre pieds. Il y en a qui se tiennent debout avec trois. Mais alors, il n'est plus question qu'il en manque un seul, sinon ça va très mal. Eh bien, sachez que les points d'appui signifiants qui soutiennent le petit monde des petits hommes solitaires de la foule moderne, sont en nombre très réduit. Il se peut qu'au départ il n'y ait pas assez de pieds au tabouret, mais qu'il tienne tout de même jusqu'à un certain moment, quand le sujet, à un certain carrefour de son histoire biographique, est confronté avec ce défaut qui existe depuis toujours* » (L 18/04/56). Si le tabouret est bancal il y a névrose ; il faut donc ici qu'il soit suffisamment stable et équilibré pour pouvoir s'y tenir debout car c'est l'unique façon de regarder par dessus le mur.

Pour passer de l'autre côté il faut maintenant régurgiter le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, ce qui signifie accepter le monde tel qu'il est en cessant de le juger en termes de bien et de mal : *« Rien n'est mauvais dans le monde et rien n'est bon non plus. C'est le "je" qui n'accepte pas et qui juge mauvais ou bon, c'est lui qui est "mauvais" »* (R 26/12/97). Si un organisme attrape la grippe, ce n'est ni bien ni mal ; il lui faut simplement faire ce qui convient, à savoir lutter contre le virus : *« Don Juan m'avait demandé si j'avais été offensé par l'assaut du grand félin. Je lui avais affirmé qu'il était absurde de penser que je pouvais en être offensé, et il m'avait dit que je devais éprouver le même sentiment en ce qui concernait les assauts de mes frères humains. Je devais me protéger, ou m'éloigner d'eux, mais sans me sentir moralement lésé* » (CFs 6). L'Éveillé, s'il est bien arrivé au bout du chemin, n'en est pas pour autant devenu un saint ; il possède un caractère avec des qualités et des défauts et il a appris à en accepter la programmation : *« La liberté qui se manifeste libère du sentiment de culpabilité, de l'orgueil et de l'hostilité. Et cette liberté rend la vie simple et paisible. Mais cela ne veut pas forcément dire que l'on soit aussi libéré des soucis. On accepte que tout ce qui arrivera demain arrivera de toute façon. Et cependant l'inquiétude peut se manifester, si la programmation est de s'inquiéter* » (RB). Il est possible qu'il se soit débarrassé de quelques défauts sur son chemin spirituel mais seulement dans le but d'équilibrer le tabouret et de ne plus en souffrir, pas pour devenir meilleur : *« Si vous voulez corriger votre colère, votre cupidité, en vue d'atteindre la "non-naissance", c'est faire deux parts de l'esprit unique. Cela ressemblerait à poursuivre quelqu'un qui court. Tant que vous êtes occupés à corriger vos penchants, deux pensées : les penchants qui vous assaillent toujours et la volonté de les corriger, se combattent sans cesse* » (ShJ Bankei). Il n'est ici question que de simple bon sens ; par exemple, qui ne changerait pas de banque si une autre lui proposait un crédit plus avantageux ? De la même façon, il convient de se débarrasser de certaines névroses qui empoisonnent l'existence mais il en restera toujours d'autres plus

inoffensives. C'est une simple question de calcul : est-il plus satisfaisant de se lancer dans le processus d'élimination d'une névrose qui peut durer une dizaine d'années et coûter beaucoup d'argent, ou apprendre à vivre avec elle en minimisant ses effets négatifs et en l'appriivoisant ? Dans certains cas il vaut mieux choisir la première solution et dans d'autres la seconde ; chacun doit devenir capable d'en juger par et pour lui-même. L'Éveillé possède une connaissance de son propre fonctionnement et un discernement suffisants pour savoir ce qu'il en est, en ce qui le concerne ; cela n'a rien à voir avec le bien et le mal : « *Tant que le péché et la vertu vous préoccuperont, vous ne connaîtrez pas la paix* » (JS 21). « *La conscience est simplement. C'est de l'énergie qui se manifeste en dehors de tout intérêt pour les concepts que notre mental peut avoir à propos du bien ou du mal, des objectifs ou du sens* » (TPC). Le désir de bien se conduire peut même être un obstacle à la réussite de l'Œuvre : « *Les exigences prolongées de pureté non égotique, infaillible, peuvent se traduire par la répression ou l'ignorance de ses propres ombres. L'humanité ignorée va ressurgir et tous les besoins délaissés vont réapparaître* » (Ko 10).

Malheureusement les mots sont les bruyants pensionnaires du mental : « *Lorsqu'ils sont enfants, les êtres humains apprennent à répéter un dialogue intérieur sans fin sur eux-mêmes, de tout le monde autour d'eux* » (CFd 8). Il n'y a dès lors qu'une seule solution pour faire cesser cet incessant vacarme et le *truc* en a été donné par les alchimistes : « *Le mot "truc" viendrait de τρυχω — trukhô — "frapper" et "tour de passe-passe". Mais τρυχω signifie surtout "user par le frottement", "épuiser", "fatiguer", "harcéler", "tourmenter". On peut donc dégager de ces deux vocables, toutes les idées qui décident le choix du feu secret, qui en déterminent le mode d'utilisation et d'activité sur la matière philosophale. C'est en tourmentant celle-ci que le feu la dessèche, la calcine et la scorifie* » (Fdp). Il s'agit en effet de pousser le discours dans tous ses retranchements jusqu'au point où il va finir par s'épuiser de lui-même : « *La pensée arrive à épuisement car elle est consciente que vous vous êtes barricadé dans un univers de concepts et de croyances. Vous ne vous sentez pas à l'aise dans cet univers conceptuel et vous essayez d'en sortir par tous les moyens. Et soudain vous constatez que toute tentative pour échapper à cet univers de concepts et de croyances appartient à cet univers, et que "toute" votre action vous garde prisonnier de cet univers conceptuel. C'est un cercle vicieux* » (TL XIV). « *La connaissance germe en toi que ta quête à l'intérieur du monde et des objets est vaine. Tu te rends compte qu'il n'y a rien à y découvrir. Alors il se fait un vide — en toi et dans le monde — sur lequel tu apposeras peut-être l'étiquette "dépression". Dans ce sentiment de dépression rien ne te paraîtra plus d'aucun secours, si bien que ton regard finira par se tourner ailleurs, se poser sur ce qui précède le monde objectif. Plus rien ne peut te procurer le contentement, sinon ce qui est. Tout le reste se fait insipide, terne, insignifiant. Alors tu te dis : mais qu'est-ce que je fais là ? C'est la dépression ; c'est*

l'horreur » (KR VIII). Mais attention, il faut être vraiment arrivé au bout de soi-même pour que la recherche s'arrête ; cet arrêt doit être un processus naturel indépendant de la volonté et non pas la manifestation d'une fuite ou de la paresse : « *La recherche doit être là. C'est pourquoi je dis toujours que la recherche doit commencer avec un individu qui désire l'illumination, la Vérité. L'individu poursuit le processus de recherche jusqu'à ce que la recherche prenne fin, quand l'individu est totalement anéanti. Tant qu'il n'y a pas cette totale conviction qu'il ne saurait y avoir un agent, un penseur ou un chercheur individuel, la recherche doit se poursuivre. La réalisation qu'il n'y a ni agent, ni penseur ni chercheur est la fin de la quête. Au départ, vous n'avez pas choisi d'être un chercheur spirituel. Vous n'avez pas décidé : à partir de demain je serai un chercheur. La recherche a commencé toute seule, s'est poursuivie toute seule et ne peut que s'achever toute seule. Quand le chercheur est anéanti, la recherche et l'objet de la recherche sont eux aussi anéantis. Alors il ne reste plus rien à faire. Il n'y a plus de recherche, plus de chercheur, plus de "cherché"* » (RB). « *À moins que vous ne fassiez d'énormes efforts, vous ne serez jamais convaincu que l'effort ne vous mènera nulle part* » (JS 100).

C'est ce genre d'anéantissement que Jésus devait connaître, après avoir subi les outrages, la flagellation et la mise en croix, afin que la résurrection puisse se produire. Habituellement les crucifiés agonisent très longtemps et ne meurent pas tout de suite, au point que les soldats compatissants leurs brisent les jambes pour hâter leur mort par asphyxie en les empêchant de se tenir debout. Mais à cause de son épuisement, Jésus est mort avant qu'on ait eu à le faire : « *Les soldats vinrent donc, et ils rompirent les jambes au premier, puis à l'autre qui avait été crucifié avec lui. S'étant approchés de Jésus, et le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent pas les jambes* » (Jn. XIX-32, 33). On arrive ainsi à l'étape suivante, la mort, qui se produit uniquement de l'autre côté du mur : « *Votre mort, vous ne pouvez même pas commencer à la dire* » (L 20/11/68). « *La pulsion de mort, c'est le réel en tant qu'il ne peut être pensé que comme impossible. C'est-à-dire que, chaque fois qu'il montre le bout de son nez, il est impensable. Aborder à cet impossible ne saurait constituer un espoir, puisque cet impensable, c'est la mort, dont c'est le fondement du réel qu'elle ne puisse être pensée* » (L 16/03/76). C'est sans doute la raison pour laquelle certaines écoles de mystères de l'antiquité faisaient passer une épreuve similaire à leurs futurs membres : « *À l'époque gréco-romaine, l'initiation complète aux mystères d'Isis, qui ont fait de larges emprunts à l'Égypte, comportait aussi une mort simulée et une renaissance* » (Mo).

Mais il ne s'agit là que de la mort du corps symbolique, celui de l'identification, car la mort du corps réel c'est autre chose. De ce qui suit la mort physique, on ne sait rien.

« *Le soir étant venu, arriva un homme riche d'Arimathée, nommé Joseph, lequel était aussi disciple de Jésus. Il se rendit vers Pilate, et demanda le corps de Jésus. Et Pilate ordonna de le remettre. Joseph prit le corps, l'enveloppa d'un linceul blanc, et le déposa dans un sépulcre neuf, qu'il s'était fait tailler dans le roc. Puis il roula une grande pierre à l'entrée du sépulcre, et il s'en alla* » (Mt. XXVII-57, 60). C'est au soir que va commencer le processus destiné à conduire Jésus jusqu'à sa victoire sur le temps : « *Vous êtes au déclin d'une journée d'orage et de fatigue, vous considérez l'ombre qui commence d'envahir ce qui vous entoure, et quelque chose vous vient à l'esprit, qui s'incarne dans la formulation "la paix du soir". Je ne pense pas que quiconque a une vie affective normale ne sache pas que c'est là quelque chose qui existe, et qui a une valeur tout autre que l'appréhension phénoménale du déclin des éclats du jour, de l'atténuation des lignes et des passions. Il y a dans la paix du soir à la fois une présence, et un choix dans l'ensemble de ce qui vous entoure. C'est précisément quand nous ne sommes pas à son écoute, quand elle est hors de notre champ et que soudain elle nous tombe sur le dos, qu'elle prend toute sa valeur, surpris que nous sommes par cette formulation plus ou moins endophasique, plus ou moins inspirée, qui nous vient comme un murmure de l'extérieur, manifestation du discours en tant qu'il nous appartient à peine, qui vient en écho à ce qu'il y a tout d'un coup de signifiant pour nous dans cette présence, articulation dont nous ne savons si elle vient du dehors ou du dedans - la paix du soir. Qu'est-ce que veut dire cet être, ou non, de langage qu'est "la paix du soir" ? Dans la mesure où nous ne l'attendons, ni ne la souhaitons, ni même depuis longtemps n'y avons plus pensé, c'est essentiellement comme un signifiant qu'il se présente à nous* » (L 08/02/56).

En réalité, l'obscurité de la tombe ne signifie rien d'autre que l'existence quotidienne dans les ténèbres de la raison : « *Le passé est scories, le futur est imaginations. Tous deux forment le cadavre du connu. Lorsque le présent est vécu dans la dimension du connu, le couvercle du cercueil est déjà refermé. Le présent est inconnu et mystère, le bambou plie au vent, la rivière coule. Le passé existe dans le présent, dans le corps de l'homme comme dans celui de la Terre. Certains disent que le monde meurt et renaît à chaque infime instant. L'inscription du passé est dans le corps présent, mais chaque instant est totalement neuf et non lié* » (NRT). « *Il y a sur le présent "l'empreinte de la réalité", ce que n'ont ni le passé ni le futur. Mais il n'y a rien dans l'évènement présent qui le rende différent du passé ou du futur. Car le passé fut réel l'espace*

d'un instant et le futur le deviendra. Qu'est-ce qui rend le présent si différent ? Ma présence évidemment. Je suis réel parce que je suis toujours maintenant, dans le présent, et ce qui est avec moi, maintenant, participe de ma réalité. Le passé est dans la mémoire, le futur dans l'imagination. Il n'y a rien dans le présent lui-même qui le fasse ressortir comme réel. Ce peut être un fait banal, répétitif, comme le battement d'une horloge. Bien que nous sachions que chaque battement est identique aux autres, le battement présent est entièrement différent du précédent et du suivant qui sont, eux, remémorés ou attendus. Une chose qui fixe mon attention dans le maintenant m'est présente parce que je suis toujours présent ; c'est ma propre réalité que je communique à l'évènement présent » (JS 3).

Le principe vivant n'est pas le résultat d'une histoire passée et il n'a pas de futur ; il n'existe qu'au présent. À tel point qu'on ne peut les distinguer l'un de l'autre : le présent EST la Vie, et c'est la Vie elle-même qui fait qu'on perçoit un mouvement dans le présent, ce mouvement étant à l'origine de la notion de temps. Ce n'est cependant pas pour autant que l'instant présent se déplacerait du passé vers le futur ; le vrai phénomène est comparable au déroulement d'une phrase : Elle est énoncée dans le temps mais le sens en est saisi dans l'instant de sa conclusion alors même que le son de sa prononciation a disparu. Il en va de même lorsqu'en un instant la VIE est saisie dans sa réalité, car alors le temps a disparu : « *Dans l'Univers, il n'y a ni passé ni futur. Il n'existe que le moment. Dans l'Univers, il n'existe que de l'énergie, et l'énergie n'a que le ici-et-maintenant, un éternel présent ici-et-maintenant* » (CAr 13).

Une fois le temps vaincu, on s'aperçoit que l'Univers existe dans le seul but de conduire les êtres au grand Éveil et que tous les évènements qui s'y produisent sont orientés dans ce sens : « *Tout au long de la vie apparemment "menée" auparavant, il n'y a jamais eu "quelqu'un qui choisissait" ou "quelqu'un qui faisait" quoi que ce soit. Tout ce qui est arrivé, du plus infime pet de lapin à ce qui paraissait être la décision la plus capitale, n'aurait jamais pu être autre en quelque façon que ce soit. Il n'est aucunement question de l'existence d'un libre-arbitre, simplement parce que pour commencer il n'y a personne là pour posséder une volonté ou exercer un choix quelconque. Demandez-vous d'où proviennent les pensées et, si vous êtes vigilant, au bout d'un certain temps, vous vous apercevrez qu'elles ne sont pas vôtres. Elles émergent, apparemment de nulle part, se produisent durant un moment et ensuite s'estompent pour disparaître complètement. Vous n'êtes pour rien dans leur origine* » (TPC).

Dieu est en effet présent dans tous les corps simultanément : « *Le pur dynamique Brahman se revêt spontanément de corps variés comme de vêtements et il connaît le monde au travers des sens de ces corps* » (M 02/02/80). « *Tu n'es pas toi mais Lui ; Lui et non toi ; qu'Il n'entre pas dans toi et tu n'entres pas dans Lui ; qu'Il ne sort pas de toi et tu ne sors pas de Lui. Je ne veux pas dire que tu es ou que tu possèdes telle ou telle qualité. Je veux dire que tu n'existes absolument pas, et que tu n'existeras jamais ni par toi-même ni par Lui, dans Lui ou avec Lui. Tu ne peux cesser d'être, car tu n'es pas. Tu es Lui et Lui est toi, sans aucune dépendance ni causalité* » (AB).

Le présent est le même pour tout le monde et dans ce présent seule EST la Vie ; il n'existe donc rien de tel qu'un être non éveillé et un être éveillé : « *Quand l'Éveil se produit, il est clair qu'il n'y a jamais eu personne pour l'atteindre. Vous, en tant qu'entité séparée, n'avez aucune faculté de choix et aucun libre-arbitre. Vous êtes simplement l'infini en train d'être vécu par l'infini pour découvrir que vous êtes l'infini* » (TPC). « *Vous ne vous éveillez pas, puisque vous êtes l'Éveil. La conscience d'Éveil provient d'elle-même. Le "je" et son volontarisme ne peuvent jamais l'acquérir. Ce que nous appelons illumination spirituelle est la simple constatation que l'image créée est une illusion, simplement le fait de prendre conscience que vous n'êtes pas la personne, pas plus que l'image imprimée sur vous par votre entourage. Voir qu'il y a un "rien" sans qualités d'aucune sorte est illumination ; dans ce rien vous êtes libre, vous n'avez plus d'entraves* » (IS). Ça veut finalement dire que tout le monde est déjà un Éveillé sans le savoir : « *Je suis, et personne n'est, hors moi* » (EpD XV-2) ; le problème vient donc uniquement du fait que le chercheur de vérité ne peut pas l'intégrer psychiquement, il n'a pas mangé ce signifiant : « [Question :] *Quand vous lisez les mots prononcés par Jésus, comme "soyez un avec le Père", quand il dit "Dieu, le monde, les hommes et moi ne faisons qu'un" je pense que cela signifie la même chose. [Réponse :] Avez-vous mangé ce savoir ? Vous n'avez probablement pas compris du tout, vous n'avez pas mangé* » (M25/01/78).

L'Éveillé, bien qu'ayant placé le centre de son être de l'autre côté du mur du langage, possède cependant toujours le sentiment d'être *lui-même* : « *Le fait de franchir la barrière de perception est l'apogée de toutes les actions des guerriers. Il fait disparaître ce monde, mais il demeure, en quelque sorte, lui-même. Les nouveaux voyants savent qu'après que la conscience les a consumés, ils gardent d'une certaine façon le sentiment d'être eux-mêmes* » (CFd 18). Nisargadatta Maharaj appelle ça l'identité : « *L'état d'identité est inhérent à la réalité et il ne s'efface jamais. Mais l'identité n'est ni la personnalité impermanente, ni l'individualité liée au karma. C'est ce qui reste quand toute auto-identification est abandonnée parce que perçue comme fausse. Il y a l'identité de ce que vous êtes et il y a la personne qui lui est sur-imposée. La seule chose que vous connaissez, c'est la personne ; l'identité — qui n'est pas une personne — vous ne la connaissez pas parce que vous n'avez jamais douté, parce que vous ne vous êtes jamais posé la question primordiale : "Qui suis-*

je ?" L'identité est le témoin de la personne superficielle et changeante, témoin immuable et éternellement présent » (JS 78, 86).

On pourrait aussi penser que, fort de son précieux Éveil, l'existence de l'Éveillé ne serait faite que d'une succession d'expériences merveilleuses à la limite du miraculeux et de l'orgasmique mais il n'en est rien ; vivre une vie ordinaire est l'un des *secrets* des Éveillés : « *Je mange quand j'ai faim, je dors quand j'ai sommeil. Le sot se rit de moi, le sage me reconnaît* » (Tsp). « *Boire et manger, sentir, penser, voilà la condition de l'homme ! Qui pourrait y échapper ? Pleurer, rire, vivre selon le naturel et la vérité de l'instant, il n'y a en vérité rien d'autre dans le monde limpide et lumineux des Bouddhas* » (SeN).

Malheureusement, et contrairement à ce qu'on pourrait penser, tout le monde ne fait pas ça : « *Quand j'ai faim, je prends un repas. Quand je suis fatigué, je dors. Lorsque les autres prennent un repas, au sens strict ils ne le prennent pas, car ils produisent encore une centaine de sortes de choses. Lorsqu'ils dorment, au sens strict ils ne dorment pas, car ils réfléchissent encore de mille manière* » (Houei-hai). Autrement dit, arrivé à ce stade, le chercheur de vérité doit s'intéresser uniquement au repas quand il mange et à son sommeil quand il se couche, etc. Ce n'est pourtant pas de cette façon que vivent les hommes ordinaires car quand ils mangent, ils ne pensent pas au repas mais à ce qu'ils vont devoir faire l'après-midi, au fait qu'il va falloir faire le plein de la voiture et un millier d'autres choses sans rapport avec le repas. L'Éveillé quant à lui, et comme son nom l'indique, mange sans penser qu'il mange ni à quoi que ce soit d'autre ; il se couche sans penser qu'il va dormir et ainsi de suite. Il y a donc trois étapes correspondant aux trois états de l'homme : l'homme ordinaire mange et pense à toutes sortes de choses, le chercheur de vérité mange en concentrant sa pensée sur le repas, l'Éveillé mange. Il en va de même de toutes les activités de l'existence quotidienne ; certains appellent ça *l'authenticité* : « *Ne voyez-vous pas cet homme de l'Éveil qui a cessé d'étudier et reste inactif. Il ne cherche plus ni à écarter les illusions ni à trouver la vérité. La nature réelle de notre ignorance n'est autre que notre nature de Bouddha* » (JB Yong-kia).

Son existence est désormais construite à l'image d'une partition silencieuse sur laquelle viennent se poser les notes des évènements pour jouer la mélodie de la vie : « *La parole est silence et le silence parole. La parole et le silence ne sont pas deux entités distinctes. En ce sens, il est dit : "La vraie nature du son, elle non plus, ne s'abolit point"* » (HW II-19). Le son qui apparaît sur le silence est comme le nuage qui cache le Soleil ; le Soleil est toujours là et, lorsque le vent chasse le nuage, il resplendit à nouveau : « *Le Soleil n'a pas à se soucier des nuages, car ils ne peuvent l'empêcher de briller* » (R 06/97).

Il ne fait plus que *passer le temps* de la façon la plus agréable possible, ce qui peut parfois être difficile comme ce fût le cas pour Maharaj avec son cancer,

n'attendant plus rien pas même la mort : « *Les gens sont venus ici et j'ai parlé. Pourquoi ai-je parlé ? Parce que le temps de la vie doit être utilisé. Même cela n'est que simple divertissement. Il faut bien faire quelque chose ; c'est une distraction pour passer le temps, la vie. On appelle cela offrir la connaissance, mais quel est le jeu ? Une partie de cartes, un divertissement. Ce matin, jusqu'à huit heures, l'intellect ne fonctionnait pas. À présent j'ai une légère perception de mon intellect. Au cours de sa vie, aucun "Jnâni" ne révélera ce secret. Non seulement il n'aura aucun désir, aucun projet, mais pas même l'envie "d'être". Quiconque n'est pas ému en écoutant une belle musique ou en suivant les pas d'une danseuse est soit un âne, soit un "Jnâni" » (NU 8, M 11/03 et 09/05/81). Il ne se soucie même pas de savoir s'il est ou non un Éveillé. « *Passer le temps au hasard, quelle autre affaire y a-t-il ?* » (LIC).*

Ainsi passe l'existence jusqu'à la mort : « *Une fois que vous êtes fermement établi dans le "maintenant", vous n'avez aucun autre endroit où aller* » (JS 101), accueillie sans peur voire avec une certaine jubilation : « *Mon âme est à la veille de quitter ce corps. Je suis heureux. J'applaudis ! Je suis d'humeur à applaudir parce que je suis sur le point de m'en aller. Je ne suis plus "accroché" ni retenu par quiconque ou quoi que ce soit. Il n'y a plus aucun attachement* » (NU 5). Et lorsqu'arrive ce moment tant redouté par l'homme ordinaire, l'Éveillé peut à son tour prononcer les dernières paroles de Ramana Maharshi : « *Je suis ici, où donc irais-je ?* »

Tout ceci n'aura finalement été qu'un jeu que le divin jouait avec lui même : « *C'est ça le jeu. L'infini est au repos et ensuite l'infini s'anime. Le jeu c'est de danser, tour à tour entre séparation et unité. L'infini s'amuse de l'expérience de la limitation, assortie d'une possibilité de libération. C'est simplement le jeu de la manifestation ; savoir et ego ne sont pas autre chose que l'unicité occupée au rêve de l'ego et du savoir. Tout cela est l'apparent déploiement de la danse. L'un jouant au jeu du deux* » (TPC, TPT). Ce jeu est éternel et se poursuivra indéfiniment : « *Le divin se réjouit de sa propre expression. C'est le jeu divin en lui-même, sans but* » (CM XVII). Ainsi tout est accompli (Jn. XIX-30), il est maintenant et à jamais l'incarnation du silence : l'Avatar.

- VIII - L'Homme nouveau.

Le chercheur de vérité est arrivé au bout de son chemin et il n'a cependant pas encore réussi à s'installer dans l'Éveil. Il a fait sien ce dicton du Bouddhisme zen : *« Au début les montagnes sont des montagnes et les rivières des rivières. Puis les montagnes ne sont plus des montagnes ni les rivières des rivières. Mais, finalement, les montagnes sont à nouveau des montagnes et les rivières sont à nouveau des rivières »* (CT). Ça signifie qu'il a appris à remettre en question le monde tel qu'il lui apparaissait dans son intégralité quand il appelait les montagnes des montagnes et les rivières des rivières. Mais il a dû se résoudre à considérer ses perceptions et surtout l'interprétation qu'il en faisait, comme des illusions produites par son identification à l'ego ; et ceci jusqu'à mettre en cause même le fait qu'il appelait *montagne* ce qu'il pensait être une montagne et *rivière* ce qu'il pensait être une rivière : *« Il y a d'abord conceptualisation des montagnes, ensuite il n'y a pas de concepts, enfin il y a perception des montagnes. D'abord les montagnes sont des objets et sont appelées réelles par l'ignorant. Ensuite on ne les voit plus comme des objets parce que la relation sujet-objet s'évanouit. Mais d'un point de vue global, on les voit de nouveau, non comme des montagnes-objets, mais comme l'expression de l'Un. Les montagnes surgissent alors au sein de la totalité »* (CM VII, XII). Il est ainsi passé par une longue période de doutes et de réflexions qui l'ont conduit à prendre conscience de la plus grande partie des erreurs qui étaient programmées dans son cerveau. Il en est donc au point où il peut à nouveau considérer les montagnes comme des montagnes et les rivières comme des rivières : *« Après avoir tout tué, vous voyez que les montagnes sont des montagnes, que les rivières sont des rivières »* (Shoitsu). Sauf que, cette fois, il les voit dans toute leur simplicité et leur nudité sans projeter d'image mentale surimposée à l'image perçue : *« En premier, il est juste nécessaire d'apprendre aux gens à développer un bon mental. À l'étape intermédiaire, ils dépassent le bon mental. Finalement, la dernière étape est réellement la bonne. C'est ce que veulent dire ces mots : "Un être illuminé n'est pas un être illuminé, mais on l'appelle être illuminé ; la vérité n'est pas la vérité, pourtant elle n'est autre que la vérité". Toute chose est ainsi »* (Pai-chang).

Il voit désormais le monde tel qu'il est. Le « réel » EST, premièrement. Un système perceptif fonctionne au sein même de ce réel : *« Sans la perception et ce qui perçoit, qui est inconnaissable, rien ne serait perçu. En tant que*

perception tu es toujours premier, ensuite seulement viennent les situations et les circonstances. La perception est également parfaite dans le sommeil profond, en l'absence de tout objet de perception. Et tu reconnais que la naissance s'est elle aussi produite dans cette perception, qu'en elle le corps a pris forme et qu'en elle il se résorbera. La perception était là avant et sera là après. Tu reconnais que la perception préexiste à la naissance et que toute notion de naissance et de mort apparaît en elle. Quant à elle, elle ne naît ni ne meurt. Tu es ce qui jamais ne naît ni ne meurt, la source en soi. La perception n'est pas ponctuelle, elle est l'espace absolu où tout advient. Dans cet espace il y a perception suivant différents points de vue, et ces perceptions sont visuelles, conditionnées, relatives. La perception globale est comparable à une scène absolue sur laquelle toutes choses adviennent ; elle voit à la manière d'une caméra pouvant se déplacer partout, dans tous les points de l'espace. En tant que conscience sans forme, la perception préexiste même à cette vision. Elle est l'œil de Dieu, pur, non soumis à l'espace et au temps. Dans l'œil de Dieu, l'éternité, il existe cet instant-ci — une perle parmi une chaîne infinie de perles de conscience. Pour l'être conscient il n'y a ni un ni deux, ni séparation ni non-séparation. La perception ici n'est pas différente de la perception là-bas. Il s'agit toujours de Dieu regardant en soi-même, se contemplant soi-même dans ses infinies possibilités de déploiement, suivant d'innombrables points de vue différents » (KR VII).

Il se produit en outre un phénomène de miroir : les perceptions envoient une image fragmentée d'un « morceau » de réel à une conscience capable de l'interpréter. L'homme décompose le réel en cinq fragments distincts, autant qu'il possède de sens, et il a appris à les assembler en un tout cohérent. Curieusement cette idée colle assez bien avec le verset suivant de l'Évangile de Jean : « À Jérusalem, près de la porte des brebis, il y a une piscine qui s'appelle en hébreu Béthesda, et qui a cinq portiques. Sous ces portiques étaient couchés en grand nombre des malades, des aveugles, des boiteux, des paralytiques, qui attendaient le mouvement de l'eau ; car un ange descendait de temps en temps dans la piscine, et agitait l'eau ; et celui qui y descendait le premier après que l'eau avait été agitée était guéri, quelle que fût sa maladie » (Jn. V). Le nom de la piscine, *Béthesda* (Louis Segond), diffère selon les versions ; on lit par exemple Βηθζαθά, *Bethzata*, dans la version grecque qui sert à certaines traductions (Bible de Jérusalem), tandis qu'on trouve Βηλζεθα, *Belseta*, dans le codex de Bèze, et *Bethsaïda* dans la Vulgate. La traduction en Hébreu moderne a retenu בֵּית־הַשֶּׁדַּיִם, *Béit-Hasda*, choisie aussi par André Chouraqui, et qui signifie : *maison de miséricorde*, ou : *maison de pauvreté*, d'où la présence des malades et des infirmes. L'homme qui n'a pas connu l'Éveil est lui-même aveugle, au sens figuré, et en proie à de nombreuses infirmités spirituelles ; son corps peut alors être considéré comme une maison de pauvreté. Ce corps possède cinq portes qui sont ses organes de perception : « *Le monde existe parce que vous existez avec vos sens. Le monde est simplement voir, entendre, sentir, toucher et goûter* »

(IS). De temps à autre le destin fait un signe à tout être humain, ce qui peut signifier symboliquement qu'un ange du ciel agite les eaux de son mental. Rappelons que le dieu latin correspondant à Hermès, le Verbe, est Mercure et que le mercure est un métal liquide ; les alchimistes en ont tiré leur troisième élément : le mercure, qui forme une trinité avec le sel et le soufre. Le soufre représente le corps souffrant, la maison de pauvreté, tandis que le mercure représente l'eau de la piscine, à savoir le sujet du langage. Quant au sel, c'est la petite touche de divin qui sert à troubler les eaux, au sens de trouble spirituel, et appelée ici : ange. Celui qui profite en premier du mouvement de l'eau est le chercheur de vérité qui se trouve automatiquement engagé sur la voie de la guérison spirituelle, encore appelée : rédemption.

L'imaginaire est donc un petit morceau de réel fragmenté et reconstitué par le cerveau d'un système perceptif : « *Qui excelle comme la Voie n'utilise ni oreilles, ni yeux, ni force, ni esprit. Tenter d'exceller comme la Voie en utilisant vue, ouïe, corps et intelligence conduit à l'échec : c'est regarder devant ce qui est derrière* » (LT IV-15). Les problèmes commencent vraiment lorsqu'entre en jeu le symbolique car il introduit du même coup au moins deux erreurs fondamentales : d'une part, il a tendance à « penser » que l'imaginaire serait le réel et, d'autre part, il transforme et modifie cette image comme si le mental névrotique agissait à la manière d'un filtre voire d'un miroir déformant.

Le chercheur de vérité est maintenant entré dans une phase d'existence où à force d'avoir usé toutes ses questions, à force d'avoir ressassé toutes les réponses possibles, à force de se dire qu'il n'y a rien à accomplir, pas de chemin à suivre, pas de solution ; fatigué d'attendre une amélioration future, fatigué d'espérer, il est à bout de force : « *La pensée arrive à épuisement car elle est consciente que vous vous êtes barricadé dans un univers de concepts et de croyances. Vous ne vous sentez pas à l'aise dans cet univers conceptuel et vous essayez d'en sortir par tous les moyens. Et soudain vous constatez que toute tentative pour échapper à cet univers de concepts et de croyances appartient à cet univers, et que "toute" votre action vous garde prisonnier de cet univers conceptuel. C'est un cercle vicieux* » (TL XIV). « *La connaissance germe en toi que ta quête à l'intérieur du monde et des objets est vaine. Tu te rends compte qu'il n'y a rien à y découvrir. Alors il se fait un vide — en toi et dans le monde — sur lequel tu apposeras peut-être l'étiquette "dépression". Dans ce sentiment de dépression rien ne te paraîtra plus d'aucun secours, si bien que ton regard finira par se tourner ailleurs, se poser sur ce qui précède le monde objectif. Plus rien ne peut te procurer le contentement, sinon ce qui est. Tout le reste se fait insipide, terne, insignifiant. Alors tu te dis : mais qu'est-ce que je fais là ? C'est la dépression ; c'est l'horreur* » (KR VIII). Mais, attention, il faut être vraiment arrivé au bout de soi-même pour que la recherche s'arrête ; cet arrêt doit être un processus naturel indépendant de la volonté et non pas la manifestation d'une fuite ou de la paresse : « *À moins que vous ne fassiez d'énormes efforts, vous ne serez jamais*

convaincu que l'effort ne vous mènera nulle part » (JS 100). « *La recherche doit être là. C'est pourquoi je dis toujours que la recherche doit commencer avec un individu qui désire l'illumination, la Vérité. L'individu poursuit le processus de recherche jusqu'à ce que la recherche prenne fin, quand l'individu est totalement anéanti. Tant qu'il n'y a pas cette totale conviction qu'il ne saurait y avoir un agent, un penseur ou un chercheur individuel, la recherche doit se poursuivre. La réalisation qu'il n'y a ni agent, ni penseur ni chercheur est la fin de la quête. Au départ, vous n'avez pas choisi d'être un chercheur spirituel. Vous n'avez pas décidé : à partir de demain je serai un chercheur. La recherche a commencé toute seule, s'est poursuivie toute seule et ne peut que s'achever toute seule. Quand le chercheur est anéanti, la recherche et l'objet de la recherche sont eux aussi anéantis. Alors il ne reste plus rien à faire. Il n'y a plus de recherche, plus de chercheur, plus de "cherché"* » (RB). « *Il n'y a rien à chercher car qui pourrait rechercher qui ?* » (R 16/03/98).

Il a donc atteint une limite et ne peut plus faire autre chose que mener une vie ordinaire : « [Question :] *Je désire abandonner yoga et méditation et vivre une vie ordinaire sans aucune sorte d'exercices spirituels. Mais quand je le fais, je n'éprouve aucune satisfaction, aussi je me sens piégé.* [Réponse :] *"Qui" aimerait vivre une vie ordinaire ? Trouver qui. L'année prochaine, si vous avez l'occasion de revenir, vous pourrez me dire qui c'est* » (TL VII). Vivre une vie ordinaire est l'un des secrets des Éveillés : « *Je mange quand j'ai faim, je dors quand j'ai sommeil. Le sot se rit de moi, le sage me reconnaît* » (Tsp). « *Transpirez quand il fait chaud, grelottez quand il fait froid. Pleurez quand vous êtes triste, souriez quand vous êtes heureux* » (ZR). « *Mangez et buvez selon vos désirs* » (JB Yong-kia). « *Que les oreilles écoutent ce qu'elles désirent, que les yeux regardent ce qu'ils désirent, que le nez hume ce qu'il désire, que le corps se repose comme il désire, et que la volonté réalise ce qu'elle désire* » (LT VII-7). « *Boire et manger, sentir, penser, voilà la condition de l'homme ! Qui pourrait y échapper ? Pleurer, rire, vivre selon le naturel et la vérité de l'instant, il n'y a en vérité rien d'autre dans le monde limpide et lumineux des Bouddhas* » (SeN). « *Le tout est de se tenir dans l'ordinaire, et sans affaires : chier et pisser, se vêtir et manger. Un véritable religieux ne sait que "liquider ses actes anciens au fur et à mesure des conditions". Il s'habille au hasard ; lorsqu'il veut marcher, il marche ; lorsqu'il veut s'asseoir, il s'assied* » (LP 11, 13). Ce n'est qu'en adoptant cette attitude qu'il va récolter les fruits de tout son labeur passé ; il commence sans le savoir à vivre son existence de la même façon qu'un Éveillé : « *Mon seul miracle est de manger quand j'ai faim et de boire quand j'ai soif* » (Bankei). « *On lit au "Livre de l'empereur Jaune" : "Une personne accomplie vit comme un mort, se meut comme une machine". De plus, elle ignore pourquoi elle vit, pourquoi elle ne vivrait pas, pourquoi elle se meut, pourquoi elle ne se mouvrait pas. De plus, elle ne change son comportement ni lorsque les vulgaires la regardent ni lorsque les vulgaires ne la regardent pas. Solitaire, elle va et vient,*

sort et rentre. Qui pourrait s'y opposer ? » (LT VI-9). « *Acceptez vos actions, vos souhaits, vos désirs, ce qui vous place dans une position d'intelligence, de spontanéité où l'univers devient libre parce que vous l'accueillez* » (IS).

On pourrait se dire que tout le monde fait ça, mais : « *Quand j'ai faim, je prends un repas. Quand je suis fatigué, je dors. Lorsque les autres prennent un repas, au sens strict ils ne le prennent pas, car ils produisent encore une centaine de sortes de choses. Lorsqu'ils dorment, au sens strict ils ne dorment pas, car ils réfléchissent encore de mille manière* » (Houei-hai). Autrement dit, arrivé à ce stade, le chercheur de vérité s'intéresse uniquement au repas quand il mange, il s'intéresse uniquement à son sommeil quand il se couche, et il pratique de même chacune de ses activités. Ce n'est pas de cette façon que vivent les hommes ordinaires car quand ils mangent, ils ne pensent pas au repas mais à ce qu'ils vont devoir faire l'après-midi, au fait qu'il va falloir faire le plein de la voiture, et ont un millier d'autres pensées sans rapport avec le repas : « *Je ne me fais pas d'illusion, un auditoire, si qualifié soit-il, ça rêve pendant que je suis là en train de m'exprimer. Chacun pense à ses petites affaires, votre petite amie que vous allez retrouver tout à l'heure, votre voiture qui est en train de couler une bielle, quelque chose qui ne va pas par là* » (LM). Il en est de même lorsqu'ils dorment ainsi que pour toutes leurs autres activités. C'est aussi ce que les jeunes pratiquent à l'école : ils font leurs maths en français, leur anglais en maths, et ainsi de suite, ne profitant véritablement d'aucun des cours qui leurs sont donnés. Inutile de préciser que ce genre d'attitude est le prélude à l'échec tout comme le fait de toujours penser à autre chose qu'à l'activité présente conduit irrémédiablement au déséquilibre et au malheur.

L'Éveillé quant à lui, et comme son nom l'indique, mange sans penser qu'il mange ni à quoi que ce soit d'autre ; il se couche sans penser qu'il va dormir et ainsi de suite. Il y a donc trois étapes correspondant aux trois états de l'homme : l'homme ordinaire mange et pense à toutes sortes de choses, le chercheur de vérité mange en concentrant sa pensée sur le repas, l'Éveillé mange. Il en va de même de toutes les activités de l'existence quotidienne ; certains appellent ça l'« authenticité ». Mais l'Éveillé possède un mental comme tout le monde, qui produit des pensées avec une fréquence dépendant de son caractère. Il peut lui arriver de penser qu'il va falloir coller un timbre sur la lettre pour le percepteur en plein milieu d'un repas. Selon sa maturité cela aura des conséquences différentes mais cela ne remettra jamais en cause son silence : « *La tranquillité n'est pas produite par l'absence de pensée ; elle est absolument au-delà de l'absence ou de la présence de pensée* » (TPC). Ce sera pour un jeune Éveillé une ponctuation entre deux phases de silence, tandis qu'un Éveillé accompli réussira à rester silencieux alors même que cette pensée se manifeste. Il est très difficile, pour ne pas dire impossible, à un homme ordinaire d'imaginer qu'une pensée puisse être perçue de façon directe de la même façon qu'un pilote de course perçoit directement la route devant lui pendant une course, il n'a pas le temps de passer par l'intermédiaire du mental sinon il est mort. De la même façon, un

Éveillé accompli est toujours attentif à l'instantanéité du monde. Dans ce monde là les pensées sont des perceptions comme les autres : « *Cet état ne dépend pas d'une absence de pensées. Il est ce en quoi les pensées apparaissent et disparaissent. Il est "derrière" les pensées* » (CM IV). D'une certaine façon il a six sens au lieu de cinq ; il s'est adjoint une sorte d'oreille mentale.

Il n'y a maintenant plus aucune vague dans son existence ; elle se déroule tranquillement sans joies ni peines pouvant dépasser l'intensité minimale qui en feraient des ponctuations. Tout est calme et lisse ; tout à fait le genre de vie qui pourrait faire basculer dans la maladie un individu ayant des tendances dépressives : « *Toute méthode tire son origine de l'absence de méthode, et c'est la méthode sans méthode que depuis toujours on appelle méthode. Finalement, notre méthode n'a recours à aucune action particulière et la méthode sans action particulière est la seule méthode authentique. La méthode authentique consiste donc à ne rien faire de particulier* » (JB Tao-sin).

Il est ainsi capable de voir une montagne comme une montagne et une rivière comme une rivière sans rien surajouter : « *Me faut-il vingt ans pour voir cette montagne ? Non ! Qu'arrive-t-il quand vous vous trouvez en face de ce que vous appelez une montagne ? Vous n'en savez rien. Vous en êtes arrivé au point où vous ne pouvez "rien" faire. Il n'existe pas de traducteur qui traduise les sensations ; il n'y a même pas connaissance que ce sont des sensations. Voir, écouter, sentir, entendre ; ces sens fonctionnent. Qu'arrive-t-il donc lorsque ces sensations ne font l'objet d'aucune traduction ? Cela vous ne le saurez jamais. Vous traduisez ces sensations. Alors "comment arrêter cette traduction ?"... Vous ne le pouvez pas. Quoiqu'il en soit, le mécanisme doit s'arrêter ou tout au moins ralentir. Vous devez en venir au point où vous ne savez plus que faire : "Je ne peux rien faire" » (Re). Il ne se pose plus la question de savoir s'il se conduit bien ou non, il se contente de vivre tranquillement son existence quotidienne : « *Au temps du souverain Ho-siu, les hommes se tenaient dans leur maison sans savoir ce qu'ils faisaient. Au-dehors ils allaient sans savoir où ils allaient. Lorsqu'ils prenaient leur nourriture, ils étaient contents, puis se tapant sur le ventre, ils allaient se promener. C'est là tout ce que le peuple savait faire. Lorsque les saints survinrent, ils plièrent et brisèrent les hommes par le rite et par la musique, afin de rendre correctes leurs attitudes, puis ils prônèrent la bonté et la justice afin d'apaiser tous les cœurs sous le ciel. Ce fut alors que le peuple se tendit vers la passion de savoir et lutta pour l'intérêt matériel sans qu'on puisse mettre un terme à ces maux : tel fut le crime des saints* » (Tt IX).*

En même temps qu'il vit cette existence sereine, il constate que les divers obstacles qui avant jonchaient sa route disparaissent peu à peu ; l'intensité du feu secret diminue. Une fois qu'il cesse de lutter contre les difficultés, curieusement elles s'estompent : « *Le paradoxe est que plus on déteste le mur, plus il devient fort et épais, et plus on est son ami, plus il disparaît* » (CT).

Nombre de difficultés proviennent du fait que l'on se « frotte » aux autres, ce qui engendre la plupart des conflits les plus importants de l'existence. L'attitude parfaite consisterait alors à respecter ce commandement du Pentateuque : « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* » (Lé. XIX-18). Malheureusement : « *Non seulement cet étranger n'est pas, en général, digne d'être aimé, mais, je dois le confesser honnêtement, il a davantage droit à mon hostilité, voire à ma haine* » (FrM V). Il est impossible d'aimer son prochain comme soi-même : « *Ne feignez pas d'aimer les autres comme vous-même. À moins d'avoir réalisé qu'ils sont un avec vous, vous ne pouvez les aimer* » (JS 46). « *Si tu dois te reconnaître dans l'autre pour pouvoir l'aimer autant que toi-même, cette reconnaissance exige des efforts* » (KR V). Il y a en outre, dans la phrase hébraïque du Lévitique, une préposition : ל, L, qui n'est pas traduite en français et qui signifie : *de, pour, selon, à*. Elle change pourtant le sens de la phrase : « *Tu aimeras de ton prochain comme toi-même* ». Cela pourrait vouloir dire qu'il faut aimer : *depuis la place occupée par son prochain, c'est-à-dire : être son prochain pour l'aimer* : « *Comment quelqu'un pourrait-il aimer les autres mieux qu'en sachant qu'ils sont lui-même* » (Ellâm Onru, I-8). Le chercheur de vérité en vient ainsi à raisonner selon un autre mode qu'on pourrait appeler : la raison de la majorité ; il ne cherche plus à faire passer ses intérêts personnels en premier, ce qui ne signifie pas pour autant qu'il est devenu totalement altruiste. Il n'aura pas d'hésitation à sacrifier son intérêt lorsqu'en échange ceux d'au moins deux autres personnes sont satisfaits ; par contre lorsque c'est « un contre un », il cherchera à faire en sorte que la quantité d'insatisfaction soit minimale en ne prenant en compte que la souffrance due à la situation et non pas à l'orgueil ou la névrose. Et si ça implique qu'il cède, il le fait sans regret et si ça implique qu'il s'impose, il le fait de même ; sans états d'âme.

Il module le commandement : « *Toute la loi est accomplie dans une seule parole, celle-ci : Tu aimeras ton prochain comme toi-même* » (Ga. V-14), par : « *Dans la mesure du possible, tu ne seras responsable de la souffrance d'aucun être vivant* ». « *Dans la mesure du possible* » car il est impossible de faire un pas sans écraser des centaines d'êtres vivants, de manger sans tuer, même si on est végétarien ou végétalien. Personne ne se sent particulièrement coupable d'utiliser des shampoings ou des cosmétiques quand leur mise au point a quelquefois engendré plus de souffrance animale qu'un individu qui mange de la viande et porte du cuir pourrait en causer durant toute sa vie. Il n'est pas non plus possible de mener une existence sociale sans faire souffrir d'autres êtres humains ; on citera un simple exemple : si une personne vous aime et que vous refusez ses avances, elle va en souffrir : « *Avant même de commencer à faire le bien, il faut cesser de faire le mal* » (JS 71).

L'univers fonctionne dans tous les domaines et toutes leurs ramifications, selon le principe d'équilibre : « *Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme* » (Lav). « *Lorsqu'on applique une contrainte à un système en équilibre, une*

réaction survient qui tend à supprimer la contrainte afin de rétablir l'équilibre » (LLc). « *Dans cet état de rêve, tout ce que nous faisons est gouverné par la loi des opposés, en laquelle tout ce qui est vu comme positif est exactement et également contrebalancé par son opposé »* (TPC). Selon la Table d'Émeraude : « *Il est vrai, sans mensonge, certain et très véritable : Ce qui est en bas comme ce qui est en haut, et ce qui est en haut comme ce qui est en bas ; par ces choses se font les miracles d'une seule chose. Et comme toutes les choses sont et proviennent de l'Un, par la médiation de l'Un, ainsi toutes les choses sont nées de cette chose unique par adaptation »* (TEm).

Tout vient, au départ, de la Conscience Impersonnelle. Pour une raison mystérieuse, que Jean Klein qualifie d'« *accident* » (JK), le Verbe s'est trouvé être « *consubstantiel* » à la Conscience Impersonnelle : « *Tout ce qui existe vient d'Un. Cet Un, devenant conscient de lui-même, se divise (origine du "couple", ou dualité qui est la Nature), et ainsi fait le Monde. En tant qu'Absolu cet Un est inconnaissable. En tant que créateur du monde nous le nommons : Atoum-Râ, Âmon-Râ-Ptah »* (SL XII).

Un texte gnostique décrit très bien le même phénomène : « *Le Tout, en effet, a été à la recherche de Celui dont il était issu, et le Tout était en lui : lui, l'insaisissable, l'inconcevable, l'incompréhensible »* (SEV 2). « *Au commencement, quand après un repos incalculable d'éons à l'aurore d'un nouveau Jour Cosmique, dans le moment précis où la conscience du Monde se réveillait et pendant que la quiétude de la Nuit Cosmique régnait encore, Moi, LE PENSEUR, Je conçus Mon Idée »* (VI VIII-5). Ce serait le jeu consistant à se perdre et se retrouver qui serait la cause de tout ceci, à l'image du petit Hans avec son jouet (Fpp 2). La Conscience Impersonnelle serait donc amenée, on ne sait pas comment, à jouer le jeu de se rechercher elle-même. On peut remarquer à ce propos que ce sont les jeux de l'enfance qui amènent dans la nature les petits des différents êtres vivants à intégrer les rôles et réflexes propres à leur espèce ; c'est aussi le jeu qui intervient lorsque l'enfant humain met en œuvre sa « *première manifestation de langage* » (L 05/05/54). Le jeu est en quelque sorte programmé dans le vivant et il y a fort à parier que cette propriété ne soit que le reflet d'une autre plus universelle qui affirme que le jeu serait le moteur de toute la manifestation : « *Ce n'est qu'un jeu. Tu es la conscience qui assumes tous les rôles, le plus insignifiant comme le plus éminent — le rôle majeur »* (KR VIII). Tout ceci n'est-il pas simplement la manifestation du désir de passer le temps en jouant, comme le souhaitent les enfants de toutes les créatures vivantes : « *Si vous ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux »* (Mt. XVIII-3). « *Sans la connaissance du corps, à savoir qu'il existe et que d'autres corps existent aussi, vous ne vous sentiriez pas mieux. En d'autres mots, vous ne pouvez vous divertir qu'en autant que vous vous identifiez au corps et que vous considérez les autres personnes comme des corps et non comme la connaissance. Alors seulement vous pouvez vous divertir dans le*

monde et passer le temps. Autrement, comment pouvez-vous passer le temps ? » (NU 10).

Le premier résultat de cette mise en marche est la manifestation de la dualité : *chercheur/cherché*. La fin du jeu se produit lorsque, avec ses tripes, on parvient à cette conclusion évidente que : « *Le chercheur EST le cherché* » (IS ; TL V ; CM IX). « *Le premier Père de tous les mondes est aussi la première Éternité. À son sujet régnait le silence. Le deuxième Lieu à être venu à l'être devait être appelé "Démiurge" et Père et "Logos" et Source et "Noûs" et Homme, éternel et infini. C'est lui le Père, c'est lui la source qui jaillit du silence. C'est lui que l'on cherche partout* » (TC I). Il y aurait donc une subtilité à prendre en compte concernant le but du jeu : il serait impossible de « trouver » le silence originel ; on ne pourrait trouver que son émanation, la source de tout ce qui est. Pour replacer cette affirmation dans notre contexte, on pourrait dire que le silence n'est pas quelque chose qui puisse être trouvé, contrairement au point précis duquel naissent toutes les pensées, un point de pure conscience : le « Je suis ».

Ce qu'en dit le Zohar est aussi extrêmement intéressant : « *Avant toutes choses, le Roi a permis la transformation du vide en un éther transparent, fluide, impondérable, pareil à la lumière provenant des corps phosphorescents. Ensuite, par un mystère des plus secrets de l'Infini, ce fluide se métamorphosa en un gaz dépourvu de toute configuration aériforme, ni blanc, ni noir, ni rouge, ni vert, ni d'aucune couleur. Ce n'est que quand Dieu fit prendre à la matière des contours, qu'il donna naissance à cette variété de couleurs qui, en réalité, n'existent pas dans la matière, n'étant dues qu'aux modifications que subit la lumière, selon les corps qu'elle éclaire. Dans la lumière il existe une onde qui est la cause efficiente de la variété des couleurs en ce bas monde. Ainsi, par un mystère des plus secrets, l'Infini frappa (sans rien frapper car rien n'existait qui pût être frappé) avec le son du Verbe, le vide, bien que les ondes sonores ne soient point transmissibles dans le vide. Le son du Verbe constituait donc le commencement de la matérialisation du vide. Mais cette matérialisation serait toujours demeurée à l'état d'impondérabilité si, au moment de frapper le vide, le son du Verbe n'eût fait jaillir le point étincelant, origine de la lumière, qui constitue le mystère suprême et dont l'essence est inconcevable. C'est pour cette raison que le Verbe est appelé "Commencement", attendu qu'il est l'origine de toute la création* » (Zo I-15a, Pauly). « *"Au commencement" - lorsque vint à se manifester la volonté du Roi, Il grava des signes dans la sphère céleste (qui l'entourait). Dans le recoin le plus secret, une flamme sombre s'éleva du mystère de "En Sof", l'Infini, comme une vapeur qui se forme de l'informe, enserrée dans l'anneau de cette sphère, ni blanche ni noire, ni rouge ni verte, ni d'aucune couleur. Lorsque la flamme commença à prendre de l'ampleur, elle produisit des couleurs rayonnantes. Du centre le plus secret de la flamme jaillit une source cachée dans le secret mystérieux de "En Sof", et des couleurs en sortirent et se répandirent sur tout ce qui est en dessous. La source jaillit, mais sans traverser*

l'éther (de la sphère). Elle ne pouvait être connue avant qu'un point suprême et secret ait fait éclater sa lumière sous l'action de l'ultime percée. Au-delà de ce point, rien ne peut être connu. C'est pourquoi il est appelé "reshit", commencement - le premier des (dix) mots par lesquels fut créé l'Univers » (Zo I-15a, Scholem).

On a du mal à imaginer que ces citations soient des traductions du même texte. La première semble mieux coller à la réalité physique de l'Univers, mais comment imaginer que Moïse de Léon, auteur présumé du Zohar ait pu savoir au treizième siècle que le son ne se propageait pas dans le vide ! Charles Mopsik critique d'ailleurs vivement la traduction de Jean de Pauly qui l'a manifestement enrichie de ses propres connaissances scientifiques ; pourtant, du moins pour ce passage, et quand bien même il ne serait pas entièrement conforme au texte original, il fait preuve d'une grande intuition non sur ses ajouts mais sur le reste du texte, en particulier : « *Le son du Verbe constituait donc le commencement de la matérialisation du vide* ». « *Avant que le monde ne soit créé, il y eut d'abord le son. Et virtuellement, potentiellement, tout ce qui est créé réside dans ce son* » (TL XV). « *Au commencement est le Vide. De ce Vide mystérieux vint une vibration sonore, et le son devint lumière et la lumière-son devint volonté, intention d'être* » (Cherokee). « *Le son qu'il faut entendre est le son muet. Seul le son muet peut entendre le son réel. Dieu est le son muet* » (NM 03/01/80). « *À faire de la philosophie, on en vient au point où l'on n'a plus d'autre désir que de prononcer un son inarticulé* » (WI I-261). On peut remarquer à ce propos que le premier son qui s'élançait dans le vide pour créer l'Univers est le *AUM* des Indiens, ou *AVM* avec l'écriture latine qui pourrait alors signifier *AV(E) M(ARIA)* : « *Le son "Aum" signifie le Brahman ; il pénètre tout* » (Av. V). « *"Aum" est l'immortalité. Son explication comprend toutes choses, ce qui était, ce qui est et ce qui sera ; le mot "aum" est véritablement toutes choses, et tout ce qui est au-delà du temps triple est véritablement le mot "aum"* » (MU). « *"Aum" est le son silencieux, le mot non-prononcé* » (NM 20/11/80). Ce son est lancé en un instant dans le vide absolu et il commence à s'y déployer. De ce point de vue l'Univers dans son ensemble ne serait que le résultat de la manifestation de ce son qui serait toujours actuellement en train de se développer. Et si on y réfléchit à deux fois, bien que la vue semble être le sens le plus important concernant notre connaissance de l'espace, on n'a qu'une bien faible idée de l'importance du son sous forme de langage concernant la façon dont on a transformé ce que l'on voit.

Par ailleurs comme le dit Jean Klein : « *Une œuvre d'art surgit toujours de l'arrière-plan : la conscience. Que ce soit la musique, la peinture, l'architecture, la poésie ou la sculpture, tout est toujours vu par l'artiste en un instant, un éclair, tel que cela surgit de ses profondeurs. C'est ensuite qu'il élabore, qu'il donne structure et forme, dans le temps et l'espace* » (CM I). De la même façon l'Univers est l'œuvre d'art ultime, la création de l'artiste Dieu ; ainsi, il a été intégralement « vu » en un éclair : le big-bang. Le reste n'est plus que le

déploiement dans le temps de cette vision initiale : « *Le son initial "Aum" correspond au gémissement de l'existence. Je suis en bonne santé, soudain je tombe malade et je commence à gémir. D'où vient ce gémissement ? Il monte de ma souffrance. Il est le signe de la maladie. Je l'appelle Rig-Veda, le Rig-Veda est le premier Veda, l'hymne de l'origine. Similairement, "Aum" est le son originel, le signe de l'imperfection* » (NS I-5). Il semblerait qu'il y ait dans la règle du jeu une clause délicate qui contraindrait l'homme à participer activement au jeu : la perte du silence originel est souffrance, un cri de douleur. L'homme souhaite poursuivre le jeu jusqu'à son terme car il espère que cela mettra fin à sa douleur ; c'est le feu secret des alchimistes.

Le Un est maintenant devenu deux : « *Il y avait la connaissance, et puis l'objet, ils étaient un, ils n'étaient pas différenciés, lorsqu'existaient des êtres, subtils dans leur discernement, tout au début, dans l'âge d'or. Cette réalité unique, sans différenciation, hors de portée de la parole et de la pensée, cette vérité, sous la forme du fruit de la création, devint double, immensément* » (Ud. XIX-2, 3). L'étape suivante consiste donc à pousser plus loin le processus de division et comme dit le Tao-te-king : « *Le Tao engendre l'Un. L'Un engendre le Deux. Le Deux engendre le Trois. Le Trois engendre toutes choses* » (TK 42). « *Entre l'Être indivisible et qui reste toujours le même et l'Être divisible qui devient dans les corps, le dieu forma par un mélange des deux premiers une troisième sorte d'Être* » (PT 35a). « *De la vacuité est spontanément ressenti une présence, le sentiment d'existence. C'est un. Ensuite, quand la possibilité d'existence éprouve "je suis", la dualité apparaît, s'identifie plus tard à une forme et ainsi de suite* » (NM 19/02/80). Il faut ensuite considérer que le dogme de la Trinité va dans ce sens : « *Ce qui en toi voit et entend est le Verbe, la parole du Seigneur ; l'Intelligence est le Dieu père. La parole lumineuse qui émane de l'Intelligence, c'est le fils de Dieu. Il ne sont pas séparés l'un de l'autre car l'union est leur vie* » (P I). « *La Trinité est Une. Nous ne confessons pas trois dieux, mais un seul Dieu en trois personnes (ou hypostases) : la "Trinité consubstantielle" ("substance", rendu aussi parfois par "essence" ou par "nature"), le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Les personnes divines ne se partagent pas l'unique divinité mais chacune d'elle est Dieu tout entier. Le Fils est engendré non pas créé ; le Saint-Esprit procède, tient son essence et son être, du Père et du Fils. Il est à la fois l'Esprit du Père et du Fils* » (CEC 252, 253, 242, 246, 245). Les êtres humains ont aussi une trinité qui est à la base du monde manifesté par le langage et que Lacan appelle *le symbolique* ; ses trois termes sont ici : *le silence, le point de naissance des pensées et le sujet du langage*. Le silence est en lui même le Dieu inconnaissable ; lorsqu'on tente de lui donner un nom, il devient le Père. Le sujet du langage correspond alors au Fils. Le point de contact, ou point de pure conscience, est aussi l'amour qui les relie entre eux ; il correspond donc à l'Esprit-Saint. Lorsque le Fils prend chair, cela signifie que le sujet du langage devient auto-identification à la place du centre de l'être ; c'est à ce moment là

que le Père est perdu : « *Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » (Mt. XXVII-46, Ps. XXII). Nisargadatta Maharaj décompose cette trinité à l'aide de la seule phrase : « Je suis ». Le premier terme est ce sur quoi repose le « Je suis » et qu'il appelle l'Absolu ; le second terme est le « Je » de « Je suis », et le troisième terme est le « Je suis » lui-même : « *La Conscience est simplement la Conscience. Et les aspects sont : la Conscience non-consciente d'elle-même (le "Je-je") devient "Je suis" (la Conscience consciente d'elle-même) et "Je suis" devient "Je suis Henry"* » (RB). « *Le corps et le monde viennent à la manifestation avec la pensée-je. De la conscience "Je suis" naît la manifestation toute entière, pareille à un immense arbre. Tout a son origine dans "Je suis". Mais avant "Je suis" il y a "Je-je", la pure conscience, qui est toujours là, n'est pas obscurcie par "je suis ceci" ou "je suis untel et le monde est là dehors"* » (KR IV). « *Il est juste de dire "je suis", mais dire "je suis ceci, je suis cela", est le signe de l'absence d'investigation, d'examen, d'une faiblesse ou d'une léthargie du mental* » (JS 33). On en revient à la léthargie dans laquelle est tombé Adam : « *Jésus le lumineux s'approcha de l'innocent Adam et le réveilla d'un sommeil de mort* » (TBK).

Ensuite : « *Par le Verbe tout a été fait* » (Jn. I-3) ; c'est aussi ce que dit la Table d'Émeraude mais elle ajoute que les choses créées l'ont été par adaptation, le haut et le bas ayant été conçus selon le même modèle. Ça signifie que le monde dans lequel nous vivons ou dans lequel nous croyons vivre, *le bas*, est identique au monde que nous sommes capable de concevoir par la pensée ou la parole, *le haut*. Castaneda affirme que si nous réussissons à mettre fin à l'impérialisme de la perception et de l'interprétation que nous en faisons, il devient possible de percevoir un univers totalement différent : « *Le monde n'est pas aussi solide ni réel que notre perception a été amenée à le croire, mais il n'est pas non plus un mirage. Quelque chose, là dehors, affecte nos sens ; cela est réel. Ce qui n'est pas réel, c'est ce que nous disent nos sens sur la nature de cette chose. Notre conscience nous conduit à croire qu'il existe un monde d'objets, là dehors. Mais ce qui, en réalité, se trouve là dehors, ce sont les émanations de l'Aigle (force indicible, source de tous les êtres sensibles), fluides, en mouvement perpétuel et cependant inchangées, éternelles ; elles ressemblent à des filaments de lumière, conscients d'eux-mêmes, vivants et vibrants. Les émanations de l'aigle sont faites de temps. Les hommes sont des êtres lumineux dont la luminosité est composée d'une partie des émanations de l'Aigle qui se trouvent enfermées dans un cocon en forme d'œuf. Percevoir consiste à accorder les émanations qui se trouvent à l'intérieur du cocon avec celles qui se trouvent à l'extérieur. Les émanations intérieures au cocon s'alignent avec les émanations extérieures qui leur correspondent. L'alignement des émanations que l'on utilise d'ordinaire constitue la perception du monde ; elle se réalise parce qu'il y a en chacun de nous un agent appelé le point d'assemblage qui sélectionne les émanations intérieures et extérieures pour l'alignement. L'alignement particulier que nous percevons comme étant le monde résulte de l'endroit spécifique où se situe notre*

point d'assemblage dans notre cocon. Si le point d'assemblage aligne des émanations intérieures au cocon quand il se trouve dans une position qui n'est pas sa position normale, les sens de l'homme se mettent à percevoir selon des modes inimaginables. Une fois qu'elle se déplace, elle impose de nouveaux alignements d'émanations, donc de nouvelles perceptions. Si le point d'assemblage dépasse un certain seuil crucial, le monde disparaît ; il cesse d'être ce qu'il est pour nous, à niveau d'homme. Notre point d'assemblage peut alors assembler d'autres mondes complets ; les anciens voyants en comptaient sept, à part le monde de tous les jours. C'est, en outre, le dialogue intérieur qui maintient le point d'assemblage fixé à sa position d'origine. Une fois que l'on est parvenu au silence, tout est possible » (CFd 3, 4, 7, 8, 10 ; CA 15). S'il a raison, ne serait-ce que d'une façon symbolique, ça signifie qu'il pourrait exister dans notre univers des êtres le percevant et l'interprétant complètement différemment, ce qui aurait entre autre pour conséquence que leurs lois physiques pourraient être différentes des nôtres, voire au point de nous apparaître comme de la magie ou des miracles. Ceci pourrait aussi expliquer qu'il fût un temps sur Terre où le langage et la science n'étant pas aussi rigides qu'aujourd'hui, il aurait été possible d'accomplir des choses qui nous paraissent actuellement impossibles.

On peut aussi à côté de ça prendre en compte les lois de cause à effet qui seraient censées franchir même les portes de la mort et que les Orientaux ont appelé le *karma* : « *Même le Bouddha souffrait du fruit de ses actes passés, comment de pauvres êtres ordinaires comme nous pourraient-ils échapper à la loi de causalité (le karma) ?* » (Ichien Mujû). Ceci pour dire que le chercheur de vérité mène son existence en essayant tant bien que mal de fabriquer le moins de karma possible : « *Supposons qu'il n'y ait pas, après la mort, de résultats pour le "karma" bon ou mauvais (accompli avant la mort). Tout de même, grâce à ces actes bons, on demeure sain et sauf, ici et maintenant, avec une pensée heureuse, libérée de la haine et de la malveillance* » (Ang). Mais même le Bouddha : « *peut encore mal agir ; en pensée, en paroles, et même en actions* » (Khu 6-11). Tant que l'individu vit avec une personnalité *parlante*, il ne peut se conduire parfaitement : « *Freud a pu énoncer, on ne sait par quelle voie, qu'il y a une "Urverdrängung", un refoulement qui n'est jamais annulé. Il est de la nature même du symbolique de comporter ce trou. C'est ce trou que je vise, et où je reconnais l'"Urverdrängung" elle-même* » (L 09/12/75). Il a normalement dû tenter de vivre selon cette règle pratiquement dès le début de son chemin mais il y a une différence de taille : auparavant ça lui coûtait de gros efforts et de nombreuses causes de chute lui échappaient, tandis qu'il le fait désormais naturellement et son jugement en la matière est devenu beaucoup plus sûr. Il prend par ailleurs conscience que la loi du karma est dans son cas personnel beaucoup plus rapide et n'attend pas une vie prochaine pour se manifester. Par exemple, s'il est généreux il est très vite récompensé et si à l'inverse il commet un forfait il doit très vite le payer. Mais ça concerne aussi son entourage ;

quelqu'un qui se conduit bien avec lui reçoit rapidement une compensation tandis qu'un individu qui lui cause du tort le paie aussi rapidement. Nous avons nous-mêmes été témoins d'un cas de ce genre ; nous avons un jour été choqués par l'aveu que nous avait fait un camarade qui avait volé des pneus pour sa voiture mais ne lui avions rien dit, jugeant qu'il n'avait pas le sens moral nécessaire à une vraie remise en question. Le soir même ces pneus, nouvellement montés sur sa voiture, l'ont conduit à avoir un accident.

Il n'est par ailleurs pas difficile à un Éveillé d'être relativement généreux, ce qui ne veut pas dire non plus qu'il donne de façon immodérée. En outre, les gens n'ont pas forcément besoin de recevoir ce qu'ils demandent ; à l'extrême, ce dont ils peuvent avoir réellement besoin consiste parfois à ce qu'au contraire on s'oppose à eux par un refus. Mais lorsque les demandes sont raisonnables et à sa portée, il n'hésite pas à donner de lui-même. C'est ainsi qu'il reçoit le karma positif lié à ses dons suffisamment rapidement pour avoir l'impression de recevoir plus qu'il ne donne : « *Tel qui donne libéralement devient plus riche. L'âme bienfaisante sera rassasiée, et celui qui arrose sera lui-même arrosé* » (Pr. XI-24, 25). « *Bénéficiaire soi-même et en faire profiter les autres, cela ne s'épuise jamais* » (Sh Hiuan-kio de Yong-kia). « *Jette ton pain à la face des eaux, car avec le temps tu le retrouveras* » (Ecc. XI-1).

Il y a aussi une autre loi qui vient s'ajouter à la synchronicité et qu'on pourrait appeler la loi du cœur ; son cœur, dans le sens de centre émotionnel, est devenu créateur. Ça signifie que dès qu'il a un projet ou un désir sincère dans son cœur, celui-ci se réalise plus ou moins rapidement selon sa nature : « *Tout désir vrai que tu sens en toi, tout désir du cœur a son origine en Moi, et tu dois de nécessité, dans un temps ou l'autre, l'accomplir sous une ou autre forme. Tu ne pourrais d'aucune manière avoir un désir qui ne provienne de Moi. Car Je Suis tout ce qui Est. Donc tous les désirs sont bons et quand ils sont compris ainsi, ils se réalisent infailliblement d'une manière rapide et parfaite* » (VI VIII-21 ; VI-37). « *S'il n'y a plus de blocage, que va-t-il se passer ? Lorsque je désirerai quelque chose, lorsque j'aurai formulé et décidé un but, tout l'Univers se mettra en action pour m'aider à le réaliser, simplement parce que, étant le Créateur lui-même, rien dans mon comportement ne vient freiner la manifestation de ce que j'établis comme but. Cette manifestation illusoire bien entendu, passe par tout un ensemble d'apparences temporelles qui, dans la mémoire, rendent la réalisation du but mentalement acceptable. En effet, si les choses m'apparaissaient par miracle sans que j'ai la souvenance de la succession d'évènements matériels y ayant aboutis, je perdrais la raison, car je serais en présence de ma toute-puissance de façon brutale. L'Univers matériel et sa lente évolution sont le garant de mon équilibre mental, ils manifestent le frein que je mets à mon évolution* » (FH III). « *Les promesses de Dieu sont infaillibles* » (Coran XXVIII-12). « *À cause de l'infinie permissivité du Suprême, tous les désirs irrésistibles peuvent être satisfaits. Les désirs qui détruisent leurs sujets ou leurs*

objets, ou qui ne s'apaisent pas dans leur satisfaction, sont contradictoires en eux-mêmes et ils ne peuvent pas être accomplis. Seuls les désirs motivés par l'amour, la bonne volonté et la compassion sont bénéfiques à la fois au sujet et à l'objet et peuvent être satisfaits. En outre, l'Univers entier s'efforcera de réaliser un désir né de la compassion » (JS 20). « Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Transporte-toi d'ici là, et elle se transporterait ; vous diriez à ce sycomore : Déracine-toi, et plante-toi dans la mer ; et il vous obéirait. Rien ne vous serait impossible » (Mt. XVII-20, Luc XVII-6). « Une fois que les doutes ont disparu, tout devient possible » (CFs 4). « L'homme qui accède à ma nature de souveraineté et d'indépendance, ses ordres ne sauraient jamais être désobéis, tout comme moi » (Ud. X-27). « La pensée est une substance de nature presque fluidique. Une fois émise, elle existe » (GG IV). « L'homme ne pense pas ; c'est Moi qui, au-dedans de lui pense pour lui. Penser c'est créer ou ce que tu penses en ton cœur est ce qui se réalise. Tu n'as, en ce moment même qu'à Penser et à "PARLER" LA PAROLE te rendant compte de ton pouvoir, et "MOI" Omniscient, Omniprésent et Omnipotent, JE ferai que s'effectue ce que tu as commandé. Si tu apprends à entrer en une douce communion avec Moi, tout ce que tu désireras se réalisera d'une manière miraculeuse » (VI VI-1 ; V-10, 11, 46 ; XVII-17). Le seul problème est que tous les grains de sénevé ne germent pas. Rien n'étant parfait sur la Terre, il peut y avoir des cas où quoi qu'on fasse ça ne marchera pas. L'Éveillé, une fois qu'il a fait tout ce qui était en son pouvoir n'aura pas de regrets si malgré tout le résultat escompté n'a pas été obtenu.

Il ne se rend pas compte que c'est justement en se conduisant de cette façon là qu'il se dirige tout droit vers l'Éveil tant convoité et ce depuis si longtemps : « *La voie la plus sûre pour découvrir la vérité est de ne plus résister à ce qui se présente* » (IS). « *Tout mouvement est produit dans le repos et par le repos* » (P II). « *L'illumination est un phénomène dans le fonctionnement impersonnel de la Totalité. Quand un chercheur a compris intuitivement au plus profond de lui-même qu'il n'existe pas en tant qu'entité individuelle et que l'illumination peut ou non se produire — en fonction du destin ou de la volonté de Dieu — quand il a totalement accepté ce fait, dans un tel "état" l'illumination peut alors se produire à tout moment. L'attitude du chercheur doit être alors : "Que l'illumination se produise ou non, cela m'est égal ! Et cela m'est vraiment égal si cela m'est égal !" Tout ceci revient à dire ce que Judy m'a dit l'année dernière très spontanément : "Ramesh, cela m'est égal. Et ça m'est égal si ça ne m'est pas égal". Accepter la non-acceptation est l'ultime acceptation* » (RB). Une histoire Zen résume bien toutes les étapes par lesquelles est passé le chercheur de vérité avant d'en être arrivé là : « *Un disciple envoyait, chaque mois, à son maître, le compte rendu fidèle de ses progrès spirituels. Le premier mois, il écrivit : "Je ressens une expansion de ma conscience et j'expérimente l'unité avec l'Univers". Le maître posa un regard sur la lettre et la jeta sur le champ. Le mois suivant,*

l'étudiant écrivit : "J'ai finalement découvert que le Divin est présent en toutes choses". Le maître sembla déçu. Dans sa troisième lettre, le disciple expliqua avec enthousiasme : "Le mystère de l'unité et de la multiplicité s'est révélé à mes yeux émerveillés". Le maître se mit à bailler. La lettre suivante disait : "Personne ne naît, personne ne vit, personne ne meurt, car le soi n'existe pas". Le maître leva les bras en signe de désespoir. Il se passa ensuite une année sans que l'étudiant n'écrive ; le maître le contacta alors pour lui en demander la raison, ce à quoi il reçut la réponse suivante : "Je vis simplement ma vie. Et, quant à la pratique spirituelle, pourquoi m'en préoccuper ?" À ces mots le maître s'écria : "Dieu merci, il a enfin compris !" » (Ko 8). Cependant la solution trouvée par l'élève n'est pas aussi simple qu'il n'y paraît ; s'il avait écrit la dernière lettre en premier ça n'aurait pas été satisfaisant. C'est seulement parce qu'il a connu tout ce qui précède et qu'il y a renoncé, que sa non-action a de la valeur : « L'illumination n'est susceptible de se produire qu'à partir du moment où il a été accepté qu'elle ne peut être "atteinte" » (TPC). Tout chercheur de vérité sérieux va arriver à ce point difficile dans lequel il sait qu'il n'y a pas moyen de trouver quoi que ce soit et qu'il est donc naturel de ne plus chercher. Seulement voilà, s'il s'arrête de chercher il ne peut pas réussir à atteindre son but : « Demandez, et l'on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira. Car quiconque demande reçoit, celui qui cherche trouve, et l'on ouvre à celui qui frappe » (Mt. VII-7). Il y a là un paradoxe insurmontable qui ne peut se résoudre que d'une unique façon : Il faut continuer à chercher avec la même ferveur, à aspirer de tout son cœur à l'Éveil suprême même en sachant que ça n'est pas autre chose que faire des ronds dans l'eau : « Il n'y a rien que "vous" puissiez faire pour vous rapprocher de l'Éveil. Comment un "agissant" supposé peut-il pratiquer le non-agir ? Je dis qu'il n'y a nulle part où aller, parce que c'est déjà là » (TPC). Il faut juste considérer cette quête comme une nourriture à l'exemple d'un fœtus dans le ventre de sa mère : Il aspire la sève qui coule dans le cordon ombilical mais ça n'est pas ça qui le fera sortir du ventre maternel ; ça se produit tout seul quand le moment est venu : « Tout au long de la vie apparemment "menée" auparavant, il n'y a jamais eu "quelqu'un qui choisissait" ou "quelqu'un qui faisait" quoi que ce soit. Tout ce qui est arrivé, du plus infime pet de lapin à ce qui paraissait être la décision la plus capitale, n'aurait jamais pu être autre en quelque façon que ce soit. Il n'est aucunement question de l'existence d'un libre-arbitre, simplement parce que pour commencer il n'y a personne là pour posséder une volonté ou exercer un choix quelconque. Demandez-vous d'où proviennent les pensées et, si vous êtes vigilant, au bout d'un certain temps, vous vous apercevrez qu'elles ne sont pas vôtres. Elles émergent, apparemment de nulle part, se produisent durant un moment et ensuite s'estompent pour disparaître complètement. Vous n'êtes pour rien dans leur origine » (TPC). Par contre si un embryon pouvait décider d'arrêter de s'alimenter sous prétexte que ça ne peut pas l'aider à naître, jamais il ne naîtrait ; il en va de même ici : « Aucun effort n'est nécessaire pour parvenir à cette union

avec la conscience qui se fait spontanément. Mais un effort est nécessaire pour atteindre le niveau où l'on comprend véritablement que cela se produit sans effort » (NS II-3).

Puis il va se réveiller un matin et ce sera là ; ou bien il prendra conscience que c'est déjà là depuis un moment : « *Le jour du Seigneur viendra comme un voleur dans la nuit* » (1 Th. V-2). Il le reconnaîtra au fonctionnement différent de son mental. Avant, il était centré dans le sujet du langage et de temps à autre profitait de quelques instants de silence qui lui permettaient d'effacer les tensions accumulées par une existence mal centrée ; maintenant c'est l'inverse, il est centré dans le silence et le sujet du langage vient fonctionner par-dessus : « *Le silence sous-tend tous les fonctionnements de notre corps. Le mental commence à fonctionner si cela est utile, mais si aucune nécessité ne se présente, pourquoi penser ? Celui qui vit dans le silence n'a pas d'intention. Il fait ce qui doit être fait* » (IS). Son existence prend désormais un autre tour : « *Nous sommes dans l'impersonnel, notre action découle du tout, du Soi et les problèmes se résolvent naturellement* » (IS). Ce qui ne veut pas dire qu'il est toujours bon et ne fait jamais rien de détestable : « *Aucun principe au monde n'est toujours juste, aucun acte n'est toujours mauvais* » (LT VIII-6). « *L'illumination n'a aucun rapport avec l'idée de perfection* » (TPC). Il n'est plus lié par la morale ambiante, par exemple la morale occidentale judéo-chrétienne ; il se forge sa propre morale personnelle qui consiste à engendrer le minimum de souffrance chez les êtres vivants, y compris lui-même : « *Si vous laissez l'ultime réalité vous prendre en charge, la spontanéité est vertueuse, au-delà de toute morale sociale et conventionnelle* » (IS). Ça ne le dérangera pas de mentir si ça peut abaisser ce minimum de souffrance ; imaginons par exemple que sa femme soit très jalouse et qu'il soit amené à revoir, pour une raison ou une autre, un amour de jeunesse en tout bien tout honneur évidemment ; vaut-il mieux qu'il dise la vérité à son épouse et qu'elle se torture l'esprit ou bien mentir sachant que ça n'aura aucune conséquence sur l'avenir ? Le fait de mentir dans une telle circonstance particulière ne lui pose aucun problème de conscience : « *Il est dit que Krishna mentait toujours, Rama, par contre ne disait que la vérité. Malgré cela Krishna est considéré comme une incarnation parfaite alors que Rama n'est qu'une demie incarnation divine* » (R 26/12/97). Par contre il y aurait un vrai problème s'il mentait pour en tirer un avantage personnel aux dépens de

quelqu'un d'autre ce qui, à cause de la règle du karma immédiat, pourrait lui coûter cher.

Il sait maintenant ce qu'est l'Éveil et se rend compte qu'il n'a en réalité pas tellement changé sur le plan phénoménal : « *Le disciple est accueilli par sa propre autonomie. Il voit alors qu'il n'a rien atteint et qu'il a toujours été libre* » (CM X). « *Quand l'Éveil se produit, il est clair qu'il n'y a jamais eu personne pour l'atteindre. Vous, en tant qu'entité séparée, n'avez aucune faculté de choix et aucun libre-arbitre. Vous êtes simplement l'infini en train d'être vécu par l'infini pour découvrir que vous êtes l'infini* » (TPC). « *L'Éveil, c'est comprendre que l'Éveil n'est pas quelque chose que l'on puisse atteindre. L'Éveil lui-même n'a qu'une valeur relative. En fait, il n'a jamais été et ne sera jamais atteint. Puisqu'il n'y a rien à atteindre, il ne peut être matière à pensée. De sorte que l'Éveil n'est pas quelque chose sur quoi notre pensée pourrait s'appuyer, puisque fondamentalement il ne demeure sur rien* » (JB Pai-tchang). « *Vous ne vous éveillez pas, puisque vous êtes l'Éveil. La conscience d'Éveil provient d'elle-même. Le "je" et son volontarisme ne peuvent jamais l'acquérir. Ce que nous appelons illumination spirituelle est la simple constatation que l'image créée est une illusion, simplement le fait de prendre conscience que vous n'êtes pas la personne, pas plus que l'image imprimée sur vous par votre entourage. Voir qu'il y a un "rien" sans qualités d'aucune sorte est illumination ; dans ce rien vous êtes libre, vous n'avez plus d'entraves* » (IS). « *Bouddha ne veut rien dire d'autre que connaissance des êtres. Ceux qui l'ignorent ne sont que des Bouddhas en puissance, tandis qu'un Bouddha ne voit aucune différence entre lui-même et les autres êtres* » (JB Houei-neng). « *Depuis l'origine, tous les êtres vivants sont Bouddhas* » (JB Hakuin Ekaku). « *Du point de vue des hommes ordinaires, l'illumination et l'ignorance sont deux choses différentes. Les hommes sages qui réalisent à fond leur propre nature, savent qu'elles sont de même nature. Cette même nature ou nature non-duelle est appelée "Nature réelle", laquelle ne diminue point chez un homme ordinaire ou chez une personne ignorante et ne s'accroît pas chez un sage illuminé* » (Houei-neng). « *Je suis devenu un maître parce qu'on m'a appelé ainsi. Qui suis-je pour enseigner, et qui enseigner ? Ce que je suis, vous l'êtes, et ce que vous êtes — je le suis. Le "je suis" nous est commun à tous* » (JS 89). Ce qui est là c'est ce qui est là, comment la connaissance ou l'ignorance pourraient-elles le perturber en quoi que ce soit ? La seule véritable question, à laquelle il ne faut surtout pas apporter de réponse avec des mots, est donc : « Qu'est-ce qui est là ? » On peut éventuellement considérer cette question de deux points de vue : Qu'est-ce qui est là, perçu ? Et : Qu'est-ce qui est là, percipient ? Dans le premier cas la réponse est obligatoirement un tacite aveu d'ignorance tandis que dans le second cas la réponse est l'être qui se présente silencieusement face à lui-même, si tant est que ça soit possible. Mais la vraie question n'a pas de complément d'objet : « Qu'est-ce qui est là ? »

À partir de ce moment là il mène son existence sans se poser davantage de questions, laissant les choses se dérouler naturellement : « *Ne voyez-vous pas cet homme de l'Éveil qui a cessé d'étudier et reste inactif. Il ne cherche plus ni à écarter les illusions ni à trouver la vérité. La nature réelle de notre ignorance n'est autre que notre nature de Bouddha* » (JB Yong-kia). « *L'Écriture dit : La recherche n'est que peine ; ne rien rechercher est une bénédiction* » (Bodhidharma). « *Celui qui ne cherche pas le Tao est comme un âne attaché à un piquet, celui qui le cherche porte une cangue de fer. La réponse se trouve là où la question n'a pas encore été posée* » (SeN). Il est dans une période où il est comme « nourri » par le destin et la nature. C'est le même processus que pour un enfant humain qui naît puis est nourri au sein pendant un temps : « *La génération de notre pierre est semblable à la génération de la nature humaine ; donc, quand la Terre auras enfanté, nourris l'enfant jusqu'à ce qu'il soit bien fort et puissant face à la flamme du feu. Et ne crois pas avoir fini là où tu dois commencer !* » (OP I-12).

Il devra ainsi passer par des étapes de croissance comparables à celles d'un enfant dans le monde car, on ne le répétera jamais assez : « *Ce qui est en haut comme ce qui est en bas* » (TEm). Jean Klein avouait au cours d'un entretien : « *L'Éveil n'est pas la fin mais le début* » (JK). « *J'avais toujours cru, en vertu de mon conditionnement à couches multiples, qu'une fois que vous étiez "Éveillé", c'était fondamentalement la fin de tout le processus. Mais l'expérience m'a rapidement appris que c'était simplement un début, que "l'Éveil" n'était que le premier stade du processus de la "délivrance"* » (SNP 4). Yong-kia affirme que la solution se trouve dans la nature réelle de notre ignorance et Nisargadatta Maharaj appuie ce point de vue : « *Dire seulement "je suis ignorant", c'est l'aube de la connaissance. Le fait est qu'il n'y a connaissance que de l'ignorance. Toute connaissance est une forme de l'ignorance. Vous savez que vous ne savez pas. L'ignorance et la connaissance sont dans le mental, pas dans le réel. La perte de tout intérêt pour la connaissance aboutit à l'omniscience, qui n'est que le don de connaître ce qui doit être connu au bon moment pour agir sans erreur. Vous n'avez pas besoin de tout savoir. Il vous suffit de savoir ce qu'il est nécessaire de connaître. Le reste peut prendre soin de lui-même sans que vous sachiez comment il le fait. Savoir, ce n'est pas tellement important* » (JS 76, 83, 88). Il n'y a pas moyen de savoir ou de connaître ce qu'est l'Éveil, on ne peut que le vivre. Et le plus étonnant c'est que tout le monde le vit déjà à chaque instant à son insu. Tout savoir, toute connaissance quelle qu'elle soit n'est qu'un nuage supplémentaire dans le ciel de cet Éveil qui empêche l'individu de le percevoir directement. Notre « jeune » Éveillé a simplement réussi à comprendre que les nuages sont inutiles. Ce faisant il a su se concentrer sur un rayon de soleil qui émergeait et a pris conscience que c'était là sa véritable nature. En conclusion il n'a rien fait et il n'a pas changé : « *Ce n'est que lorsque l'idée même de changement est perçue comme fausse, puis abandonnée, que*

l'immuable s'impose » (JS 99). Le Soleil était là et il est toujours là, les nuages étaient là et ils sont toujours là ; il y a juste eu un changement de point de vue. On peut comparer ça à l'astronomie : Un astronome qui essaie de calculer les mouvements des planètes en croyant que la Terre est fixe et que le ciel tourne autour, ne s'en sort pas. Ceux qui ont tenté de le faire ont dû imaginer un système très complexe dans lequel les planètes tournaient sur un cercle, lui-même tournant autour d'un cercle plus grand qui à son tour tournait autour d'un cercle encore plus grand ; et ceci pour n'avoir finalement que des approximations tout juste convenables. Par contre dès qu'on sait que c'est le Soleil qui est fixe et que la Terre tourne autour, tout devient simple. La Terre, le Soleil et les planètes n'ont pas changé ; l'astronome n'a pas changé non plus. Simplement il sait maintenant où et comment regarder.

Il y aura ensuite l'enfance qui sera aussi une période de paix et de joie mais, comme le dit Jack Kornfield dans le titre d'un de ses livres : « *Après l'extase, il y a la lessive* » (Ko). « *Même quand vous êtes dans votre vraie nature, cela prend du temps pour éliminer tous les résidus physiologiques. Les schémas qui proviennent de notre enfance ont la vie dure* » (TL XV). Vient donc après ça l'adolescence où il se révoltera contre son Père : soit son Maître, à l'image d'Andrew Cohen avec Poonja, soit Dieu le Père lui-même. Il peut même être amené à penser qu'après tout ce qu'il a vécu, il est formidablement armé contre les vicissitudes de la condition humaine ; il peut aussi défier le ciel comme un adolescent défie son père : « Vas-y, fais-moi ce que tu veux ! De toute façon ça ne peut pas m'atteindre ! » Mais il se trompe : « *Si vous jouez avec la Mère divine, elle va jouer avec vous car elle est en tout. Elle est tous les désirs, toutes les colères, toutes les convoitises ; elle est tout. Si vous voulez un nom, une réputation, vous pouvez l'avoir — Mère va vous le donner* » (Ko 9). Ajoutons que si vous voulez la preuve que vous pouvez être affecté par l'existence, Mère va vous la donner. Autrement dit l'Éveillé révolté va avoir des ennuis comme par exemple la passion amoureuse : « *Tout Éveillé peut être assuré de connaître à nouveau l'obscurcissement. En cela, l'amour est particulièrement dangereux. Pensez donc ! Je m'étais si bien adapté à mon Éveil, il était déjà bien stabilisé, et voici qu'est arrivé cet idiot de facteur ! Qu'a emménagé cette ravissante voisine ! Tant qu'il existe un moi qui aime, soi-même ou quelque chose d'extérieur, la souffrance et la passion perdurent. C'est l'amour de soi qui fait naître la souffrance* » (KR V). Ça peut être aussi la naissance d'un enfant. Étant d'une nature détachée et oisive, il ne se sentira pas plus que ça investi par son rôle de père : « *Vous devez avant tout être libre, libre de qualifications, particulièrement de celle d'être un père. Vivre du point de vue d'un homme ou d'une femme, d'une mère ou d'un père, de l'époux ou de l'épouse de quelqu'un provoque des tensions et des modifications chimiques, physiques et psychologiques* » (IS). « *Je n'ai le souci ni d'un foyer ni d'enfants* » (Ud. IV-3). Au début son épouse va vivre une osmose avec le bébé de laquelle il sera totalement

exclu ; il va donc se dire que tout se passe le mieux du monde et que chaque chose est à sa place. Mais il va y avoir le retour de manivelle ; sa femme va lui tomber dessus en le traitant de tous les noms d'oiseaux qu'elle connaît, lui reprochant de ne pas tenir son rôle de père, un rôle qui pour lui ne représente rien : *« Ceux qui ont complètement compris et embrassé l'illumination n'éprouvent aucun intérêt à tenir des rôles de mères, de pères, ou d'enseignants »* (TPC). Il comprendra ensuite qu'il n'est pas encore parvenu à la pleine maturité d'un Éveillé et qu'il ne sert à rien de se révolter contre le principe représentant son père ; puis il fera comme tous les autres humains mâles, il deviendra un père sans pour autant être identifié à ce nouveau rôle. Ça ne se fait pas sans douleur, la majeure partie des divorces ont d'ailleurs lieu peu de temps après la naissance d'un enfant. Et c'est ainsi que pour cette raison ou une autre, un certain nombre d'Éveillés récents voient arriver des problèmes dans leurs couples : *« Un rabbin mystique avait étudié pendant de longues années à Jérusalem, auprès de maîtres de l'hassidisme et de la cabale, il était maintenant maître d'une école et chef spirituel d'une communauté juive pratiquante. Puis, celle qui avait été sa femme pendant quatorze ans le quitta, condamnant tout ce qu'il avait fait, se plaignant qu'il n'avait jamais pris soin d'elle, qu'elle s'était sacrifiée dans ce mariage et avait gâché sa vie »* (Ko 3). Si son épouse est un chercheur de vérité, elle devra apprendre à reconnaître que ses désirs ne sont que des désirs de substitution si elle souhaite avoir une chance d'arriver au terme de sa recherche. On ne peut atteindre le but ultime que lorsqu'il est devenu l'unique désir véritable, les autres n'étant plus là que pour « meubler » l'existence. Seul un individu qui est prêt à tout sacrifier pour réaliser sa véritable nature et qui n'a plus d'autre priorité peut réussir. Jésus a accepté d'être crucifié, Bouddha était prêt à mourir sous son arbre, Bodhidharma aurait passé le reste de son existence en face d'un mur, un patriarche Zen y a laissé un bras et U.-G. avait laissé tomber toute sa vie sociale : *« Lorsqu'on a tout perdu, que l'on a plus d'espoir, la vie est un opprobre et la mort un espoir »* (Cy). Il est inutile d'espérer un quelconque résultat tant qu'il y a un autre désir important, il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille. On peut toujours objecter : « Oui, mais ceci, cela... », on ne transige pas avec la Conscience Impersonnelle ; il n'y a aucun marchandage possible. C'est sans doute la raison pour laquelle si peu de gens réussissent.

Ainsi lorsqu'il commence à sortir de son adolescence d'Éveillé pour entrer dans la condition de « jeune adulte », il s'aperçoit que son fonctionnement a franchi un pas important qu'il ne pouvait percevoir tant qu'il était en révolte contre « l'ordre établi des Éveillés », en supposant que ça existe. En effet, s'il savait déjà qu'il lui était possible de parler, dire des phrases ayant un sens à un interlocuteur ou répondre à des questions complexes sans véritablement penser et en restant mentalement silencieux, voilà qu'il se rend compte qu'il est désormais capable de penser des phrases et d'entretenir un discours mental en

restant simultanément silencieux : « *La conscience est simplement. C'est de l'énergie qui se manifeste en dehors de tout intérêt pour les concepts que notre mental peut avoir à propos du bien ou du mal, des objectifs ou du sens* » (TPC). « *La parole est silence et le silence parole. La parole et le silence ne sont pas deux entités distinctes. En ce sens, il est dit : "La vraie nature du son, elle non plus, ne s'abolit point"* » (HW II-19). « *Le silence dont nous parlons est au-delà du bruit et du calme* » (TL XXVII).

C'est un phénomène très curieux car un homme ordinaire s'identifie à son discours et sa pensée lui semble un dialogue ininterrompu au point qu'il peut même refuser de croire que quelqu'un d'autre puisse interrompre ce dialogue intérieur : « *Lorsqu'ils sont enfants, les êtres humains apprennent à répéter un dialogue intérieur sans fin sur eux-mêmes, de tout le monde autour d'eux* » (CFd 8). Dans les premiers temps de son existence d'Éveillé il n'avait pas la faculté de savoir clairement s'il pouvait ou non parler en restant mentalement silencieux, ce n'est venu qu'avec le temps. Un jour est arrivé où il s'est aperçu qu'il était naturellement silencieux et qu'il pouvait rester dans ce silence même en parlant avec ses semblables. Par contre le silence disparaissait en deux circonstances : la première lorsqu'il devait entrer dans des explications complexes, par exemple un enseignant de mathématique qui veut expliquer une démonstration difficile. La seconde lorsqu'il se parlait à lui-même ou lorsqu'il faisait des rêves éveillés, fantasmes de la vie normale d'un être humain : le sexe, le pouvoir, l'argent, etc... : « *Une pensée éveillée et on est un Bouddha, une pensée stupide et on est à nouveau une personne ordinaire* » (Houei-neng). Mais même ça a fini par disparaître ; désormais il peut penser, faire des rêves éveillés, imaginer des fantasmes de tout ordre et ça ne change plus rien, il reste toujours centré dans le silence. Il émet et, pense des paroles mais il est le silence et conscient de l'être de façon directe : « il joue avec des mots, sans mots », ce qui veut dire qu'il s'amuse des merveilleux agencements que forment les mots dans son esprit bien que son esprit ne produise pas ces mots. Ça peut donc être un second travail important à faire sur soi-même : « *Traquer le bruit mental* », se rendre compte à quel point le mental produit en permanence toutes sortes de pensées de malaise, d'angoisse ou d'obsessions : « *Je suis au service de mon enfant, de mon conjoint, de mes collègues de bureau* » ; « *Je passe mon temps à donner sans rien recevoir en retour, je suis exploité, les autres profitent de moi* » ; « *Je fais des efforts pour que tout soit propre et bien rangé, et tout le monde s'en fiche et passe son temps à salir et à mettre le désordre* » ; « *Je mérite mieux que ce que j'ai et que la vie que je mène, je suis écrasé par les circonstances, mon travail ne me convient pas, les autres se conduisent mal avec moi* » ; etc. Il faut devenir attentif au fait que le mental passe le plus clair de son temps à produire ce genre de pensées sans pour autant les combattre car ça ne sert à rien, juste les « *traquer* » car il ne faut pas introduire une nouvelle dualité entre des pensées qui seraient censées être inconvenantes et un « *combattant* » de ces pensées. Ça semble alors extrêmement simple : D'abord traquer les opinions, puis traquer le bruit mental.

Il n'y aurait finalement rien d'autre à faire pour mettre fin à l'illusion, au même titre que ce qu'on croyait d'abord être un serpent s'est finalement révélé n'être qu'une corde. Mais c'est une chose de le dire et c'en est une autre de le faire avec sérieux et obstination, sans jamais se laisser aller à tenir un discours du genre : « Ce n'est pas grave si je ne le fais pas aujourd'hui, je reprendrai demain », et en acceptant la règle jusqu'au bout même si on pense à l'extrême : « Je suis vraiment victime d'une injustice ; ça n'est ni une opinion, ni du bruit mental ». Le sérieux et la volonté sont donc prépondérants, exactement comme pour arrêter de fumer ou suivre un régime draconien.

L'Éveillé a donc finalement franchi le mur du langage et à partir de là il n'a en théorie plus de centre bien qu'il possède toujours le sentiment d'être *lui-même* : « *Le fait de franchir la barrière de perception est l'apogée de toutes les actions des guerriers. Il fait disparaître ce monde, mais il demeure, en quelque sorte, lui-même. Les nouveaux voyants savent qu'après que la conscience les a consumés, ils gardent d'une certaine façon le sentiment d'être eux-mêmes* » (CFd 18). Nisargadatta Maharaj appelle ça l'*identité* : « *L'état d'identité est inhérent à la réalité et il ne s'efface jamais. Mais l'identité n'est ni la personnalité impermanente, ni l'individualité liée au karma. C'est ce qui reste quand toute auto-identification est abandonnée parce que perçue comme fausse. Il y a l'identité de ce que vous êtes et il y a la personne qui lui est sur-imposée. La seule chose que vous connaissez, c'est la personne ; l'identité — qui n'est pas une personne — vous ne la connaissez pas parce que vous n'avez jamais douté, parce que vous ne vous êtes jamais posé la question primordiale : "Qui suis-je ?" L'identité est le témoin de la personne superficielle et changeante, témoin immuable et éternellement présent* » (JS 78, 86). Pour André Comte-Sponville : « *L'esprit c'est le pouvoir de penser, c'est le cerveau qui est un organe qui pense. Nous sommes tous des "choses" qui pensent, des esprits* » (CSJ) ; c'est un point de vue qu'on dit « matérialiste » qui affirme qu'il y a des échanges chimiques dans le cerveau qui produisent la pensée et qu'il n'y a aucun autre principe conscient en dehors de ça. Il faudrait alors mettre au clair le phénomène de « conscience présente » lorsque la pensée et la perception ne fonctionnent plus dans le sommeil profond tout comme il faudrait expliquer le fonctionnement de ce principe lorsqu'on est présent dans deux corps simultanément, comme ça nous est arrivé. C'est évidemment impossible et la seule attitude que peut avoir un matérialiste dans ce cas là consiste à accuser d'hallucinations une personne ayant eu ces expériences. Seul celui qui a vécu réellement ces entorses à la science matérialiste peut juger par lui-même de leur validité et elles sont impossibles à transmettre. Pour tout autre que lui ce ne sont que des informations de seconde main qu'il faut être capable de remettre en cause si nécessaire mais, de la même façon, la position matérialiste ne possède non plus aucune preuve de sa validité et il faut tout aussi bien être capable de la remettre en question.

Les Éveillés affirment que l'être humain n'est pas ce qu'il croit être « lui-même » mais que même après l'Éveil il conserve toujours le « sentiment d'être lui-même » qui n'est plus alors qu'une perception. Le centre de ce « lui-même » est situé dans l'être, le « je suis », et cet être est le point de contact entre le silence et le monde manifesté dont il est le créateur et la force de vie : « *"Je Suis" est la Vie et l'Esprit qui anime toutes les choses vivantes dans l'Univers* » (VI IV-3). Il est lui-même « l'espace » dans lequel se déploie ce monde. Pour arriver là il lui a fallu réussir la transmutation de la trinité démoniaque : Léviathan-Béhémoth-Satan, en combattant à chaque étape, tel un chevalier, le dragon correspondant à ce moment précis de son chemin : *le gardien du seuil*. Le premier seuil est gardé par le dragon de la terre : Béhémoth, ce qui signifie qu'il faut réussir à vaincre la conception symbolique du monde. Castaneda a été amené à franchir cette étape en luttant contre un simple moustique qui a pris pour l'occasion des proportions gigantesques : « *À un moment donné, je vis un moustique, un simple cousin, passer devant mes yeux. Il s'avança très près de moi, si proche que ma vision se troubla. Et alors brusquement... Là, droit devant moi, très proche, il y avait un animal gigantesque et monstrueux. Je demandais à Don Juan : "Que m'est-il arrivé ?" Il se mit à rire discrètement. "Tu es allé chercher le gardien, le portier, la sentinelle de l'autre monde, et bien sûr, tu l'as trouvé. Le gardien de l'autre monde est un cousin, et ce petit cousin te repoussera jusqu'à ce que tu le domines"* » (CV 7). « *Votre mental est soumis à l'ignorance ; il a peur de tout. Même un petit moustique vous fait peur* » (R 16/03/98). Si on réfléchit un peu, l'exemple est bien choisi car il suffit de savoir qu'il y a un moustique dans une pièce pour ne pas se sentir tranquille voire dans certains cas extrêmes passer une nuit blanche ; et il n'est pas simple de vaincre cette affaire : « *"Il ne faut pas tuer les insectes, il faut donc les laisser tranquilles". Ce n'est pas non plus cette pensée que l'on devrait avoir mais celle-ci : "Ils relèvent de ma propre nature et de mes formes, leur bonheur est le mien". Une mère connaît une grande joie en satisfaisant le désir de son enfant de se nourrir à son sein. Nous devrions éprouver cette même joie en laissant les insectes sucer notre propre sang. C'est un début dans la démarche qui conduit au sentiment d'unité de tous les êtres et en persistant dans cette pratique, la Terre entière sera bientôt sans un seul ennemi* » (SCrs). Dans cette longue tirade Siddharameshwar n'a pas tort car il y aurait effectivement la paix une fois que tous les humains seraient morts du paludisme ou autres maladies transmissibles. Il est arrivé à ce propos une aventure amusante à deux de nos amis : Au cours d'un voyage en Inde, ils avaient décidé de suivre les directives d'un gourou indien. Il leur avait dit de laisser vivre les moustiques sans les combattre et cela faisait trois nuits qu'ils n'en dormaient plus. Aussi allèrent-ils lui demander son secret pour réussir cette difficile épreuve, ce à quoi il répondit : « *J'utilise une moustiquaire !* » Dans l'Apocalypse, la bête de la Terre est aussi associée au faux prophète, l'antéchrist, car c'est sur cette sorte de peur que repose son pouvoir : « *Vous avez soin de*

filtrer vos boissons pour éliminer le moindre moustique, et vous avalez le chameau tout entier » (Mt. XXIII-24).

Le gardien du second seuil est le dragon de la mer : Léviathan. Pour le vaincre il faut le voir sous la forme de la *pieuvre* en action dans le système nerveux ; c'est lui qui commande nos nerfs, fait bouger nos bras, nos jambes et parle à notre place.

Le gardien du troisième seuil est le dragon de l'air : Lucifer lui-même sous sa forme de Satan. Pour le vaincre il faut cesser de placer le centre de soi-même dans le sujet du langage ; c'est ce qu'on appelle l'*Éveil* proprement dit. Celui qui remporte la victoire est le dragon de feu : le Christ, et on est dès ce moment là un *Éveillé*.

En associant le Christ au feu on est ainsi en présence des quatre éléments, le silence étant quant à lui associé à l'éther : le substrat sur lequel ils se manifestent : « *Les quatre éléments forment ensemble une substance sans qualité : la matière. Le "feu" est chaud, l'"eau" est humide, l'"air" est froid, la "terre" est sèche, mais il y a aussi quelque chose de cela dans l'air. Tout en haut se trouve le feu que l'on appelle "éther", c'est en lui qu'est d'abord née la sphère des étoiles fixes, puis celle des planètes* » (DL VII). « *Il n'y a qu'un seul Dieu, unique souverain, ineffable, habitant l'Éther* » (Or III). « *C'est dans l'éther résidant dans le cœur qu'est placée l'âme* » (TU VI-1). « *Il n'y a ni temps, ni espace, ni cause, au moment du premier tressaillement de l'"énergie atomique". Le tressaillement de cette énergie atomique est nommé par le Vedanta : Le Grand Principe. La qualité essentielle de ce principe est la conscience. Cette conscience "consciente d'être consciente", se déploie instantanément en éther. Comment pourrions-nous être conscient du temps si cette conscience n'existait pas ? Ce vaste déploiement de l'éther est l'espace. On peut en déduire que les trois ne sont qu'un Seul, Unique Grand Principe. C'est une seule qualité qui a transformé ce principe en espace, temps et cause. Ensuite sont apparus les trois Gunas et les cinq éléments. La rapidité de cette opération est littéralement inconcevable. La conscience se transforme en éther, qui à son tour devient espace. Le scintillement originel s'est déployé en espace et il est devenu air. L'air a réuni sa force vive et le feu est né à l'existence. La vibration du feu s'intensifia, il devint froid et là était l'eau. L'eau se refroidit encore et elle se transforma en terre* » (Nw). De même qu'il y a cinq sens, il y a cinq éléments pour *porter* ce que ces sens mesurent : la terre pour le toucher, l'eau pour le goût, l'air pour l'odorat, le feu (la lumière) pour la vue, et l'éther pour l'ouïe car c'est en lui que se propage le son primordial, celui qui *forme* l'espace et qui précède donc le sens de la vue.

Voilà, le voyage est terminé. Un homme ordinaire l'a commencé ce qui a fait de lui un chercheur de vérité. Il a énormément souffert sur sa route mais il a aussi eu énormément de chance car il a obtenu de grandes connaissances et réussi l'impossible : entrer dans l'Éveil une première fois. En fait, ce n'est pas lui qui a réussi ; il s'est contenté de se mettre dans les bonnes dispositions et ça lui est tombé dessus d'un seul coup, sans qu'il en soit le moins du monde responsable : « *Lorsqu'on est éveillé, on s'aperçoit que la vie-et-mort et Extinction ne sont que rêve. Sans le savoir je faisais un cauchemar sur Bouddha* » (Sengai). « *Tout ce qu'il y a, c'est le personnage onirique d'un roman qui va répondre ou réagir à des circonstances données de la manière dont l'auteur le choisit. La conscience choisit d'avoir des expériences différentes et variées sans autre raison que de les avoir* » (TPC).

Il a ensuite eu la bonne réaction, celle de se dire que ça n'était pas terminé car cet Éveil n'était présent en lui que sous la forme d'un souvenir et il a poursuivi son chemin. Il eu la chance de rencontrer l'Éveil une seconde puis une troisième fois. Et à chaque fois, il a poursuivi son chemin jusqu'à ce qu'il arrive à une impasse : rester sur la Voie impliquait d'abandonner toute idée qu'il y ait un chemin à suivre.

Après moult pérégrinations supplémentaires, il est finalement parvenu à vivre dans l'acceptation et le laisser-faire total. Ça a duré un certain temps jusqu'à ce qu'un jour l'Éveil soit là de façon définitive ; il était enfin un Éveillé. Qu'il en ait été conscient ou non, il a traqué les opinions, il a traqué le bruit mental et il a finalement traqué l'auteur des actions au point d'en être maintenant définitivement débarrassé. Il a ensuite vécu dans l'insouciance jusqu'à ce qu'il reçoive un rappel à l'ordre : « Ta mère t'a nourri au sein mais c'est terminé, tu dois apprendre à te nourrir tout seul ».

Il est ensuite entré en révolte contre l'ordre établi des Éveillés jusqu'à ce que ça lui passe naturellement, laissant apparaître en lui le soleil de la Conscience Impersonnelle. Arrivé à pleine maturité, le centre de soi-même est le silence. C'est ainsi qu'il vit à présent : silencieux, même s'il arrive que son mental soit bruyant de cacophonie.

Il peut aussi lui arriver de relire de vieux livres qu'il avait trouvés extraordinaires la première fois qu'il les avait lus ; il se peut même que certains d'entre eux l'aient bien aidé à suivre son chemin spirituel. Mais à quelques exceptions près ils lui apparaissent désormais comme l'œuvre d'individus n'ayant pas atteint la pleine maturité d'un Éveillé. Il peut même ne s'agir que de chercheurs de vérité ayant vécu un nombre fini d'expériences d'Éveil, n'y étant pas installés définitivement. Ces livres peuvent contenir différentes sortes d'erreurs ; la première consiste à s'imaginer que sous prétexte qu'on a connu des expériences

d'Éveil, tout ce qu'on pense est juste : « *Quelques occidentaux prétendent avoir atteint une perfection et une libération que rien ne saurait ternir. C'est dans leurs communautés que les choses sont les pires* » (Ko Intro). Par exemple les névroses les plus persistantes sont le plus souvent à caractère sexuel ; il n'est pas rare de tomber dans un extrême ou l'autre. Soit prôner le sexe à outrance, surtout pour soi-même : « *Un maître doué d'un grand charisme et appartenant à une ancienne lignée disait à une kyrielle de femme que chacune était son amour secret. Il les faisait s'enduire le corps d'huile et se raser dans l'attente de sa visite et de ses "enseignements les plus élevés"* » (Ko 10). Soit au contraire le considérer comme impur et cause de chute : « *Les exigences prolongées de pureté non égotique, infaillible, peuvent se traduire par la répression ou l'ignorance de ses propres ombres. L'humanité ignorée va ressurgir et tous les besoins délaissés vont réapparaître* » (Ko 10). Ils peuvent aussi penser que du fait qu'ils n'ont pas atteint la perfection dans le sens où ils l'imaginait premièrement même un maître doit continuer à pratiquer en vue d'apprendre et de se perfectionner : « *La plupart des maîtres asiatiques parmi les plus considérés disent qu'ils sont encore eux-mêmes des étudiants et qu'ils continuent toujours à apprendre de leurs erreurs* » (Ko Intro). L'Éveillé est habité par la certitude suprême, il n'y a rien qu'il pourrait apprendre pour que son silence soit plus silencieux ni aucune erreur qui puisse rendre le silence moins silencieux. Tout ceci ressemble à la distinction entre Chen-sieou et Houei-neng ; le premier dit qu'il faut sans cesse nettoyer le miroir du mental, et l'autre qu'il n'y a pas de miroir. Le caractère de l'Éveillé a comme celui de tout le monde des défauts mais ça n'entache pas le silence sur lequel ce caractère apparaît : « *Lorsque je me plains à mon supérieur Ajahn Chah, considéré comme un grand saint par des millions de personnes, qu'il n'agissait pas toujours comme s'il était parfaitement éveillé, il rit et me dit que c'était bien ainsi, car "autrement vous continueriez à imaginer pouvoir trouver le Bouddha à l'extérieur de vous-même. Et il n'y est pas"* » (Ko Intro).

Il existe un autre phénomène curieux : s'il est amené à parler de l'Éveil à une personne intéressée par ce domaine, elle n'acceptera pas de croire qu'il puisse y être arrivé s'il n'a pas déjà une renommée. Il se trouve que le silence n'est pas quelque chose qui se voit, il ne faut pas confondre silence et charisme : « *Une source de quiproquo spirituel est la confusion qu'il y a entre charisme et sagesse authentique. Il est possible qu'un individu soit charismatique mais sans sagesse. À l'inverse, la sagesse n'est pas forcément flamboyante ou puissante ; elle peut se manifester sous l'apparence la plus ordinaire* » (Ko 10). « *Après avoir lu "JE SUIS", nombre de personnes viennent ici. Lorsque je me trouve parmi la foule ils n'arrivent pas à me reconnaître, car je n'ai pas une personnalité extraordinaire, éclatante. Finalement, quand je m'assieds sur ce siège un peu surélevé, ils se disent : "Oh, c'est sûrement lui le type !" Mais d'abord ils me regardent et ne me voient pas* » (NM 29/03/80). « *Ce dont nous parlons ici c'est de l'ordinaire.*

L'illumination, c'est notre manière d'être ordinaire, naturelle. J'ai rencontré des personnes qui sont allées voir des enseignants orientaux très puissants et qui ont eu de nombreuses soi-disant expériences spirituelles. Ces personnes ont des difficultés considérables à accepter et à vivre avec l'idée du divin dans l'ordinaire. S'il y a un besoin chez ces gens de voir de la magie, il y aura toujours des magiciens pour satisfaire ce besoin, mais rien de cela n'a de rapport avec l'Éveil » (TPC). Il ne peut donc aider personne dans un premier temps et la suite est entre les mains du dieu du destin ; s'il doit aider ses semblables cela arrivera sans même qu'il le souhaite : « Les ashrams ne se font pas, ils arrivent. Vous ne pouvez pas en entreprendre un, pas plus que vous ne pouvez l'empêcher » (JS 95).

Par ailleurs les événements ne lui laissent aucune trace psychologique ou psychique, sa mémoire n'enregistre pratiquement plus que les données pratiques : « *Ne vois pas autre chose que l'éternel MAINTENANT. Ne t'embarrasse que de ce qui doit s'accomplir dans le moment même. Une fois ceci accompli, pourquoi ne pas l'oublier ?* » (VI XIII-14, 15). « *Tu n'atteindras pas la paix sauf par l'oubli universel* » (Ast. XVI-11). « *L'oubli — cet oubli noble et des plus élevés — ne se manifestera pas avant que tous les doutes n'aient été chassés. À moins que les doutes ne soient éradiqués, cette paix ne prévaudra pas* » (NU 5). Tant qu'il y a un doute, c'est une preuve que le chercheur de vérité n'est pas encore un Éveillé. Ça n'est pas une mince affaire de douter ; ça introduit le sujet qui pense, à savoir le sujet du langage : « *Personne ne doute qu'il ait la faculté de vivre, de se souvenir, de comprendre, de vouloir, de penser, de savoir et de juger. Bien plus, s'il doute, il vit ; s'il doute de l'origine de son doute, il se souvient ; s'il doute, il comprend qu'il doute : s'il doute, il veut être certain ; s'il doute, il pense ; s'il doute, il sait qu'il ne sait pas ; s'il doute, il juge qu'il ne doit pas croire au hasard. Quelle que soit donc d'ailleurs la matière de son doute, voilà des choses dont il ne doit pas douter ; car, sans elles, il ne pourrait douter de rien. Quand nous doutons, le verbe n'est point encore engendré de la chose dont nous doutons, mais du doute même. En effet, bien que nous ne sachions pas si la chose dont nous doutons est vraie, nous savons du moins que nous doutons ; par conséquent, quand nous le disons, c'est un verbe vrai, puisque nous savons ce que nous disons* » (SA X-14, XV-24). Si l'on en croit Saint-Augustin, le doute est indissociable du sujet du langage ; ce dernier est en effet construit sur des couples d'opposés. S'il y a le oui, il y a le non ; s'il y a le succès, il y a l'échec : « *Au jour du bonheur, sois heureux, et au jour du malheur, réfléchis : Dieu a fait l'un comme l'autre, afin que l'homme ne découvre en rien ce qui sera après lui* » (Ecc. VII-14). Comme le sujet du langage n'a jamais l'assurance absolue de la réussite, il est nécessairement amené à douter un tant soit peu. Même l'Éveillé doute des événements du monde phénoménal ; la seule chose dont il ne doute pas concerne sa vraie nature. À chaque instant qui passe il se sait être lui-même de façon directe tout comme il

sait avec certitude que le passé est mort et ne le concerne pas en tant que conscience. Il habite pleinement le présent indéfiniment renouvelable et pourtant éternellement unique ; de ça il lui est impossible de douter.

Le temps ne lui laisse ainsi quasiment plus aucune trace mémorielle, même s'il est habitué à penser que la routine et l'habitude rendent l'existence sans saveur et sans intérêt. Il peut par exemple prendre tous les jours la même route en ayant toujours l'impression qu'elle est nouvelle : « *On ne se baigne jamais deux fois dans la même rivière* » (AdHer). « *Un homme passe sur un pont ; le pont coule mais l'eau ne coule pas* » (Fou le Grand). « *Le monde du Bouddha est à chaque instant entièrement neuf* » (SeN). « *À ceux qui descendent dans les mêmes fleuves surviennent toujours d'autres et d'autres eaux* » (Her 12). « *De tous les secrets que recelait le fleuve, il n'en devina qu'un, mais qui l'impressionna vivement : c'est que cette eau coulait, coulait toujours, qu'elle coulait continuellement, sans cesser un seul instant d'être là, présente, d'être toujours la même, tout en se renouvelant sans interruption !* » (HHS). « *Qui n'a pas connu, au retour de quelque long pèlerinage, les brefs instants où la maison et le monde qu'on retrouve sont encore nouveaux, où le poids de la cangue du connu n'est pas encore revenu peser sur les épaules ? Le monde du Bouddha est à chaque instant entièrement neuf* » (SeN). Les événements ne laissent ainsi plus de traces dans le psychisme et les années qui passent lui sembleront alors n'avoir duré qu'une seconde : « *Mes jours sont plus rapides que la navette du tisserand, ma vie est un souffle* » (Job VII-6, 7). « *Tu as donné à mes jours la largeur de la main, Et ma vie est comme un rien devant toi. Oui, tout homme debout n'est qu'un souffle* » (Ps. XXXIX-5). « *L'homme est semblable à un souffle, ses jours sont comme l'ombre qui passe* » (Ps. CXLIV-4). « *Il leur semblera qu'ils n'ont demeuré qu'un instant de la journée sur la Terre* » (Coran XLVI-35). Autrement dit, au moment de sa mort il n'aura pas l'impression d'avoir vécu. L'instant suivant il est fort probable que ça lui fasse le même effet que lorsqu'on se réveille d'un rêve comme lors du « *sommeil, image de la mort* » (Coran XXXIX-43).

En attendant cet instant, il se contente de passer le temps le plus agréablement possible car il n'a plus rien d'autre à faire ou à accomplir ; tout ça en vivant comme tout le monde : « *La bouddhité et la vie ordinaire sont du même genre ; il n'y a pas de différence. Il n'y a pas de distinction fondamentale entre l'illusion et l'illumination* » (Pao-tchih). « *En ce qui concerne la nature bouddhique, il n'existe aucune différence entre un homme illuminé et un ignorant. Ce qui constitue la différence, c'est que l'un la réalise et que l'autre l'ignore* » (Houei-Neng). Il suffit de cesser de s'identifier à ses pensées, et de ne plus leur donner d'importance ; c'est tout : « *Atteindre la bouddhité ne devrait même pas prendre un claquement de doigt* » (Ta-tu). « *Il n'y a pas de différence entre nous. Sauf la peur, rien ne vous empêche d'être, ici et dès maintenant, un "Jnâni". Vous avez peur de devenir impersonnel, peur de l'Être Impersonnel* » (JS 72, 101). Et

n'importe qui possède la faculté de le voir instantanément par lui-même : « *C'est déjà là. Si vous sentez que cela n'est pas là, vous n'allez jamais y arriver* » (NU 7). Ça n'est pas autre chose que celui qui, depuis le silence, émet les pensées : « *L'homme pense que c'est lui qui pense. Mais c'est Moi, son Vrai et Intime "Moi" qui pense au moyen de son organisme* » (VI V-35). « *Je croyais que c'était moi qui pensais ; quand nous sommes calmes, pourtant, nous nous rendons compte que c'est quelque chose d'autre qui nous dit des choses* » (CAp 1).

Puis viendra le moment du troisième âge de sa vie dans l'Éveil, au niveau de ce qu'on appelle : la paix des sens. Il existe un moment particulier de la journée quand on a accompli ce qu'on avait à faire et qu'il est temps de se poser, qui coïncide en général avec le début de la soirée : « *Vous êtes au déclin d'une journée d'orage et de fatigue, vous considérez l'ombre qui commence d'envahir ce qui vous entoure, et quelque chose vous vient à l'esprit, qui s'incarne dans la formulation "la paix du soir". Je ne pense pas que quiconque a une vie affective normale ne sache pas que c'est là quelque chose qui existe, et qui a une valeur tout autre que l'appréhension phénoménale du déclin des éclats du jour, de l'atténuation des lignes et des passions. Il y a dans la paix du soir à la fois une présence, et un choix dans l'ensemble de ce qui vous entoure. C'est précisément quand nous ne sommes pas à son écoute, quand elle est hors de notre champ et que soudain elle nous tombe sur le dos, qu'elle prend toute sa valeur, surpris que nous sommes par cette formulation plus ou moins endophasique, plus ou moins inspirée, qui nous vient comme un murmure de l'extérieur, manifestation du discours en tant qu'il nous appartient à peine, qui vient en écho à ce qu'il y a tout d'un coup de signifiant pour nous dans cette présence, articulation dont nous ne savons si elle vient du dehors ou du dedans — la paix du soir. Qu'est-ce que veut dire cet être, ou non, de langage qu'est "la paix du soir" ? Dans la mesure où nous ne l'attendons, ni ne la souhaitons, ni même depuis longtemps n'y avons plus pensé, c'est essentiellement comme un signifiant qu'il se présente à nous* » (L 08/02/56). « *Le crépuscule est une cassure entre deux mondes* » (CH 4). « *Le soir avant de vous endormir est réellement un très bon moment, parce qu'il est facile de lâcher prise* » (TL XX). Adapté à la recherche du silence, ça devient : « *Vois la source du désir. Peux-tu désirer pouvoir désirer ? Le désir n'est-il pas sa propre source : énergie se déployant comme une fleur — une fleur qui éclot sans raison ni but ? Le désir advient puis se dissipe sans ton intervention. Le désir initial, le désir sous-tendant tous les autres est le désir de se connaître soi-même. Or ce désir ne peut être satisfait. Le désir de connaissance de soi, après s'être levé, devra disparaître — dans le renoncement à ta quête. La quête, c'est-à-dire le désir, ne peut pas s'achever lorsqu'on le souhaite. L'ultime désir ne se dissipera que lorsque le non-désir prendra conscience de soi. Tu désires, tu veux, tu décides en apparence, tu as le contrôle de tes progrès, tu es tendu — puis pffuit, bang, survient le lâcher-prise, comme par accident. Lorsqu'il n'y a plus de quête, le silence s'établit* » (KR III).

À un moment donné, de la même façon que les hormones sexuelles diminuent naturellement dans le corps avec l'âge, jusqu'au seuil de la paix des sens, il peut lui arriver d'aller jusqu'au décrochage : « *Mon âme est à la veille de quitter ce corps. Je suis heureux. J'applaudis ! Je suis d'humeur à applaudir parce que je suis sur le point de m'en aller. Je ne suis plus "accroché" ni retenu par quiconque ou quoi que ce soit. Il n'y a plus aucun attachement* » (NU 5). L'Éveillé est alors presque entièrement désolidarisé de son complexe corps-mental : « *Ce matin, jusqu'à huit heures, l'intellect ne fonctionnait pas. À présent j'ai une légère perception de mon intellect. Au cours de sa vie, aucun Jnâni ne révélera ce secret. Non seulement il n'aura aucun désir, aucun projet, mais pas même l'envie "d'être". Quiconque n'est pas ému en écoutant une belle musique ou en suivant les pas d'une danseuse est soit un âne, soit un "Jnâni"* » (NM 11/03 et 09/05/81). Il n'a plus grand chose à faire dans ce monde et il y a fort à parier qu'il ne va plus y rester très longtemps ; certains pensent que c'est seulement après le décès du corps que vient la véritable libération : « *À mon avis, la libération ne vient qu'au moment de la mort, parce que le corps-esprit du sage continue de réagir aux événements extérieurs en fonction de ses caractéristiques naturelles. Mais le sage ne se préoccupe pas de la libération. Quand l'Éveil s'est produit, plus personne n'est là pour se soucier de la libération* » (RB) ; « *Voici, je fais toutes choses nouvelles* » (Ap. XXI-5). Il sait malgré tout grâce à la certitude suprême que : « *Celui qui une fois est ressuscité, celui-là, jamais plus la mort ne peut l'attraper* » (OP I-12). Il continuera peut-être d'exister sous une autre forme voire dans un corps immatériel : « *Ainsi en est-il de la résurrection des morts. Le corps est semé corruptible ; il ressuscite incorruptible ; il est semé méprisable, il ressuscite glorieux ; il est semé infirme, il ressuscite plein de force ; il est semé corps animal, il ressuscite corps spirituel* » (1 Co. XV-42). Qui peut donc savoir dans quelle sorte de monde il poursuivra sa route : « *Où donc irais-je ?* » (Ramana Maharshi). « *Je suis toujours : ICI !* »

« *C'est ça le jeu. L'infini est au repos et ensuite l'infini s'anime. Le jeu c'est de danser, tour à tour entre séparation et unité. L'infini s'amuse de l'expérience de la limitation, assortie d'une possibilité de libération* » (TPC). Le jeu est éternel...

À la fin, on peut se demander à quoi sert l'Éveil ? La réponse est simple : ça ne sert à rien. Il faut pour ça analyser la notion de « servir ». La question est-

elle ici de la même nature que celle qu'on entend souvent dans la bouche des élèves de collège ou de lycée : « À quoi servent les mathématiques ? » En effet, cette matière les fait énormément souffrir à la fois par le travail qu'elle leur demande et par les humiliations qu'elle leur fait subir. Tout ça pour que ils n'en aient absolument pas besoin plus tard pour exercer leur profession. La réponse des autorités est : « Les jeunes apprennent à raisonner et à acquérir l'esprit logique ». Il existe pourtant d'autres méthodes moins barbares pour ça. La vraie réponse tient dans le Massacre des Innocents : certains élèves en auront besoin par la suite et comme on ne sait pas par avance lesquels, on préfère apprendre les mathématiques à tout le monde. En outre ceux qui sont brillants dans cette matière démontrent par là qu'ils possèdent des capacités de raisonnement et d'abstraction qui seraient sûrement utiles à un employeur potentiel ; ça veut donc dire que les mathématiques n'auront pas servi de savoir mais le plus souvent de test d'aptitude. C'est comme ça que certains employeurs peuvent embaucher des ingénieurs centraliens pour occuper un emploi ne nécessitant aucune connaissance scientifique particulière sachant que malgré tout, leur diplôme est une preuve suffisante de leur capacité à assumer les futures tâches nécessaires pour exercer cette profession.

Peut-on donner une réponse similaire à la question : « À quoi sert l'Éveil ? » Il est bien évident que non, car l'Éveil n'a d'application pratique dans aucun secteur d'activités humaines. Pire, l'Éveillé ne se tuera pas à la tâche pour obtenir de l'avancement ; il saura toujours évaluer le lieu où il sera le plus en paix. Si vous le voyez travailler d'arrache-pied aujourd'hui c'est uniquement parce qu'il sait que, grâce à l'effort présent, il travaillera beaucoup moins ensuite. L'ambition n'a rien à y voir, c'est un simple calcul pour optimiser sa tranquillité.

L'Éveil va amener plus de sérénité dans l'existence mais il ne va pas mettre l'individu à l'abri de la souffrance physique ou morale. Par exemple, il y aura des fois où ce sera toujours aussi dur de payer ses impôts. La différence tient uniquement à ceci : silence, acceptation, synchronicité, relativité. Le passé ne laisse pas de trace sur lui car le silence coupe la continuité temporelle en unités indépendantes. Il n'a pas peur de l'avenir car il sait qu'il est capable de tout accepter, y compris sa propre mort. Enfin, son destin est plutôt clément car il a appris à dialoguer avec lui ; plus un évènement est important dans son existence, plus le dialogue est clair et précis. Par exemple, sa voiture ne sera pas à l'abri d'un accrochage sur un parking mais quelque chose l'obligera à ralentir à un certain endroit et il s'apercevra ensuite que s'il ne l'avait pas fait, un camion de trente tonnes l'aurait percuté sans aucun espoir de survie. C'est la synchronicité : *« Étant un avec la nature, c'est à la nature elle-même, dont il est l'essence, de prendre soin de lui. Aucune personnalité n'est nécessaire, toutes choses spontanément s'organisent autour de lui »* (NS I-7). Enfin, l'Éveillé connaît la relativité de ses opinions ainsi que celle des différents points de vue selon lesquels on peut considérer l'Éveil. Selon ses penchants personnels, il acceptera

d'avoir telle ou telle opinion, tout en ne lui accordant aucun pouvoir sur lui, et il choisira de considérer l'Éveil sous l'aspect qui lui convient le mieux. Ce ne sont jamais que des mots qui peuvent aller de l'aspect le plus souple où l'on ne met l'accent que sur l'acceptation et le laisser-faire, jusqu'au plus dur où l'on met davantage l'accent sur le détachement, y compris le détachement de la souffrance et des penchants amoureux, pour aboutir au détachement suprême : celui du détachement lui-même.

Ayant vécu symboliquement sa propre mort et sa rencontre avec Lucifer, celui-ci agissant à l'intérieur même de son mental, le chercheur de vérité a maintenant connu sa première percée dans l'Éveil. Il vit à ce moment là une accélération. Mais selon la différence énergétique entre l'état précédent et l'état suivant cet Éveil, le choc produit par cet événement pourra être plus ou moins spectaculaire. Pour certains, ce sera un simple constat du genre : « Dans Cela qui pense je ne fais que me particulariser moi-même. Dans Cela qui particularise je ne fais que me constituer en objet. Depuis le début ma personnalité intègre la première sentence et vit la deuxième ; maintenant, c'est fini ». Pour d'autres, ce sera une véritable explosion émotionnelle : « *Tout ce en quoi vous croyez, tout ce que vous avez admis en tant qu'information de seconde main, tout ce que vous avez lu dans les livres, toutes vos expériences, dans le bazar où vous vivez, tout cela explose* » (TL XVI). Voici à titre d'exemple les paroles d'une disciple de Ramesh Balsekar dont l'illumination a été vécue au cours d'un entretien, entièrement reproduit dans le livre : « *Quand survient l'illumination* ». Nous ne rapportons que les propos de la jeune femme bien qu'ils soient en réalité entrecoupés des interventions de Ramesh Balsekar :

« — *Ramesh, tout ce qui est est Dieu ! (Elle s'exclame joyeusement) Tout ce qui est, est Dieu. C'est sans importance ! C'est vraiment sans importance ! Sans importance !*

— *C'est sans importance ! C'est sans importance !*

— *C'est sans importance ! Il n'y a pas de meilleur ni de pire. Tout est. (Elle pousse un soupir de soulagement et verse des larmes de joie).*

— *Cela est ! Oh mon Dieu !*

— *Il n'y a rien du tout. Tout est. (Elle pleure, rit et pousse des soupirs de soulagement).*

— *Je suis si pleine de gratitude ! Je n'ai pas les mots pour décrire ce qui se passe. Cela est !*

— *Et tout cela n'a pas d'importance !*

— *"Qui" veut l'illumination ? (Elle rit très fort) C'est incroyable ! Dire que je recherchais l'illumination ! Cela n'existe pas ! (Elle ne peut plus s'arrêter de rire).*

— *L'illumination, quel concept ! Cela n'existe pas ! Oh, mon Dieu ! Il y a tant d'énergie. Et de liberté ! Et de soulagement ! Et l'amour absolu, seulement l'amour. Que personne ne dirige ; il est là, c'est tout.*

— *C'est si simple ! C'est si simple ! Cela me fait rire. Je dois rire de moi-même. Je cherchais quelque chose ! Qu'est ce que je cherchais ? Tout est là et en même temps il n'y a rien. Cela est ! Et c'est si simple, c'est d'une simplicité absolue ! Et j'en avais fait quelque chose de si compliqué !*

— *Oh quelle plaisanterie ! Penser à l'illumination ! L'illumination ! Rien que d'y penser, cela me fait rire ! (Elle est secouée de rires).*

— *C'est la libération. Mais libération n'est même pas le mot qui convient. Cela est, c'est tout !*

— *Mon Dieu, quelle plaisanterie ! Le chercheur ! Les chercheurs ! (Elle s'écroule de rire) C'est si simple !*

— *Oui, absolument.*

— *Je veux vous dire que je ne suis pas réalisée. On n'est pas réalisé. Il n'y a pas de réalisation. (Rires).*

— *Il n'y a pas d'aller et venue. Cela est. Cela est là.*

— *Cela est absolument sans importance. Tout ce qui arrive est la volonté de Dieu, alors ?*

— *Tout est absolument parfait. Si l'illumination se produit, c'est bien. Si elle ne se produit pas, c'est bien aussi ! »*

Nous avons nous-même connu ces éclats de rire devant le grotesque de nos anciennes convictions : « *Pour le Soi le monde est un chatoyant spectacle dont il jouit tant qu'il dure et qu'il oublie dès qu'il est fini. Tout ce qui arrive sur scène le fait frémir d'horreur ou se rouler par terre de rire* » (JS 40). Malheureusement ce n'est pas suffisant pour s'inscrire définitivement dans la durée : « *Des étudiants reçoivent une expérience d'illumination instantanée. Ils essaient de préserver cette expérience mais, comme le temps passe, il ne reste bientôt plus qu'un souvenir, des mots et des idées qu'ils ressassent. Il est fort possible qu'après une telle expérience, notre première réaction soit de la consigner dans notre journal intime, expliquant avec des mots tout ce qui s'est passé. Nous essayons de nous ancrer dans l'expérience à travers nos écrits, en en parlant avec autrui, particulièrement avec des gens qui en ont été témoins. Les amis d'une telle personne la trouveront peut-être énormément changée. Elle a peut-être l'air plus calme, plus sereine, plus sage. Beaucoup de gens lui demanderont de les aider et de les conseiller dans leurs problèmes personnels, lui demanderont son opinion sur leur expérience spirituelle. Mais, dans ce type de situation, tôt ou tard quelque chose tend à se dégrader. Le souvenir de l'éclair intuitif dont la personne a fait l'expérience perd de son intensité. Il ne dure pas parce qu'elle le considère comme extérieur à elle-même. Elle pressent qu'elle a fait la soudaine expérience de l'état d'esprit éveillé, et range cette expérience dans la catégorie de la sainteté et de la spiritualité. Elle a placé très haut cette expérience, elle l'a communiquée ensuite au monde ordinaire et familier de son lieu d'origine, à ses ennemis et à ses amis, à ses parents et à ses proches, à tous les gens et à toutes les attaches qu'elle croit avoir transcendés et surmontés. Or,*

voici que l'expérience ne l'accompagne plus. Il n'en reste que le souvenir. Mais après avoir crié sur les toits cette expérience et cette connaissance, elle ne peut plus revenir en arrière et dire que tout cela était faux. Il n'en est pas question, ce serait trop humiliant. Bien plus, elle a encore foi dans l'expérience, elle croit que quelque chose de profond est réellement survenu. Mais malheureusement l'expérience n'est plus là pour avoir été utilisée et valorisée » (CT). Sur tous ceux qui vivront le phénomène décrit par Chögyam Trungpa, certains réussiront quand même à atterrir ; il nous a fallu personnellement un accident de moto et un séjour de trois semaines à l'hôpital pour bien remettre les pieds sur terre. C'est une nouvelle fois la Conscience Impersonnelle qui, utilisant l'outil de la destinée, détient les règles du jeu.

Parmi tous ceux qui atterrissent, certains ont la chance de revivre une seconde fois le phénomène et ils sont cette fois-ci armés contre un enthousiasme excessif. Ensuite, comme l'a dit Jean Klein au cours d'un entretien : *« Quand on a vécu le Soi une fois, le reste n'est plus qu'une question de temps. Il se produit des "rappels", de plus en plus réguliers avec le temps, jusqu'à la réalisation finale »* (JK 01/04/84). *« Puisqu'il y a eu une illumination dans le passé, il doit y avoir aussi une illumination dans le présent »* (Pai-chang). On pourrait comparer ça aux contractions qui précèdent l'accouchement.

En même temps, il ne faut pas commettre l'erreur de croire que le fait d'avoir une expérience de ce type marque la fin de la recherche ; il existe des personnes qui sont restées plusieurs années dans cette première expérience, qui ont parfois ouvert des écoles de spiritualité et qui du jour au lendemain sont retombées comme un soufflé dans le sujet du langage : *« Les mystiques de chaque tradition enseignent que, quelle que soit la puissance de l'Éveil obtenu, notre capacité à vivre dans cette réalité sera presque certainement transitoire. Un lama se souvient : "De retour chez moi, mes douze années d'expérience en Inde et au Tibet me semblèrent avoir été un rêve. Le souvenir et la valeur de ces expériences transcendantes étaient, d'un certain point de vue, un rêve contrebalancé par le choc culturel du retour dans ma famille et la reprise de mon travail en Occident. De vieux schémas revinrent à une vitesse étonnante. Je devins irritable et confus". Un américain, en quête pendant vingt ans, réalisa enfin la plénitude de la libération auprès d'un gourou en Inde. Il vécut cette extase un an, "demeurant dans la perfection, baignant dans le silence et l'amour". Il rentra aux États-Unis et, en deux ans, il eut des groupes de méditation quotidienne, un centre et des centaines d'étudiants. Son cheminement semblait se dérouler à la perfection et il pensait avoir surmonté les troubles du monde jusqu'à ce qu'une crise survienne : "Pour finir, je dus cesser d'enseigner. Je perdis tout contrôle" »* (Ko 8, 9). *« Se prendre pour le Bouddha, le Zen ou la voie, en faire une compréhension, c'est ce qu'on appelle s'accrocher au point de vue intérieur. La réalisation obtenue par les causes et les conditions, la pratique et la mise en œuvre, c'est ce qu'on appelle le point de vue extérieur. Les points de vue intérieur et extérieur sont tous deux des erreurs »* (Pai-chang). *« Même ceux*

qui cherchent leur propre bouddh  t   en abandonnant tous les aspects ont tendance à faire naître une vue d'illuminé. S'ils deviennent un petit peu différents des gens ordinaires, ils deviennent orgueilleux et ils tombent souvent dans le domaine du démon à (SeS). « L'idée même "je me suis réalisé" est une erreur. Cette illusion que vous êtes un "Jn  ni", que vous êtes diff  rent des autres hommes et supérieur à eux, est votre dernière illusion. L'  tat suprême est universel, ici-et-maintenant : tout le monde y participe déjà » (JS 49, 61).

Une chose pareille ne peut plus arriver à l'éveillé véritable car il a son centre dans le silence de façon permanente. Il peut avoir des moments de souffrance morale ou de déprime sur le plan mental mais il a toujours son centre dans le silence. La souffrance morale n'est pour lui qu'une perception au même titre que s'il avait un clou planté dans le pied ; il n'y est pas du tout identifié. Il en attend patiemment la fin et ça ne lui pose aucun problème. Ce serait cependant une erreur de croire qu'il vit en permanence dans l'extase de la communion avec Dieu ; il n'a rien à voir avec ces   tats dans lesquels on entre et desquels on sort : « *D'habitude les gens pensent que puisque je suis un Bouddha vivant je ne dois exp  rimer que sérénité et bonheur permanent, sans jamais avoir la moindre préoccupation. Il n'en est malheureusement pas ainsi. En tant que grand lama et incarnation de l'éveil, j'ai une connaissance plus grande (KKT)    (Ko 10). « Il est des pratiquants qui aiment à croire qu'il existe un état stable et permanent ; un état de détachement, d'impassibilité heureuse, d'ataraxie, mais ceci est encore une illusion    (SeN). Tout ce qui est sujet au changement participe au monde phénoménal ; on ne peut rien ajouter ni rien retirer au silence, il est éternel et immuable. L'éveillé peut avoir ou non du charisme, être serein ou non, être ou non joyeux, généreux, débonnaire, etc. Il peut être ce vieux monsieur grincheux qui envoie promener tout le monde et ne s'occupe que de son intérêt immédiat, passant ses journées devant la télévision. Il n'y a pas un caractère prédéfini de l'éveillé. S'il est vrai qu'en général il a dû subir dans sa recherche un nettoyage psychique lui permettant de se trouver dans les bonnes conditions pour que l'éveil survienne en même temps, — et au même titre que si l'on veut poser un paratonnerre on choisira l'endroit le plus haut possible bien que rien n'interdise à la foudre de frapper le sol juste à côté —, rien n'interdit à l'éveil de frapper n'importe où. Le meilleur exemple en est Saint-Paul qui bien que pers  cutant les Chrétiens, a quand même reçu le Christ. Avait-il fait quoi que ce soit pour le mériter ? Bien au contraire : « Je connais une antiquaire qui ne portait aucun intérêt à tout ce dont nous parlons ici. Alors qu'elle conduisait sa voiture dans le cadre de ses activités, l'éveil s'est tout simplement produit et, après coup, elle n'a pu le décrire que comme un irrésistible sentiment de se retirer simplement à l'arrière-plan, avec tout le reste paraissant occuper le devant de la scène. Les règles ou les critères que nos esprits chercheraient à instituer pour quelque éveil que ce soit n'ont tout simplement pas cours à (TPC).*

Le maître Zen Hakuin a d'abord eu quant à lui une première expérience du Soi en entendant : « *le son d'une cloche d'un temple lointain. Il sentit que son corps*

et son esprit avaient disparu. Après cet évènement il devint gonflé d'orgueil. Il se rendit plus tard auprès d'un vieil ermite nommé Etan qui l'admit formellement dans le monastère et lui demanda de résoudre des koans. Au point que Hakuin ne parvenait même plus à trouver le sommeil. Travaillant sur ses koans à la porte d'une maison, un homme crie de l'intérieur, se met en colère et le frappe sur la tête avec le manche d'un balai jusqu'à ce qu'il tombe inconscient sur le sol. Il ouvrit les yeux et réalisa que tous les koans impénétrables avaient été résolus. Il claqua des mains et éclata de rire. Etan certifia l'illumination de Hakuin. Il retourna dans la province de Suruga, pratiqua la méditation et se mit à résoudre certains koans difficiles. Après cela, il expérimenta six ou sept fois la "grande joie" ou Éveil majeur, et bien d'autres éveils. Un jour qu'il lisait le chapitre des paraboles dans le Sûtra du Lotus, il entendit un grillon. Soudain il comprit le principe essentiel du sûtra : l'inséparabilité des choses telles qu'elles sont et la réalité ultime. Il avoua cependant, à soixante-cinq ans, qu'il n'a pu garder sans cesse le chemin de la réflexion authentique que durant les seules cinq ou six dernières années, bien qu'il se soit exercé pendant quarante ans » (KT I-6, 8, 9, 11 ; ShJ XII). Il y a dans cette histoire l'émergence de la première expérience du Soi suivie des inévitables rappels et, peut-être vers la fin, l'installation définitive dans le silence. Hakuin, lorsqu'on lit ses écrits, était pourtant un grand enseignant bien avant d'avoir soixante ans donc probablement avant son Éveil définitif. Il n'est d'ailleurs pas du tout sûr qu'un Éveillé ayant atteint la pleine maturité de son installation dans le silence puisse être un bon enseignant car il aurait plutôt tendance à voir l'Éveil dans tous les êtres et à ne pas prendre du tout en compte le sujet du langage, répondant aux questions spirituelles par une réponse plus ou moins unique : « Que vous le vouliez ou non, vous n'êtes pas dans l'illusion. Je ne m'intéresse pas au mental qui crée les pensées fausses mais seulement à la Conscience qui est déjà là quoi que puisse penser ce mental. Je ne peux donc rien faire pour vous ». « Ramana Maharshi enseignait que seul le Soi existe et qu'on peut en faire l'expérience directement et consciemment en cessant simplement de prêter attention aux idées erronées que nous avons à propos de nous-mêmes » (DG II). « Sans effort de ma part, la nature bouddhique se manifeste d'elle-même. Ceci n'est dû ni à l'enseignement de mon instructeur ni à mon propre talent. On devrait réaliser sa propre nature dès qu'on en entend parler » (Houei-neng). « Il est aussi simple de voir la réalité que de voir son visage dans un miroir » (JS 79).

Comme l'a parfaitement démontré Howard Bloom dans son livre « *Le principe de Lucifer, tome 2* », les êtres humains fonctionnent sous la dépendance d'un cerveau global : « *Nous sommes câblés en tant que composants d'un Internet qui façonne littéralement notre cerveau, décide de ce que nous verrons et entendrons, et dicte ce que nous considérerons comme la réalité* » (PL2). Ça peut très bien aussi évoquer la notion d'inconscient collectif développée par Carl Gustav Jung : « *Nous rencontrons ici une couche psychique commune à tous les humains, faite chez tous de représentations similaires — qui se sont concrétisées au cours des âges dans les mythes — couche que j'ai appelée pour cela l'"inconscient collectif"* » (CGJ).

Il est effectivement vrai que le comportement et les pensées des êtres humains sont entièrement conditionnés par Lucifer déchu ou par des prédateurs dont Castaneda affirme qu'ils viennent du fin fond du cosmos. Les Toltèques l'appellent le Parasite et Miguel Ruiz l'assimile au serpent de la Genèse. Lacan dit lui aussi : « *La question est plutôt de savoir pourquoi un homme normal, dit normal, ne s'aperçoit pas que la parole est un parasite, que la parole est un placage, que la parole est la forme de cancer dont l'être humain est affligé* » (L 17/02/76). Il s'agit à chaque fois de la même *Chose* : « *Ma fameuse "Chose", c'est-à-dire je ne sais quoi de dégueulasse qu'on extrait de la mer avec un filet* » (L 25/05/60) ; cette *Chose*, qui interdit à l'homme de posséder son libre-arbitre, et qui semble être en rapport direct avec la Parole déçue, « *bâillonnée* » (RSI), voire être la *Parole déçue* elle-même.

Selon l'Astravakra Gîtâ, le responsable serait le sentiment de libre-arbitre lui-même, c'est-à-dire le fait de s'imaginer qu'on décide de ses actes et de ses pensées. Mais comme seule existe réellement la Conscience Impersonnelle, elle seule est la source des pensées et des actes que les humains s'attribuent ; et si prédateur il y a, étant lui-même produit par cette Conscience, il ne décide pas non plus de ses propres pensées ni de ses actes : « *Quand le Seigneur revêt ce corps, Il y apporte avec Lui le mental et les sens. L'oreille, l'œil, le toucher, le goût et l'odorat, Il les emploie, et aussi le mental, et jouit des objets du mental et des sens, Lui, l'Âme qui habite au dedans et au dessus* » (BG XV-7, 9). Par suite, les êtres humains se conduisent comme les habitants d'une fourmilière, mus par le cerveau global, et ne seraient ainsi rien de plus que des incarnations de l'esprit de cette fourmilière qu'on pourrait donc plutôt appeler : *l'hommilière*. Et, bien que les gens semblent s'affairer à toutes sortes d'activités plus ou moins palpitantes, toute cette agitation ne conduit finalement à rien d'autre qu'à la satisfaction de leurs besoins naturels, à la propagation de l'espèce humaine, à la protection de la fourmilière et accessoirement à l'amélioration de leurs conditions d'existence, comme le font par exemple des cochons d'Inde qui recouvrent la litière sale de leur cage par du foin propre. Les autres activités n'ont pour seul but que de passer le temps et ne sont pas en cela très différentes de la façon dont un animal se prélassé en attendant l'heure du repas.

Parmi les principes clés du moteur de l'évolution des espèces, on peut plus particulièrement souligner les deux suivantes : d'une part, l'« *accroissement du champ de perception* », par exemple l'apparition de *la vue*, et, d'autre part, l'« *accroissement de l'autonomie* ».

Seulement voilà, une fois que le monde est *vu*, il est impossible à ceux qui l'ont *vu* de revenir en arrière et de le connaître selon sa nature précédente. On pourra objecter qu'il y a des non-voyants, mais le fait est qu'ils baignent dans une société de voyants avec un langage adapté à l'univers *vu* ; ils ne savent donc pas réellement non plus ce que serait un monde totalement *non vu* : « *Rien n'est plus étranger à notre manière de penser que la Terre au sein de l'Univers silencieux et n'ayant ni le sens que l'homme donne aux choses, ni le non-sens des choses au moment où nous voudrions les imaginer sans une conscience qui les réfléchisse. Jamais l'apparition d'une chose n'est concevable sinon dans une conscience substituée à la mienne, si la mienne a disparu. Il n'y eut pas de paysage en un monde où les yeux qui s'ouvriraient n'appréhendraient pas ce qu'ils regardaient, où vraiment, à notre mesure, les yeux ne voyaient pas* » (GB).¹

Il en est de même en ce qui concerne le monde tel qu'il est devenu après qu'un être humain fut capable de le disséquer par la parole : « *Quand quelque chose vient au jour, quelque chose que nous sommes forcés d'admettre comme nouveau, quand émerge un autre ordre de la structure, eh bien! Cela crée sa propre perspective dans le passé, et nous disons — "Cela n'a jamais pu ne pas être là, cela existe de toute éternité"* » (L 17/11/54).

Par ailleurs, l'*accroissement de l'autonomie* est lui aussi un gigantesque facteur d'évolution ; il est par exemple évident que l'animal dispose d'une autonomie supérieure au végétal du seul fait qu'il peut se déplacer sur le sol. De même, l'homme dispose d'une autonomie supérieure à l'animal grâce au langage, qui lui a apporté rien de moins que l'hégémonie sur la planète.

On peut ensuite mettre ça en parallèle avec certaines caractéristiques d'un rêve ordinaire : Les souvenirs que l'on en a démarrent à un instant donné bien déterminé ; par exemple on se trouve dans un certain endroit avec une personne connue. Cet instant particulier apparaît alors chargé de sa propre histoire car il a évidemment fallu qu'on se rende à cet endroit pour y retrouver cette personne, et le fait qu'on la connaît implique en outre un passé commun. En poursuivant dans cette voie, il faut que la planète sur laquelle se trouve cet endroit ait aussi une histoire, ainsi que le système solaire, la galaxie et l'Univers qui la contient. Autrement dit, le rêve démarre à un instant précis mais il apparaît avec tout son passé, et il est dès lors impossible au rêveur de savoir que la scène vient juste de commencer au moment où il la rêve ; cette connaissance ne devient accessible

¹ « *La conscience de l'observateur est nécessaire pour amener l'Univers à l'existence. Ceci signifie qu'une Terre avant l'apparition de la vie ne peut exister que dans un état indéterminé, et qu'un Univers "pré-conscient" ne peut exister que de façon rétroactive* » (Philippe Solal, Ovnis et conscience, VIII).

qu'après que l'individu soit réveillé car son rêve n'est plus alors qu'un souvenir dont il peut désormais nier la réalité.

Supposons dans ce cas que les traditions qui prétendent que l'Univers lui-même n'est rien d'autre qu'un rêve aient vu juste ; Éric Sablé en a fait une excellente compilation : « *Au début il n'y avait rien car le Grand Esprit dormait d'un sommeil particulièrement profond. Soudain il fit un rêve. Un rêve étrange puisqu'il rêva la lumière. Or, la lumière qui était vivante fit elle-même un rêve. Elle rêva d'un gros caillou rond. Le caillou lui aussi avait la faculté de rêver. Il rêva d'un cristal. Il rêva tellement fort qu'il devint ce cristal. Puis le cristal se mit à son tour à rêver... À quel moment apparut l'homme ? Nous ne le savons pas. Mais il apparut. Ainsi, nous sommes le produit d'un rêve lui même né d'un autre rêve, créé à son tour par un rêve, etc.* » (ESU).

Il aurait pu ainsi y avoir un instant précis où le Rêveur, la Conscience Impersonnelle en l'occurrence, se serait manifesté dans son propre rêve. Supposons par exemple que ça ait eu lieu un beau jour de 1983, après tout pourquoi pas ? L'Univers apparaîtrait malgré tout comme ayant un passé de quinze milliards d'années bien qu'il n'ait jamais rien existé avant 1983 : « *Rochers, insectes, animaux et humains ont été créés en même temps, exactement comme ils sont créés dans votre rêve personnel* » (RBE). « *Le monde fut créé par des anciens Grecs ; la faculté de rêver était très développée chez eux. Ainsi ces rêves, une fois émis par ces Grecs, sont partis dans toutes les directions pour reconnaître le monde dans lequel ils se trouvèrent brusquement sans savoir ni comment ni pourquoi. Ces rêves continuèrent leur voyage à travers l'espace infini et imaginaire, qui ne fut pas créé encore mais ils le croyaient, toujours à la recherche avide et vaine de la réalité. Et plus leur voyage inutile se prolongeait, plus ils se fatiguèrent. Et plus ils se fatiguaient, plus ils s'alourdissaient, jusqu'au moment où ils commencèrent à sentir leur propre poids et ils se dirent : ça y est nous sommes. Enfin, ces anciens Grecs n'ont jamais existés eux non plus ; ils ne vivaient que de rêves et par les rêves* » (HTR).

La manifestation du Rêveur dans son rêve par l'intermédiaire d'un Éveillé a quelque chose de particulier ; tout comme dans le rêve de chaque individu, le personnage qui le représente est différent de tous les *autres*. Ces *autres* ont pourtant une histoire, des pensées, des sentiments, éprouvent des émotions et sont en tout point semblables à son propre personnage. Ce dernier possède cependant un statut particulier qui leur fait défaut. Le plus étrange dans cette affaire c'est que ce statut spécial est déjà évoqué dans l'Ancien Testament sous le postulat : « *Je suis vivant ! dit l'Éternel* » (Nb. XIV-28). Et même si ce n'est pas évident à admettre pour tout un chacun, il est pourtant vrai que : SEUL DIEU EST VIVANT. Par conséquent, seuls ceux qui sont ses véritables manifestations dans le monde sont réellement vivants : « *L'Éternel est vivant et ton âme est vivante !* » (1 Sa. XX-3). « *Vous, qui vous êtes attachés à l'Éternel, votre Dieu,*

vous êtes aujourd'hui tous vivants » (De. IV-4) — sous-entendu : les autres ne le sont pas : « *Toi, tu es l'Existant ; aussi as-tu manifesté les vrais existants* » (TsS). En réalité, de même que seule la Conscience Impersonnelle existe : « *L'homme ne respire ni ne peut respirer par lui-même. Quelque chose de plus grand que son "moi" conscient naturel vit dans son corps et respire par ses poumons. Cette force est ma volonté d'ÊTRE et de VIVRE dans l'homme quel qu'il soit, c'est MOI qui SUIS en lui, et quoi que l'homme fasse ou que tu fasse, c'est MOI qui le fais et quoi que tu dises ou que tu penses, c'est MOI qui le dis ou le pense au moyen de ton organisme. J'ai dit que l'homme ne pense pas ; que c'est MOI, qui au dedans de lui pense pour lui. J'ai également dit que l'homme pense que c'est lui qui pense. Ce n'est pas l'homme qui pense, pas plus qu'il ne fait quoi que ce soit que lui suppose qu'il fait. Car MOI, au dedans de lui JE fais tout ce que lui fait, mais JE le fais nécessairement par son organisme, par sa personnalité, son corps, son esprit et son âme* » (VI V, VI). De la même façon dans un rêve seul existe l'esprit du rêveur qui meut tous les personnages de son rêve. Et de même que le rêveur apparaît à un moment bien déterminé de l'histoire de l'univers de son rêve, de même la Conscience Impersonnelle apparaît à un instant précis dans notre Univers en lui apportant du même coup une existence concrète immédiate, chargée simultanément de tout un passé qui n'a cependant jamais existé : « *Mon Rédempteur (le Rêveur) est vivant, et il se lèvera le dernier sur la Terre* » (Job XIX-25). Cette apparition peut avoir eu lieu aussi bien au commencement supposé de l'Univers qu'avec le roi David : « *L'Éternel m'a dit : Tu es mon fils ! Je t'ai engendré aujourd'hui* » (Ps. II-7). Elle peut aussi s'être produite le jour de la naissance ou du baptême de Jésus : « *Le ciel s'ouvre ; le souffle sacré descend sur lui, sous la forme corporelle d'une palombe. Une voix vient du ciel : "C'est toi mon fils. Moi, aujourd'hui, je t'ai engendré"* » (Luc III-22, Chouraqui ou Codex de Bèze) ; ou encore lors de sa résurrection : « *Dieu l'a accomplie en ressuscitant Jésus, selon ce qui est écrit dans le Psaume deuxième : Tu es mon Fils, Je t'ai engendré aujourd'hui* » (Ac. XIII-33). Cette première incarnation peut tout aussi bien être apparue, pourquoi pas, en 1983, ou peut-être n'a-t-elle pas encore eu lieu.

Ainsi, le jour où le Rêveur s'incarne effectivement dans un être humain, ce dernier naît et ne devient vraiment réel qu'à cet instant précis. On parle le plus souvent de *seconde naissance* bien qu'il s'agisse évidemment de la première car la précédente n'existait pas avant celle-là : « *En vérité, si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu* » (Jn. III-3). « *À celui qui vaincra je donnerai un caillou blanc ; et sur ce caillou est écrit un nom nouveau, que personne ne connaît, si ce n'est celui qui le reçoit* » (Ap. II-17). Ce jour là, l'individu possède un statut qu'il ne possédait pas dans un passé où tout simplement, il n'existait pas, tandis qu'il peut désormais paraphraser le Créateur en clamant haut et fort : « *Je suis VIVANT* ». Il devient dès lors l'Homme nouveau : « *Ne mentez pas les uns aux autres, vous étant dépouillés du vieil*

homme et de ses œuvres, et ayant revêtu l'homme nouveau, qui se renouvelle, dans la connaissance, selon l'image de celui qui l'a créé » (Col. III-9).

En conséquence, la première incarnation du Rêveur marquerait aussi le premier jour de l'Univers, où la Terre pourrait y apparaître déjà âgée, contenant par exemple des fossiles de dinosaures dosés convenablement en carbone 14, quand il est impossible qu'il ait existé des dinosaures avant ce jour ; pas plus d'ailleurs, que quoi que ce soit d'autre.

Le Rêveur a ensuite continué de s'incarner dans certains individus de son choix : « *Je suis le premier et le dernier, LE VIVANT. Je suis l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin ; le premier-né entre plusieurs frères » (Ap. I-18, Ap. XXII-13, Ro. VIII-29). On est donc là en présence d'un accroissement de perception car il est devenu dès lors impossible au nouvel Avatar du Rêveur de retrouver le souvenir de ce qu'était l'Univers avant qu'il y soit VIVANT ; la faculté d'« être VIVANT » imprègne immédiatement toute sa mémoire et semble agir rétroactivement comme si elle avait été présente de toute éternité : « Avant qu'Abraham fût, je suis » (Jn. VIII-58).*

Quant à l'accroissement d'autonomie, il semble avéré du seul fait qu'on passe du statut de *rêvé* à celui de *rêveur*. Savoir que l'on n'est pas *quelqu'un* ayant une existence autonome dans un monde de compétition où il faudrait faire en permanence les meilleurs choix pour minimiser sa souffrance, est déjà en soi un facteur de sérénité extraordinaire.

Il y aurait ainsi deux sortes d'êtres humains cohabitant sur Terre comme à l'époque de Cro-Magnon et Neandertal, sauf qu'ici aucune des deux n'est programmée pour supplanter l'autre. Il s'agit évidemment des être humains ordinaires, qui se prennent pour des personnalités illusoires et sont donc des *images* ou *représentations* de Dieu, et les incarnations du Rêveur qui sont des *semblables* ou *représentants* du Rêveur : « *Dieu dit : Faisons les hommes avec notre image comme notre similitude » (Ge. I-26). De nombreux Pères de l'Église ont distingué les hommes créés d'après l'image de ceux créés selon la ressemblance, comme Origène, Irénée ou Basile de Césarée : « Être fait à l'image de Dieu, c'est un avantage qui nous est donné par notre nature, avantage qui a toujours été le même dès l'origine et qui le sera jusqu'à la fin. Être fait à sa ressemblance, tenait à notre volonté, et c'est nous qui devons l'accomplir par la suite » (BH). Le premier mot est traduit de l'Hébreu צֶלֶם *tselem* signifie effectivement *image*, au sens de *photographie*, tandis que le second mot vient de דְמוּת *demuth* qui veut dire *le semblable* ; les mots grecs de la Septante, εἰκόνα et ὁμοίωσιν, ou les mots latins de la Vulgate, *imaginem* et *similitudinem*, ont des sens similaires. Les deux sortes d'hommes désignés par ce verset seraient donc bien, d'une part, ceux qui sont des *images* du rêveur, tout comme les personnages du rêve d'un être humain sont des images de lui-même (du moins ceux qui ne le représentent pas) ; et d'autre part, les incarnations du Rêveur qui sont, de par là même, ses semblables : « Dieu a ordonné à Michel d'accorder les esprits aux hommes, comme un prêt, afin qu'ils puissent offrir leur service par*

dévotion, mais le Grand Esprit a ordonné à Gabriel de donner les esprits à la grande génération sans roi — c'est-à-dire l'esprit avec l'âme. Le modèle de la grande génération d'Adam sera exalté, car avant le ciel, la Terre et les anges, cette génération là, qui est issue de ces Royaumes, existe » (Ju. 53, 57).

Dans le verset suivant de la Genèse : « *Dieu créa l'homme à son "image", il le créa à l'"image" de Dieu* » (Ge. I-27), il n'est plus question de *ressemblance* ; c'est ce qui a fait dire à Basile de Césarée qu'elle n'était pas donnée au départ et devait être gagnée. On peut cependant lire plus loin : « *Lorsque Dieu créa l'homme, il le fit à la "ressemblance" de Dieu* » (Ge. V-1), après que : « *Seth eut aussi un fils, et il l'appela du nom d'Énosh. C'est alors que l'on commença à invoquer le nom de l'Éternel* » (Ge. IV-26). À noter qu'Enosh vivait toujours quand Noé naquit, mais surtout quand son descendant : « *Hénoch marcha avec Dieu ; puis il ne fut plus, parce que Dieu le prit* » (Ge. V-23). Ce verset a eu des interprétations diverses et contradictoires, mais on retiendra ici celle du Targum : « *Hénoch servit dans la vérité devant Yahvé et voici qu'il n'était plus avec les habitants de la Terre ; car il avait été emporté et était monté au firmament, par une parole devant Yahvé, et on l'appela du nom de Metatron* », en remarquant au passage que Metatron est *l'ange de la Face*, ou le prince des anges, parfois assimilé à Saint-Michel ou au Christ lui-même en tant que *Parole de Dieu*. Il est donc possible d'envisager le fait que la *ressemblance*, ou le *semblable*, serait apparue sur Terre en la personne d'Hénoch et que l'Univers serait alors entré dans le réel au moment même où celui-ci est monté au firmament.

Avant le mur du langage, il y a tout un éventail de possibilités entre : au plus bas le psychotique, au centre l'homme ordinaire, et près du mur le chercheur de vérité qui maîtrise son sujet. Il est donc possible qu'il y ait le même genre de distinctions après le mur du langage. Par exemple, celui qui le passe devient un Éveillé, au centre il pourrait y avoir l'Habitant et à l'autre extrémité un nouveau mur correspondant à la barrière de perception, où la bulle de perception pourrait être en réalité une sorte d'œuf destiné à éclore. En ce sens, chaque fois que naît l'Habitant, un nouvel œuf serait formé, qui pourrait contenir, sous forme de mémoire, l'histoire des précédents œufs. Ainsi, Hénoch et Jésus pourraient être les anciens Habitants d'autres œufs qui auraient déjà éclos, notre monde étant quant à lui l'œuf d'un nouvel Habitant. À moins que chaque être humain soit lui-même au centre de ce type de processus, où les hommes ordinaires seraient simplement dans une bulle de perception correspondant à un œuf non fécondé. Ça paraîtrait effectivement plus juste, dans le sens où la chance serait ainsi offerte à chacun de faire en sorte que son œuf soit fécondé.

Alors, l'Univers a-t-il évolué depuis un big-bang initial jusqu'à sa forme actuelle, ou est-il apparu soudainement, chargé de son propre passé ? Personne ne pourra jamais savoir ce qu'il en est réellement, sauf, peut-être, la première manifestation

du Rêveur dans son rêve. Ce premier « Être Vivant » est-il Adam, Enoch, David, Jésus ou Robert ? Est-il encore sur Terre, est-il mort, est-il monté aux Cieux, s'est-il réincarné ? L'Esprit du Rêveur passe-t-il d'un corps ou d'un mental à un autre, ou conserve-t-il éternellement les mêmes ? Notre propre corps est une étrange machine qui garde la même identité psychique tout au long de son existence, tandis que les cellules qui le compose à un moment donné sont pratiquement toutes remplacées après un certain nombre d'années ; l'Esprit du Rêveur fonctionne-t-il d'une façon analogue si, comme le dit saint Paul, les élus forment le corps du Christ (Ro. XII-5) ? Autant de questions dont la réponse ne peut être connue que d'une manifestation du Rêveur ; et encore, rien n'est moins sûr ! Un individu ordinaire qui rêve possède-t-il ces renseignements sur son propre rêve ? Et, après tout, est-ce si important de savoir ?

Enfin, le plus fascinant dans cette affaire consiste en ceci que, comme l'homme ne pense ni n'agit réellement de son propre chef, personne n'a donc le choix de pouvoir ni de savoir s'il deviendra ou non un Éveillé ou une incarnation du Rêveur : « *Je vous ai choisis avant que le monde fût* » (EpD IV-18). Alors, pourquoi s'en faire et s'agiter : « *Tu n'atteindras pas la paix sauf par l'oubli universel !* » (Ast. XVI-11). « *Écoutez-moi avec la tension la plus extrême. Je vais vous révéler le grand secret de l'esprit originel. C'est ce qu'il y a de plus important dans tout ce qui a jamais été dit à son sujet. Voilà : IL N'Y A PAS DE SECRET DE L'ESPRIT ORIGINEL* » (PvT).

« *Dès l'origine je n'ai rien* » (Houei-neng).

« *De la naissance à la mort seulement ceci !* » (Che-t'eu).

« *Tu n'es que ça* » (Ecc. XII-13, Nouvelle traduction Bayard).

- IX - Supplément : Genèse.

I.1. Avant toute notion de temps et de commencement la Présence « EST ». Il n'y a pas de « PREMIER » commencement ; un tel commencement est simultanément « PRINCIPE ». Lorsqu'intervient ce qui pour nous est le commencement, et qui a déjà été précédé d'une multitude indéterminée de commencements dont l'origine est inconnaissable, la présence est déjà en état de manifestation ; elle est multiple, plurielle, incarnée dans un ciel et une terre de sa création alors même que ce processus de création est au-delà de toute compréhension. Cette « terre » contient la matière de son incarnation tandis que ce « ciel » est le substrat dans lequel sont mis en œuvre les processus mentaux qui lui permettent d'appréhender sa partie terre.

2. La terre n'était cependant pas saisie dans sa diversité de formes et de matières, elle était chaos indifférencié de perceptions incomprises parce qu'inutiles. Ce chaos peut aussi être appelé « BOUE », mélange de terre et d'eau, sans savoir ce qui est en bas : la terre ferme, ni ce qui est en haut : le fluide aérien. L'« ESPRIT » dans lequel la présence a choisi de s'incarner pour poursuivre ce processus de création se percevait lui-même, bien qu'ignorant éprouver cette perception dans la ténèbre de sa non-appréhension, comme planant au-dessus du milieu fluide dans lequel se produisait le « MOUVEMENT ». On pourrait comparer cela à un œuf : le ferme serait le jaune tandis que le fluide serait le blanc ; l'Esprit en formerait la coquille ignée et le tout serait couvé par la Présence.

3. C'en serait resté là s'il n'y avait pas eu le « VERBE ». L'Esprit incarné de la Présence « EST » Verbe et le Verbe « EST » cet Esprit. Dès qu'intervient le processus de création, le Verbe l'accompagne voire le « PRODUIT » ; les deux sont indissociables et on ne peut pas les distinguer sans remonter à l'origine du commencement, ce qui ne se peut. Le Verbe est aussi « LE VIVANT » car dès que la Présence s'incarne, le processus de vie démarre simultanément. Du seul fait de son existence le Verbe parle et c'est là sa nature. Bien que non encore émis ses premiers mots sont : « JE SUIS », ce qui signifie simplement qu'il possède la lumière de l'entendement. Ainsi « ÊTRE » est en soi « LUMIÈRE » et ce « JE SUIS » est aussi « FIAT LUX ».

4. Le Verbe commence à se percevoir-concevoir en tant que « JE SUIS » ; cette opération lui permet d'appréhender le fait qu'il est manifesté dans quelque chose qui ne semble pas être lui et qui lui est inconnu : son milieu qui dans l'état actuel des choses est ténèbre à son entendement. Il se « SAIT » alors lui-même comme étant manifestation de l'amour qu'il éprouve pour lui-même : le « PREMIER AMOUR » dont parle l'Apocalypse de Jean (Ap. II-4).

5. Cette connaissance directe de lui-même en tant qu'« ÊTRE » est en elle-même un étendard, le nom : « JE », tandis que cette inconnissance du milieu a aussi un nom : « QUOI ? ». Ce n'est que bien plus tard que son nom sera transformé en « QUI ? » alors même qu'à ce moment là il sera devenu incapable de connaître l'objet de son questionnement, ne pouvant plus aller au-delà du « QUOI ? » : *« L'une, c'est-à-dire "Qui", fait sortir l'autre, c'est-à-dire "Quoi". Bien que l'écriture se serve du mot "sortir", le "Qui" d'en haut et le "Quoi" d'en bas ne sont en réalité qu'une seule et même chose. Après que l'homme a fait des recherches, après qu'il s'est efforcé de méditer et de remonter d'échelon en échelon jusqu'au dernier, il finit par arriver à "Quoi" »* (Zo I-2a, I-1b). L'inconnu « QUOI ? » est donc le « PONT » ; il aurait fallu qu'il puisse le savoir maintenant pendant qu'il s'appelle encore « JE » mais il l'ignore, c'est ainsi ! Il y eut donc un temps où tout était ténèbre tandis qu'il est maintenant lui-même la lumière du « SOI » manifesté. Ce fut le jour « UN ».

6. Il commence à saisir qu'il y a un ordre manifesté en même temps que lui. Il y a des mouvements qui se produisent en bas dans la partie spatiale de son milieu qui est quant à lui au-delà du mouvement, ressemblant à une sorte d'étendue. Il y a en outre un centre de lui-même à partir duquel il peut appréhender ces deux « QUALITÉS » des choses que sont ce qui est en mouvement et le milieu dans lequel cela se meut. Ce centre se situe quant à lui dans une espèce d'arrière-plan comme dominant la scène tout en étant partie intégrante. Il le saisit comme se plaçant en haut bien que ces différents attributs spatiaux ne correspondent pas véritablement à leur définition physique habituelle. Il faut remarquer en outre que cette étendue est comme une sorte de barrière infranchissable car s'il peut effectivement lier le mouvement et l'espace, il lui est impossible de trouver le moindre intermédiaire entre ces deux qualités et son centre de perception. En physique ce serait l'impossibilité pour un solide d'atteindre la vitesse de la lumière.

7. Une fois ceci appréhendé, cela devient sa réalité. Il « DIT », en lui-même, et les choses « SONT », telles qu'il les a dites.

8. Pour que ça lui soit bien clair et que ça le reste, il finit par former des catégories dans lesquelles il classe les résultats de ses investigations. Il est toujours lui-même lumière, mais désormais cette lumière se projette dans un

espace à l'intérieur duquel il peut distinguer ce qui est à présent son monde. C'est ainsi que là où il y avait encore ténèbres il y a peu, il y a maintenant un nouvel éclairage ; ce fut le second jour.

9. Dans ce qui est maintenant « LE BAS », il y a des choses fixes et des choses en mouvement ; il finit par les distinguer et les classer en deux ensembles. Et comme à l'étape précédente, il « DIT » et c'« EST ». C'est ainsi qu'il vit maintenant dans un milieu composé de quatre éléments : le fixe ou « TERRE », le mobile ou « EAU », l'espace dans lequel se déploie sa perception ou « AIR », et le centre à partir duquel il se sait être le percipient ou « FEU ». Il faut toutefois noter que les quatre éléments n'ont pas été produits par la parole mais seulement séparés ; ils existaient donc déjà préalablement.

10. Tout ceci prend forme dans son Esprit, il conçoit désormais ces quatre éléments comme des nouvelles catégories qui lui permettent d'avoir une vision plus fine du monde. Mais ce n'est en réalité qu'un microcosme, une bulle de perception ; il n'est pas « QUELQU'UN » d'intérieur connaissant un monde qui serait « EXTÉRIEUR ». Il est en quelque sorte lui-même cet univers formé d'une bulle, comme un œuf à la surface duquel il y aurait un point où s'assemblent les perceptions constituant l'intérieur de l'œuf ainsi que le disait Carlos Castaneda (CFd). Il est donc une sorte d'œuf lumineux contenant l'univers assemblé par sa perception ; les sens qui lui permettent de percevoir en sont la coquille tandis qu'il se situe lui-même en tant qu'« ÊTRE » au niveau du point d'assemblage. Cet œuf, ou microcosme, a ainsi le pouvoir de se déplacer dans un macrocosme qui pour l'instant ne représente rien pour lui mis à part des modifications minimales des objets perçus dans son microcosme à l'intérieur de l'œuf lumineux, qu'il classe dans la catégorie de l'« EAU ». Le reste du macrocosme n'est donc toujours que « TÉNÈBRES EXTÉRIEURES » car il lui est encore totalement inconnu.

11. Il commence à percevoir qu'il existe parfois une certaine tension qui cause en lui des actes réflexes. Suite à cela se produisent des phénomènes qui mettent fin à cette tension. Cela agit comme la « FAIM » et génère de sa part un « APPEL » dont une conséquence est l'assouvissement de cette faim. Il se dit dès lors qu'il peut agir sur les quatre éléments et cela engendre en lui un embryon d'individualité. Les alchimistes ont appelé cet embryon « LE LION VERT » et Freud a écrit un jour une phrase qui illustre bien ce qui est en train de se produire : « *La vie est une MOISSURE* » (L 19/05/55).

12. Le phénomène semblant indéfiniment reproductible, l'embryon prend de la force jusqu'à penser qu'il brille de par lui-même. Il n'est pourtant que celui qui porte la lumière du Verbe : L'ange lumineux Lucifer, le premier-né de la création car à ce stade le Verbe ne s'est pas encore incarné dans la matière qu'il a

lui-même créée. Le Verbe n'est encore que Principe consubstantiel à l'Esprit et à la Présence.

13. Suite à cette nouvelle façon de percevoir la lumière, ce fut le troisième jour.

14. C'est grâce à ce processus cyclique qu'il prend conscience que certains phénomènes sont parfois présents parfois absents et il pose des repères lui permettant de distinguer les différentes phases de ces cycles. On entre ainsi dans ce qui sera la notion de couples d'opposés, ce que Freud a immortalisé dans le jeu FORT-DA du petit Hans (Fpp 2).

15. Il établit petit à petit une échelle de valeur selon que certains phénomènes sont plus ou moins satisfaisants. Ceux qui mettent fin aux tensions ou produisent un certain réconfort sont lumineux. Ils apparaissent selon des cycles plus ou moins réguliers et sont accompagnés de certains mouvements, de certaines formes, de certaines couleurs qu'il apprend à mémoriser.

16. S'il était un bébé humain, pour lui le plus brillant des astres serait le visage de sa mère et en second peut-être son père : son soleil et sa lune personnels. S'il est l'embryon divin son soleil est le Père céleste tandis que sa lune est la Mère nature ou Mère Vierge. Mais il est surtout le Verbe qui prend naissance dans un microcosme sous la forme de Lucifer, alors son soleil est l'Esprit de la Présence et sa lune est la manne apparaissant cycliquement dans son microcosme.

17. Dans tous les cas de figure, ces luminaires se manifestent dans l'élément qui est pour lui l'« ESPACE ».

18. Lorsque son soleil est présent tout lui semble lumineux, et moins lorsqu'il est absent. C'est le même genre d'absence que celle vécue par Jésus Christ lors de sa crucifixion : « *Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » (Mt. XXVII-46). Il est en effet notoire qu'un enfant humain a tout autant besoin d'amour et de contact que d'une certaine dose de frustration pour devenir équilibré par la suite.

19. La conséquence en est qu'un nouveau rythme s'installe progressivement dans son existence. Ce fut le quatrième jour.

20. Il est maintenant temps pour lui de prendre conscience que certains éléments de son milieu semblent avoir une volonté propre, une existence indépendante de la sienne.

21. Une étoile se lève en lui comme elle se lève en Jacob dans le livre des Nombres (Nb. XXIV-17), à savoir la conscience abyssale de son individualité propre, celle qui a fait dire à Lucifer : « *J'élèverai mon trône au-dessus des*

étoiles et je serai semblable au Très-Haut » (Es. XIV-14). D'une certaine façon Léviathan parvient à l'existence dans ce qui lui tient lieu de « CERVEAU REPTILIEN » tandis que Béhémot vient habiter son « CERVEAU MAMMALIEN ». Il fut un temps où Léviathan était appelé Téhémot, le Tiamat des Babyloniens, référence au *tohu* tandis que Béhémot était associé au *bohu*. Ceci pour dire que ces deux monstres sont eux-mêmes *tohu* et *bohu*, informes et vides, et pourtant ils peuplent l'âme de toutes les créatures terrestres. Ce sont eux qui poussent une mère à défendre son enfant contre tous les dangers qu'il peut courir et ce sont aussi eux qui poussent un lion à affronter le mâle dominant pour prendre sa place et ensuite à tuer ses petits afin que les femelles puissent être réceptives à sa propre semence. Ils sont le moteur de la vie avec tout ce qu'elle contient de beau et tout ce qu'elle contient d'impitoyable.

22. C'est grâce à eux que la vie sur terre s'est développée en engendrant toute la diversité et toute la beauté qu'on lui connaît, à la fois dans la collaboration et la compétition entre les espèces.

23. Ce fut ainsi le cinquième jour.

24. Son microcosme est désormais peuplé d'une multitude de créatures dont les rapports sont réglés par rapport à lui selon une certaine hiérarchie.

25. Ces mêmes créatures semblent entretenir entre elles des relations plus ou moins complexes et tout semble ordonné de façon parfaite et sans problème particulier.

26. Mais voilà, quelque chose vient rompre ce délicat équilibre. Depuis le début il baigne dans un bain de langage sans même le savoir et cela a fini par créer une « STRUCTURE », un filet sur l'ensemble des choses comme le disait Jacques Lacan (L 30/06/54). Le seul fait de posséder potentiellement la capacité de parler spontanément suffit sans doute à modifier les individus d'une espèce pour en faire des êtres humains.

27. Il est probable qu'au début l'humanité ne connaissait pas la complexité que le langage a acquis par la suite. Elle avait probablement des capacités intellectuelles à peine supérieures à celle des grands singes actuels mais il y avait aussi sans doute ce lien, cette reconnaissance de l'autre comme étant un « SEMBLABLE ».

28. C'est ainsi qu'un enfant comprend le langage de ses parents avant même de savoir parler. Il est impossible de remonter aux origines du langage mais il est probable que les êtres humains se comprenaient avant même que leur langage

soit complètement articulé. Quelque chose était né qui faisait d'eux : « L'HUMANITÉ » ; une sorte de bénédiction.

29. C'est là qu'ils ont dû réellement commencer à « CONQUÉRIR » leur milieu, au lieu de simplement l'habiter.

30. Ils étaient alors devenus à même de comprendre le cycle de l'existence entre celui qui mange et celui qui est mangé, et ainsi de mieux se protéger contre les éventuels dangers de leur milieu naturel. Notre Lucifer est maintenant devenu complètement humain mais il n'a pas encore chuté. L'astre du matin (Ap. XXII-16), le Fils de Dieu, s'est incarné dans une nature humaine.

31. C'est ce que fut le sixième jour.

II.1. Le microcosme est désormais achevé.

2. Il y a à ce moment là un temps de repos.

3. Pour un bébé humain l'existence s'écoule relativement tranquillement, en attendant qu'il prenne des forces et devienne plus autonome. Et pendant ce temps là son esprit s'organise par devers lui.

4. « *Voici les origines des cieux et de la terre, quand ils furent créés* » (Ge. II-4).

5. La Terre et les Cieux sont créés premièrement, comme dit saint Ephrem : *ex nihilo*, à partir du néant. Il en est pour lui de même des autres éléments : l'eau, le feu et l'air ; le ciel est donc un cinquième élément : l'Ether, dont il est aussi question dans les Oracles Sibyllins. « *Les autres œuvres qui furent faites par la suite le furent à partir de quelque chose* » (EpS). Malgré tout, comme il ne peut rien sortir du néant, la matière est faite de la conscience de Dieu au même titre que la matière d'un rêve est faite de la conscience du rêveur : « *Dieu est le Lieu du monde. Le Créateur, maître de toutes choses, est le lieu véritable, condition et support de tous les mondes et de tous les êtres* » (GeR LXVIII ; RHV III-1).

6. Selon les termes de l'alchimiste Cosmopolite (NL IV), sous l'action du feu interne, l'eau s'élève sous forme de vapeur en passant par les pores de la terre pour arroser le sol.

7. L'eau s'enferme ensuite dans une peau formée de terre pour produire un être vivant. Les organes internes sont nourris par l'oxygène qui pénètre le corps sous l'action du souffle. La matière vivante est ainsi le « fruit » de la Présence divine qui habite à l'intérieur (1 Co. VI-19).

8. Lucifer est désormais capable de regarder derrière lui tout ce qui a été accompli et il ne peut que s'en réjouir car chaque chose semble à sa place dans son microcosme appelé désormais « JARDIN D'ÉDEN ».

9-17. Dans ce jardin se trouvent une multitude d'arbres mais deux d'entre eux ont quelque chose de particulier : l'arbre de vie et l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Manger le fruit du second est interdit sous peine d'en mourir alors que, curieusement, c'est aussi une condition préalable pour que le fait de manger du premier puisse donner la vie éternelle. Il y a là un bien étrange paradoxe qui n'a pas échappé à Lucifer.

18. Toutes les conditions sont maintenant réunies pour que l'Homme accède enfin au langage.

19. Il semble que le monde ait été créé pour arriver à cet instant fatidique et hors du temps où les choses se trouvent affectées d'un nom, les déposant en tant que concept dans l'univers signifiant que Lacan appelait : le SYMBOLIQUE.

20. Il est probable que les premiers humains aient possédé des systèmes de signes pour désigner les proies qu'ils allaient chasser et qu'ils aient eu un pouvoir d'observation suffisant pour noter qu'un même animal se déclinait suivant deux morphologies différentes en fonction de ce qui allait être nommé : le SEXE.

21. Il dût alors y avoir une sorte de saut quantique, une prise de conscience suffisamment traumatisante pour créer un état de choc se manifestant par une torpeur, une LÉTHARGIE.

22. De ce jour l'homme est entré dans le sommeil de la raison (FG), il a vu qu'à l'instar des animaux il avait à ses côtés une PERSONNE d'un autre sexe.

23. À dater de ce jour Lucifer a dit : « *Non serviam* », *je ne servirai pas* » (Jé. II-20). Il s'est placé comme une personne à côté d'une autre personne et la chute n'allait pas tarder à suivre.

24. De cette prise de conscience est née en lui sa PERSONA, son âme individuelle ou principe féminin, qu'on croit être à l'intérieur d'un corps, principe masculin, mais qui se trouve en fait À CÔTÉ. Ou plutôt : en arrière, dans le sens où la personnalité « n'est pas » ; ce qui signifie qu'elle n'est pas la vie présente. Elle est « en arrière », légèrement désynchronisée dans le passé. L'âme individuelle est le produit d'une identification à une histoire passée qu'elle serait censée avoir vécue. Elle se trouve donc décalée du temps qu'il faut à l'entendement pour

attribuer à la personnalité la pérennité des évènements qui viennent de survenir dans le présent.

25. Mais cette âme individuelle n'en est pas encore tout à fait réduite à croire qu'elle est le corps à partir duquel elle perçoit le monde. Pour l'instant elle est encore : NUE ; elle n'est pas passée par le stade du miroir. Quant au corps, il a été créé à l'image de Dieu ; non pas le corps auquel l'âme individuelle va être amenée à s'identifier car cette opération a lieu dans le monde du langage, mais le corps réel. Le corps réel est inconnaissable ; toute connaissance qu'on peut en avoir est le produit d'une dissection par les mots comme le disait déjà Philon d'Alexandrie (PQ 130). Pour avoir une idée du corps réel il faudrait pouvoir l'appréhender sans utiliser aucun des cinq sens, ce qui est impossible. C'est donc le corps réel tel qu'il est avant l'utilisation des cinq sens qui est à l'image de Dieu.

III.1. Lucifer est le porteur de lumière, du latin : *Luci-fero*. Le principe qui en l'homme porte la lumière de l'entendement est l'INTELLECT, le plus rusé de tous les animaux. Ce principe apparaît au front des pharaons égyptiens symbolisé par une tête de cobra trônant sur une couronne et représentant l'uraeus ou œil de Seth, émeraude de Satan.

2. L'intellect et l'âme individuelle interagissent entre eux continuellement en un dialogue ininterrompu, au point qu'il est difficile de distinguer l'un de l'autre.

3. L'une des propriétés de ce duo complexe consiste à évaluer des prises de risques afin de repousser continuellement les limites de l'interdit. C'est ce qui est si épuisant pour les parents d'un adolescent mais c'est aussi ce qui a permis à l'homme de conquérir le monde.

4. Juste avant sa chute, l'homme est encore inconscient de posséder un corps destiné à mourir ; il vit dans une sorte d'éternité relative.

5. Les problèmes ont commencé lorsqu'il s'est confronté au phallus dirait Lacan, lorsqu'il en a fait un signifiant. Dès ce moment là il a pris conscience de son identité sexuelle qui n'est pourtant qu'un attribut de langage, à la manière des signes   ou   qui distinguent les toilettes des hommes de celles des femmes (Lii).

6. Les êtres humains n'ont pas tardé à prendre conscience du plaisir sexuel, puis du plaisir en général. Ils en sont venus à attribuer des VALEURS aux choses

selon qu'elles étaient plus ou moins sources de plaisir : « *"Valeur", c'est le centre de perspective pour un regard qui a des visées sur quelque chose* » (He). Désormais l'homme connaissait le bien et le mal car il avait mangé le fruit de l'arbre de la connaissance.

7-20. Ainsi leurs âmes furent mises à nu et le temps était finalement venu.

21. L'homme s'identifia à son corps, il se trouva ainsi enfermé dans un habit de peau (PQG I-53) : « *Tu m'as revêtu de peau et de chair* » (Job X-11). Et maintenant : « *Te voilà tombé du ciel, ô Lucifer, fils de l'aurore ! Tu es abattu à terre, Satan tombé du ciel comme un éclair, une grande étoile ardente comme un flambeau. Le nom de cette étoile est Absinthe ; la clef du puits de l'abîme lui fut donnée et elle ouvrit ce puits* » (Is. XIV-12, Luc X-18, Ap. VIII-10, 11, IX-1, 2).

22. « L'Éternel Dieu dit : Voici, l'homme est devenu comme l'un de nous, pour la connaissance du bien et du mal. Empêchons-le maintenant d'avancer sa main, de prendre de l'arbre de vie, d'en manger, et de vivre éternellement ». Selon saint Ephrem : « *Ils ne voyaient ni l'arbre de vie, ni leur nudité* » (EpC II-22) ; on peut en effet se demander pourquoi Adam et Ève n'ont pas mangé plus tôt, et plutôt, de l'arbre de vie. Il semble qu'ils n'avaient pas la faculté de voir les avantages que pouvait procurer l'arbre de vie avant de connaître le bien et le mal. En effet, quel souci de perpétuer son existence pourrait affliger celui qui est uniquement conscient du présent psychiquement éternel ? À quoi bon prolonger l'existence d'un corps physique dans lequel on ignore se trouver ? À vrai dire : S'y trouve-t-on vraiment ou n'est-ce qu'une opinion produite par le langage ? L'homme de la chute répondra qu'on s'y trouve vraiment et l'homme de la rédemption dira que ça n'est qu'une opinion. Chacun possède suffisamment d'arguments convaincants pour défendre son point de vue ; ce qui prouve finalement qu'effectivement, ça n'est malgré tout qu'un point de vue.

23. « *Et l'Éternel Dieu le chassa du jardin d'Éden* » (Ge. III-23). Depuis ce temps l'homme désespère d'y retourner mais il ignore son emplacement. Il se prend pour le maître de son destin quand il n'est que le maître de son enfer individuel ; il est Lucifer prince de la puissance de l'air (Ép. II-2), maître du monde infernal. Il porte toujours la lumière car le corps de l'homme est le temple de Dieu (1 Co. III-16), mais il ne sait plus saisir la Présence vivante qui se trouve dans l'instant présent duquel il est PRESQUE définitivement désynchronisé. *Presque* car il reste un espoir : Le Fils de Dieu a pris une nature humaine déchue dans l'unique but de pouvoir la sauver un jour ; c'est un jeu de cache-cache que Dieu joue avec lui-même.

24. Mais ça ne sera pas facile car l'accès à la rédemption est protégé par un gardien féroce qui n'est autre que la terreur de l'être humain face à sa propre

disparition. Un des vestiges majeurs qui marquent l'entrée de l'homo sapiens dans son humanité n'est-il pas justement l'apparition des sépultures ? (LFp).

IV.1. « *Adam connut Ève, sa femme* » (Ge. IV-1). Au sens biblique « connaître » signifie avoir des rapports sexuels mais comme dit Lacan : « *Il n'y a pas de rapport sexuel. Dès lors que l'être humain est parlant, fichu, c'en est fini de ce parfait, harmonieux, de la copulation* » (Lo14, L 17/12/69). Avant les êtres humains copulaient sans le savoir, c'était la loi de la nature ; mais maintenant ils tentent d'avoir un « rapport » sexuel en sachant ce qu'ils font et ça ne va plus ! En même temps c'est ce qui a ouvert la porte au fantasme et à l'imaginaire ; ce que l'homme a maladroitement appelé « amour » est né, ainsi que toutes les façons de le sublimer dans l'art jusqu'au cinéma d'aujourd'hui. Il y a peu de films même d'action sans histoire d'amour à la clé ? Le mot « connaître » est donc bien celui qui convient car il ne s'agit pas de l'acte sexuel lui-même, mais de la connaissance que l'homme et la femme peuvent en avoir.

VI.5. « *L'Éternel vit que la méchanceté des hommes était grande sur la terre, et que toutes les pensées de leur cœur se portaient chaque jour uniquement vers le mal* » (Ge. VI-5). Le problème quand on connaît le bien et le mal c'est que l'intellect se met à tout diviser en terme de bien et de mal, de bon et de mauvais ; il est atteint de la maladie de la division qu'on pourrait appeler : « diabolite », du grec *diabolè* qui signifie : division. Cette maladie est en outre incurable, c'est une *diabolite chronique* ; et si l'on en croit les bouddhistes tibétains il faut se réincarner jusqu'à ce qu'elle disparaisse. Autrement dit, comme c'est une maladie psychique et non corporelle, elle survivrait à la mort du corps. Comme toute maladie chronique, il existe des traitements qui permettent d'atténuer momentanément les symptômes sans pour autant guérir la maladie ; ces anti-inflammatoires psychiques sont par exemple : la méditation, le yoga, les arts martiaux, les activités « New-âge », la psychanalyse, la voie spirituelle, etc. Ainsi, le nouveau nom de Lucifer atteint de diabolite chronique est : *Satan*. Et malheureusement, presque tous les êtres humains sont des incarnations de Lucifer atteint de cette maladie. Le problème quand on connaît le bien et le mal, c'est qu'on a tendance à désirer le bien pour soi-même sans tenir compte de celui du voisin, quitte à le lui prendre de force si on trouve que c'est trop fatigant de travailler à l'obtenir par soi-même. Comme dit Tchouang-tseu : « *Lorsque les saints survinrent, ils plièrent et brisèrent les hommes par le rite et par la musique, afin de rendre correctes leurs attitudes, puis ils prônèrent la bonté et*

la justice afin d'apaiser tous les cœurs sous le ciel. Ce fut alors que le peuple se tendit vers la passion de savoir et lutta pour l'intérêt matériel sans qu'on puisse mettre un terme à ces maux : tel fut le crime des saints. L'apparition du saint entraîne celle du bandit ; comme dans le monde il y a plus de brigands que de bons, on peut dire que le saint nuit plus au monde qu'il ne lui porte avantage » (Tt IX, X).

ABRÉVIATIONS des CITATIONS

1 Co. : Nouveau Testament, 1 Corinthiens.
 2 Ch. : Ancien Testament, 2 Chroniques.
 2 Co. : Nouveau Testament, 2 Corinthiens.
 2 Pi. : Nouveau Testament, 2 Pierre.
 AA : Apocalypse d'Adam, texte gnostique.
 AB : Awhad al-dîn Balyânî, Épître sur l'unité.
 ABO : Josy Eisenberg, Armand Abecassis, Jacob, Rachel, Léa et les autres, À Bible ouverte IV.
 ACA : Andrew Cohen, Autobiographie d'un Éveil.
 ACC : Auguste Comte, Catéchisme positiviste.
 AdBG : Adaptation de la Bhagavad Gîtâ.
 AdDe. : Adaptation de Deutéronome.
 AdHer : Adaptation d'Héraclite.
 AeS : Jean Klein, À l'écoute de soi.
 Ag : Agobard de Lyon.
 Ags : Aggi-vacchagotta-sutta.
 AM : Aristote, Métaphysique, IV-IV-1008a.
 Ap. : Nouveau Testament, Apocalypse.
 APM : Abbé Pierre, Mon Dieu pourquoi ?
 AS : Angelus Silesius, Le Pèlerin Chérubinique.
 Asc : Asclèpios.
 Ast. : Astravakra Gîtâ.
 AT : Armando Torres, Rencontre avec le nagual.
 Av. : Avadhûta Gîtâ.
 AVd : Atharva Veda.
 AW : André Wauthier, De la création à la fin du monde selon la Cabbale.
 BC : Louis Charbonneau-Lassay, Le Bestiaire du Christ.
 Be : Benveniste, Problèmes de linguistique générale.
 BG : Bhagavad Gîtâ.
 BH : Basile de Césarée, Homélie sur l'Héxaéméron, ou : Annie Besant, L'homme et ses corps.
 Bo : Bouddhisme Zen, Le traité de Bodhidharma.
 BP : Bernard Peyre 53.
 CAp : Castaneda, Le second anneau de pouvoir.
 CAr : Castaneda, L'art de rêver.
 CB : Christophe Bourseiller, Biographie de Carlos Castaneda.
 CC : Cyprien de Carthage, Lettre 63-13.
 CD : Castaneda, Le voyage définitif.
 CEC : Catéchisme de l'Église catholique.
 CFd : Castaneda, Le feu du dedans.
 CFS : Castaneda, La force du silence.
 CH : Castaneda, L'herbe du diable et la petite fumée.
 ChM : Chryssippe, Mesures.
 CI : Castaneda, Le voyage à Ixtlan.
 Cic : Cicéron, Tusculanes.
 CJ : Christian Jacq, La tradition primordiale de l'Égypte ancienne.
 CM : Jean Klein, La conscience et le monde.
 Co : Condillac, Traité des sensations.
 CP : Castaneda, Passes magiques.
 CT : Chögyam Trungpa, Pratique de la voie tibétaine.
 CTS : Concile de Trente, V^e session.
 CTD : Cicéron, Traité du destin.
 CV : Castaneda, Voir.
 Cy : Cyliani, Hermès dévoilé.
 DD : René Descartes, Discours de la méthode.
 De. : Ancien Testament, Deutéronome.
 DH : Douglas Harding, Vivre sans tête.
 DHV : Revue Vivre sans tête + date du numéro.
 DK : Drugpa Kunley, Le fou divin.
 DM : U.-G., Le dos au mur.
 Do : Françoise Dolto, Tout est langage, Avant-propos.
 DP : Dante, Paradis.
 DR : Don Miguel Ruiz, La voix de la connaissance.
 DS : DS magazine, février 2005.
 DSu : Dighanakha-sutta.
 EA : Évangile arménien de l'enfance.
 ECA : Eugène Canseliet, Alchimie.
 Ecc. : Ancien Testament, Ecclésiaste.
 ECD : Eugène Canseliet, Deux logis alchimiques.
 ECE : Eugène Canseliet, L'alchimie expliquée sur ses textes classiques.
 ECT : Eugène Canseliet, Trois anciens Traités Alchimiques.
 EE : Évangile d'Ève, cité dans : Épiphanie, Boîte à remède, XXVI-2-6.

- EEg : Évangile des Égyptiens, cité dans : Clément d'Alexandrie, Stromates, III-6-45-3.
 Eg : René Egli, Le principe LOL'A.
 EH : Bouddhisme Zen, Entretiens de Houang-po.
 EJ : Évangile de Judas.
 EL : Eliphaz Lévi, Histoire de la magie.
 EMâ : L'enseignement de Mâ Ananda Moyi.
 En : Enel, Les origines de la Genèse.
 EpC : Ephrem le syrien, Commentaire sur la Genèse.
 EpD : Ephrem le Syrien, Commentaire du Diatessaron.
 EpH : Ephrem le Syrien, Hymnes sur le Paradis.
 Es. : Ancien Testament, Esaïe ou Isaïe.
 EsP : Évangile selon Philippe.
 Ex. : Ancien Testament, Exode.
 EZ. : Ancien Testament, Ezéchiel.
 FA : Thomas de Celano, Vie de saint François, Vita I 84-87 ; saint Bonaventure, Vie de saint François, Legenda major X-7.
 FD : Florinda Donner Grau, Les portes du rêve.
 Fdp : Fulcanelli, Les demeures philosophales.
 FG : Francisco de Goya, Légende d'une gravure de 1797.
 FH : Frank Hatem, Les cinq clefs.
 FJ : Flavius Josèphe, Antiquités juives.
 FMc : Fulcanelli, Le Mystère des Cathédrales.
 Fpp : Freud, Au-delà du principe de plaisir.
 FrM : Freud, Le malaise dans la culture.
 Ga. : Nouveau Testament, Galates.
 Ge. : Ancien Testament, Genèse.
 GeR : Genèse Rabba.
 GG : Grillot de Givry, Le Grand-Œuvre.
 Gi : Épopée de Gilgamesh.
 GR : G.-R., Introduction de : Nisargadatta Maharaj, Je suis.
 HA : Hypostase des Archontes, texte gnostique.
 He : Heidegger, Le mot de Nietzsche « Dieu est mort ».
 Heb. : Évangile des Hébreux.
 Her : Héraclite + n° du fragment.
 Hh : Houei-hai, Porte essentielle de l'éveil subit.
 HHS : Hermann Hesse, Siddharta, le passeur.
 HM : Hésiode, Les Métamorphoses.
 Hp : Bouddhisme Zen, Houang-po, Tch'ouan-sin fa-yao.
 HPB : H.-P. Blavatsky, Isis Dévoilée.
 HPI : Hugutio Pisanus, Agiographia riga, lignes 813-821.
 HW : Bouddhisme Zen, Houang-po, Wan-ling.
 IC : Irénée, Contre les hérésies.
 IS : Jean Klein, L'insondable silence.
 JB : Jacques Brosse, Les maîtres zen.
 JC : Évangile de la route de la soie, Sûtra de Jésus-Christ.
 Jé. : Ancien Testament, Jérémie.
 JH : Joseph de Hamadan, Fragment d'un commentaire sur la Genèse.
 JK : Jean Klein, Entretien donné à l'abbaye de Royaumont.
 Jn. : Nouveau Testament, Jean.
 Jo : Jean Klein, La joie sans objet.
 JS : Nisargadatta Maharaj, Je suis.
 Ko : Jack Kornfield, Après l'extase la lessive.
 KR : Karl Renz, Pour en finir avec l'éveil et autres erreurs conceptuelles.
 KSW : Karl Simrock, Der Sängerkrieg auf der Wartburg.
 L : Lacan + date du séminaire.
 LC : Lactance, La colère de Dieu.
 LDR : Lacan, Discours de Rome.
 LFp : Lacan, Fonction et champ de la parole et du langage.
 LH : Lacan, Réponse au commentaire de Jean Hyppolite.
 Lii : Lacan, L'instance de la lettre dans l'inconscient.
 LIc : Bouddhisme Zen, Lin-tsi, Instructions collectives.
 LL : Lacan, Louvain, 13 octobre 1972.
 LIT : Lacan, Les tièdes je les vomis de ma bouche, Libération du 10/01/80.
 LM : Lacan, Mon enseignement.
 Lo14 : Lacan, Ornicar 14.
 LP : Bouddhisme Zen, Lin-tsi, Prédications.
 Lpi : Lacan, Position de l'inconscient.
 LPO : Lacan, Place origine et fin de mon enseignement.
 LPR : Lynn Picknett, Clive Prince, La révélation des templiers.
 LS&V : Lacan, La science et la vérité.
 LSV : Lacan, Le séminaire sur « La lettre volée ».
 LT : Lie Tseu, Traité du vide parfait.
 Ltp : Lacan, Du traitement possible de la psychose.
 Ltsi : Entretiens de Lin-tsi.
 M : Nisargadatta Maharaj + date de l'entretien.
 Mâ : Mâ Ananda Moyi, Aux sources de la joie.
 MC : Michel Foucault, Les mots et les choses.

Mc. : Nouveau Testament, Marc.
 MGE : Maimonide, Guide des Égarés.
 MH : Martin Heidegger, Introduction à la Métaphysique.
 MHD : Gérard Messadié, L'homme qui devint Dieu *Les sources*.
 Mo : Moret, Mystères égyptiens.
 Mt. : Nouveau Testament, Matthieu.
 MW : Móhan Wijayaratra, La philosophie du Bouddha.
 NA : Nûrûdîn Abdurrahmân Isfarâyîni, Le révélateur des mystères.
 Nb. : Ancien Testament, Nombres.
 ND : Ned Dougherty, Voie express pour le Paradis.
 NFJ : Nicolas Flamel, Le livre d'Abraham le juif.
 NL : Le Cosmopolite, Nouvelle lumière chimique.
 NM : Nisargadatta Maharaj + date de l'entretien.
 NRT : Bouddhisme Zen, Nan Shan, Recueil du Tao.
 NS : Nisargadatta, Sois.
 NU : Nisargadatta Maharaj, L'ultime guérison.
 Oe : Ramesh Balsekar, Nisargadatta Maharaj ou les Orients de l'être.
 Om : Les origines du monde, texte gnostique.
 OP : L'Ouvrage des Philosophes.
 OPA : Origène, Peri Archôn.
 Or : Apocryphe chrétien, Oracles sibyllins.
 OrH : Origène, Entretien avec Héraclide.
 P : Poimandrès.
 PD : Paulette Duval, La pensée alchimique et le conte du Graal.
 Pe : Perlesvaus.
 PEC : Dorothee Koechlin de Bizemont, Les Prophéties d'Edgar Cayce.
 Phi : Hippolyte de Rome, Philosophumena.
 PJ : Protévangile de Jacques.
 PIS : Pour la Science + date. CZ : Carl Zimmer.
 PM : Philon d'Alexandrie, De opificio Mundi.
 PN : Pierre Nautin, Homélie Pascales I.
 PoJ : Poonja, Journal.
 POO : Poonja, Le réveil du lion.
 PP : L.-J. Peter et R. Hull, Le principe de Peter.
 PQ : Philon d'Alexandrie, Quis rerum divinarum.
 PQG : Philon d'Alexandrie, Quæstiones in Genesis.
 PR : Patrul Rinpoché, Le trésor du cœur des êtres éveillés.
 Pr. : Ancien Testament, Proverbes.
 Ps. : Ancien Testament, Psaumes.
 PTr : Prôtennoia trimorphe.
 PVT : Propos du vieux Tch'eng.
 R : Ranjit Maharaj + date de l'entretien.
 RAm : Alexander Roob, Alchimie et mystique.
 RB : Ramesh Balsekar dans : Quand survient l'illumination.
 RBG : Robert de Boron, Le roman de l'histoire du Graal.
 Re : U.-G., Rencontres avec un éveillé contestataire.
 ReM : Ramana Maharshi à U.-G. dans : Rencontres avec un éveillé contestataire.
 Rep : Paul Reys, Le Zen en chair et en os.
 RGM : Robert Graves, Les mythes grecs.
 RHV : Rabbi Hayyim de Volozhyn, Nefesh Hahayyim.
 Ro. : Nouveau Testament, Romains.
 RSI : Lacan, Le symbolique, l'imaginaire et le réel.
 Sa. : Ancien Testament, Sagesse.
 SAC : Saint Augustin, La cité de Dieu.
 SAF : Saint Augustin, Contre Fauste.
 SAH : Saint Augustin, Des hérésies.
 Se : Jung dans : Serrano, El círculo hermético.
 SeF : Bouddhisme, Sermon du feu.
 SeM : Bouddhisme Zen, Sermon de Musô.
 SeN : Bouddhisme Zen, Sermons de Nan Shan.
 SeS : Bouddhisme Zen, Sermon de Shôichi.
 SeT : Bouddhisme Zen, Sermon de Takusui.
 Sh : Shibata, Les maîtres du Tch'an en Chine.
 ShJ : Shibata, Les maîtres du Zen au Japon.
 SJM : Shin Jin Mei.
 SLL : Sandra Laugier, Le privé le secret et la voix du langage ordinaire.
 SM : Bouddhisme Zen, Sin-ming, L'inscription sur l'esprit.
 SN : Bouddhisme, Sutta Nipata.
 SNP : Satyam Nadeen, De la prison à l'Éveil.
 Sp : Stobée, Éclogues physiques.
 SpD : Spinoza, Les principes de la philosophie de Descartes.
 SRe : Prière chrétienne, Salve Regina.
 SRN : Stendhal, Le rouge et le noir.
 ST : Bouddhisme Zen, Seng Ts'an, Hsin Hsin Ming.
 SuE : Sûtra de l'Estrade.
 SV : Science & Vie + date. HP : Hervé Poirier ; D : Dubrana ; R : Riazuelo ; NR : Nicolas Revoy ; P : Parker.

T3 : Traité en trois parties, texte gnostique.
TA : Taisha Abelar, Le passage des sorciers.
TEm : Table d'Émeraude.
TJ : Taikan Jyoji, Exhortations Zen.
TL : Jean Klein, Transmettre la lumière.
Tm : Nagarjuna, Traité du milieu.
TO : Targum Onkelos.
Top : Top secret n° 30, avril-mai 2007.
TPC : Tony Parsons, Ce qui est.
TPT : Tony Parsons, Tout ce qui est.
TS : Thierry Souccar.
Tsp : Bouddhisme Zen, Tsan le paresseux.
Tt : Tchouang-tseu, Œuvres complètes.
Ud. : Udhava Gîtâ.
VD : Von Däniken, Mes preuves.
VI : La vie impersonnelle.
Vt : Lalande, Vocabulaire technique et critique de la philosophie.
Wcb : Wittgenstein, Cahier bleu.
W : Wikipédia.
WI : Wittgenstein, Investigations philosophiques.
Wm : Bouddhisme Zen, Réflexions badines de Wou-men.
WR : Wilhelm Reich, Écoute petit homme.
Yo : Yoga Daishi, Chant de l'illumination.
ZCc : Zohar Cantique des cantiques.
ZO : Zohar du Pentateuque.
ZR : Eido Shimano Roshi, Zen Rinzaï.